00058694

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 March, 2016

RELATIONS

DE

VOYAGES EN ORIENT

DE 1830 A 1838,

PAR AUCHER-ÉLOY,

586

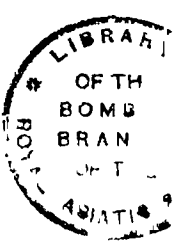
REVUES ET ANNOTÉES

Par M. le Comte JAUBERT,

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS,

accompagnées d'une carte géographique où sont tracés tous les itinéraires suivis par AUCHER-ÉLOY.

PREMIÈRE PARTIE.



PARIS.

LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 10 BIS.

1843.

82

Nota. Les deux parties de l'ouvrage ayant une même pagination, peuvent être reliées en un seul volume.

00058694

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

D'AUCHER-ÉLOY.

Nous croyons être approuvé par tous les amis des sciences naturelles en faisant connaître la vie d'un des explorateurs les plus courageux qu'elles aient jamais inspirés, et ce qui nous reste de ses écrits. Les botanistes surtout nous en sauront gré : c'est parmi eux qu'existe, au plus haut degré peut-être, l'espèce de confraternité qu'on a remarquée entre les hommes qui s'occupent d'un même genre d'études. Ils forment comme une société à part, qui a sa vie propre, son langage et ses signes de ralliement ; solidaires dans leurs efforts pour l'avancement de l'œuvre commune, c'est un devoir pieux pour tous de mettre en lumière les travaux et les

services de leurs devanciers. Les gens du monde ne refuseront pas non plus leur sympathie à l'homme intrépide qui a poursuivi un noble but, à travers des difficultés, des périls de toute espèce, et qui, après les aventures les plus extraordinaires, meurt enfin sur la terre étrangère, victime de son dévouement.

Pierre-Martin-Remi Aucher, fils de Nicolas-Pascal-Claude Aucher, négociant en vins, naquit à Blois le 2 octobre 1793. Il fut élevé au collége de cette ville, et paraît avoir reçu une forte éducation classique. La médiocrité de sa fortune le forçant à se faire un état, il étudia la pharmacie à Orléans, puis à Paris, où il se rendit en 1812. La botanique, accessoire indispensable de sa profession, le captiva bientôt, et il s'y livra dès lors avec ardeur sous nos grands maîtres, Antoine-Laurent de Jussieu et Desfontaines, dont les leçons si paternelles resteront gravées dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de les suivre.

En 1813, attaché au service des hôpitaux de l'armée d'Espagne, il ne négligea point de former un herbier des plantes de ce pays et du midi de la France.

La paix de 1814 le ramena à Blois, mais bientôt la révolution des Cent jours l'appela à l'armée du Nord, et il rapporta encore des plantes de cette courte et fatale campagne. Quand une fois la passion de l'histoire naturelle s'est emparée de nous, tout lui fournit un aliment; les circonstances les

plus diverses ne sauraient la traverser ; et nous trouvons tour à tour, en la satisfaisant, un accroissement de jouissances ou une consolation.

De retour une seconde fois dans sa ville natale, Aucher reprit sérieusement ses études. En 1817, il épousa mademoiselle Éloy, appartenant, comme lui, à une famille modeste et honorable ; il joignit désormais son nom au sien, suivant l'usage de la province. Peu de temps après, il acquit un fonds de librairie, et, en 1820, il y joignit une imprimerie. Plus tard, en 1826, il acquit une autre imprimerie à Paris, tout en conservant son établissement de Blois. Dans cette période de sa vie, il demeura occupé, non-seulement des soins matériels de sa profession, qu'il exerçait avec distinction, mais, à l'exemple des imprimeurs qui ont eux-mêmes cultivé les lettres, il se livra à divers travaux pour son propre compte.

Parmi les ouvrages d'une belle exécution qui sont sortis de ses presses, on peut citer : La Luciade, ou l'Ane de Lucius, grec-français, traduction d'Aucher-Éloy, réunie à l'Histoire véritable de Lucien, grec-français, traduction de Bellin de Ballu, et une édition de Daphnis et Chloé, grec-français, traduction d'Amyot.

Il est auteur d'une Notice historique sur les pays qui composent le département de Loir-et-Cher, imprimée en tête de l'Annuaire de ce département en 1825, et d'une Entomologie en quinze leçons.

Il a publié aussi un prospectus et un spécimen d'une Bible polyglotte, mais il y renonça faute d'encouragements suffisants. Enfin, il avait commencé à préparer un grand ouvrage sur les insectes, sous le titre de Réaumur de la Jeunesse, qui est resté en manuscrit inachevé.

Mais, parmi ces travaux variés, la botanique restait son étude de prédilection; il explorait assidument le département de Loir-et-Cher, dont il se proposait de publier la flore, tâche plus douce que celle que les événements l'ont forcé à embrasser plus tard. Ce fut alors qu'il se lia d'amitié avec M. Naudin, juge de paix, aujourd'hui conseiller de préfecture, amateur de l'histoire naturelle, et avec un respectable ecclésiastique, M. Lefrou, curé de Cour-Cheverni, excellent botaniste, dont M. Boreau a fait un juste éloge dans son Introduction à la *flore du centre de la France* (1).

Fixé à Paris en 1826, Aucher-Éloy essaya de donner plus d'extension à son industrie; mais ses entreprises n'eurent pas le succès qu'il en attendait: une des crises si fréquentes dans le commerce de la librairie mit le désordre dans ses affaires, et il se vit, au mois de mai 1829, obligé de tout abandonner.

Il tourna ses regards vers un pays, où un trop

(1) 2 vol. in-8, Paris, Roret, 1840.

grand nombre de Français sont attirés par des promesses qui ne doivent pas se réaliser, et par l'exemple de quelques fortunes exceptionnelles, plus souvent dues à l'intrigue qu'au vrai talent. Il partit pour la Russie, accompagné de sa femme et de sa jeune fille, dans l'espoir de faire partie d'une expédition scientifique projetée vers le Caucase : l'expédition n'eut pas lieu. Il demanda alors au gouvernement russe à être envoyé dans l'intérieur du pays, pour y former des collections et réunir les matériaux d'une flore. Bien accueilli d'abord, il eut le chagrin de voir ce second projet ajourné.

Sur ces entrefaites, le prince persan Kosrew-Mirza, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, avait demandé à M. de Nesselrode de lui indiquer un Français capable de fonder en Perse une imprimerie et une académie. Le ministre jeta les yeux sur Aucher-Éloy; mais la négociation échoua, faute des garanties que celui-ci se croyait en droit de réclamer de l'ambassadeur persan.

L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, qui avait su l'apprécier, lui proposa de faire partie de la mission qui se rend tous les dix ans à Pékin, à travers la Sibérie et la Mongolie : la défiance du gouvernement russe, qui craint d'initier des étrangers aux secrets de ses relations avec la Chine, lui ravit encore cette perspective, dont son imagination s'était enthousiasmée.

Le chagrin et la maladie le mirent à deux doigts de la mort; sa fille tomba aussi grièvement malade : les soins admirables de Mme Aucher-Éloy, et la générosité d'un Français, M. de Cournand, sauvèrent cette malheureuse famille. Lorsque Aucher-Éloy fut rétabli, il entra chez le prince Waldbowsky, en qualité de secrétaire, avec de modiques appointements; il y était traité avec égards.

Halil-Pacha, ambassadeur turc à Saint-Pétersbourg, dans une de ces velléités impuissantes de civilisation que le sultan Mahmoud avait mises à la mode dans son pays, engagea Aucher-Éloy à l'accompagner à Constantinople, pour y fonder un journal turc-français. Il accepta, et suivit Halil-Pacha, non sans herboriser partout où il en trouvait l'occasion. Il paraît n'avoir pas fait de relation suivie de ce voyage; il n'existe à cet égard que les indications éparses dans ses catalogues des plantes recueillies sur la route, principalement dans les provinces russes qui bordent la mer Noire. Mme Aucher-Éloy et sa fille allèrent le rejoindre quelque temps après à Constantinople.

A mesure qu'il approchait de ces contrées de l'Orient que l'histoire a rendues si célèbres et où la nature déploie tant de magnificence, Aucher-Éloy ressentit un redoublement de cette ardeur qu'elles inspirent à tous les hommes instruits : un vaste théâtre de découvertes s'ouvrait devant lui, et il se flatta de s'y faire un nom. Comme d'ailleurs, en

arrivant à Constantinople, les belles promesses d'Halil-Pacha ne se réalisaient pas, et qu'il ne trouvait pas d'autre moyen de s'occuper utilement, il résolut d'entreprendre, dans une série de voyages en Turquie, en Grèce, en Égypte, en Syrie et en Perse, des collections de botanique et aussi de zoologie, dont il espérait le placement en Europe à l'aide des relations qu'il avait conservées parmi les savants. En huit années, il a exécuté ce vaste plan, et il se proposait de l'étendre encore, lorsqu'il est mort de fatigue.

Il était plus propre d'ailleurs que personne à un genre de vie si pénible; d'une santé alors assez robuste, d'un caractère énergique, il se sentait la force d'affronter, avec de faibles moyens pécuniaires, les épreuves diverses auxquelles le voyageur naturaliste est exposé. Nous aussi, nous avons voyagé en Orient, mais favorisé par la fortune et pourvu de tous les moyens qu'elle peut mettre à la disposition de la curiosité; nous n'avons parcouru que les provinces les moins reculées de l'Asie Mineure, et pourtant nous avons souffert aussi. Mais ce sont jeux d'enfant, il faut en convenir, en comparaison de la tâche que s'impose le pauvre naturaliste réduit à un mince pécule, obligé d'économiser pour la moindre dépense, et de suppléer, par une activité incessante et des efforts presque surhumains, aux ressources qui lui manquent. Maudit argent! s'écrie avec douleur Aucher-Éloy dans une de ses relations. Que

n'aurait-il pas fait pour la science si dès le début il avait reçu, nous ne disons pas ces encouragements magnifiques que prodigue le ministère britannique à ses explorateurs, mais seulement les secours que le budget français met avec trop de parcimonie à la disposition de notre gouvernement! Cependant, il est juste de dire qu'à cette époque Aucher-Éloy était peu connu, et qu'à la distance où il se trouvait de Paris et des bureaux, il était difficile que son plan, qui n'était pas annoncé à l'avance, éveillât la sollicitude du pouvoir. Plus tard, lorsque ses premières collections parvinrent en France, on comprit le parti qu'il était possible de tirer d'un pareil voyageur. M. Adolphe Brongniart avait consenti, avec cette générosité de patronage qui distingue les professeurs du Muséum, à être le dépositaire d'une grande partie de ses récoltes, et il a toujours continué depuis à lui en procurer le placement. M. De Candolle, dont la perte afflige toute l'Europe savante, avait été frappé du nombre et de l'intérêt des espèces nouvelles dont Aucher-Éloy avait enrichi l'ouvrage classique du Prodrome (1). Tous deux, réunissant leurs efforts à ceux de M. Naudin, obtinrent en sa faveur quelques secours du Muséum et du Ministère de l'Instruction publique; une partie des fonds lui par-

(1) Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis. Paris, Treuttel et Würtz.

vint dans le cours de son dernier voyage : le surplus arriva trop tard !

Des circonstances si défavorables ne peuvent que rehausser extraordinairement le mérite de son entreprise, et l'on est confondu d'un respectueux étonnement lorsque l'on considère l'immensité des collections qu'il a faites, la bonne préparation des objets qu'elles renferment, l'ordre et la précision des indications qui y sont jointes. On y sent à chaque pas, non-seulement le collecteur exact et consciencieux, mais aussi le naturaliste consommé. Presque dépourvu de livres, il était obligé de tirer de son propre fonds ses déterminations généralement irréprochables ; et ses espèces nouvelles, caractérisées à la hâte, ont presque toutes reçu la sanction des maîtres de la science. Il avait même conçu la pensée d'une flore systématique de l'Orient, entreprise colossale, à laquelle personne n'était assurément mieux préparé que lui, mais qu'il n'aurait pu exécuter que s'il avait pu revenir en France et s'y entourer de tous les moyens d'information, de tous les objets de comparaison qui y abondent.

Ses plantes sont répandues dans une foule d'herbiers, tant publics que particuliers, en France et à l'étranger. On peut se faire une idée du nombre de ses échantillons par la note suivante, extraite du compte tenu par M. Adolphe Brongniart, pour les seules collections qui ont passé par ses mains.

Le premier envoi, comprenant les années 1830 à

1836, a été distribué entre les personnes ou établissements ci-après :

Hooker	2,600	espèces.
Boissier	2,247	—
Thuret	1,826	—
Fielding	1,491	—
Schutelworth	1,241	—
Moricand	1,030	—
Muséum britannique	875	—
Jaubert	801	—

Le deuxième envoi, que nous avons eu, en 1839, l'occasion d'examiner à Constantinople, alors que Mme Aucher et sa fille étaient religieusement occupées à le mettre en ordre, a été réparti ainsi :

Muséum de Paris (comprenant les échantillons uniques.)	1,800	espèces.
Webb	1,682	—
Benjamin Delessert	1,650	—
Maille	1,592	—
Hooker	1,511	—
Boissier	1,431	—
Thuret	1,364	—
Fielding	1,266	—
Schutelworth	1,186	—
Moricand	1,111	—
Muséum britannique	1,032	—
Jaubert	1,000	—
Dunand de Galatin	430	—

et il en reste encore, entre les mains de M. Bron-

gniart, une certaine quantité à placer. Dans toutes, chaque espèce est le plus souvent représentée par plusieurs échantillons, rarement par un seul.

Quel qu'ait pu être l'empressement des amateurs à se procurer ses collections, elles ne l'auraient jamais mené à la fortune. Une centurie de plantes, même des plus rares, a une bien petite valeur vénale, surtout quand elle est offerte; le public qu'elles intéressent est trop restreint, et compte peu de gens riches. Les naturalistes qui se livrent à cette honorable industrie ne peuvent guère obtenir une rémunération tant soit peu convenable, qu'autant que, comme cela se pratique par les soins de la société d'Esslingen, en Souabe, les frais sont couverts à l'avance par une souscription; et encore quelle pauvre carrière! Si Aucher-Éloy n'avait pas été soutenu par une véritable passion, il y aurait bientôt renoncé. Il se trompait d'ailleurs lorsque, dans ses moments de découragement passager, auxquels les plus fortes natures ne sauraient échapper, il supposait que ceux entre les mains de qui tomberaient ses collections à raison de 30 francs la centurie, se croiraient quittes envers le voyageur, pour cette misérable somme. Non, sans doute, il n'est pas un botaniste qui ne s'associe aux peines que ses récoltes lui ont coûtées et ne lui rende hommage. Tranquilles dans le recueillement de leur cabinet, les botanistes assistent à ses découvertes; ils parcourent avec lui, par la pen-

sée, ces marais malsains, ces plaines brûlantes, ces forêts, ces montagnes inhospitalières, et ils bénissent la mémoire de celui qui leur a préparé tant de jouissances. Notre publication les initiera de plus près aux détails de son pénible pèlerinage, et ils l'en aimeront davantage. Non, sa mémoire botaniste, célébrée déjà par De Candolle (1), n'a rien à redouter de l'ingratitude. D'autres, à sa suite, s'empressent chaque jour de répandre ses découvertes. Presque simultanément, M. Boissier de Genève, dans les Annales des Sciences naturelles, et nous-même, revendiquons en faveur d'Aucher-Éloy la place qui lui appartient. Un ouvrage que nous publions, de concert avec M. Spach, sous le titre d'*Illustrationes plantarum orientalium*, signale déjà les additions inestimables qu'il a faites aux conquêtes antérieures des Rauwolf, des Tournefort, des Labillardière, et si nos efforts obtiennent quelque faveur dans le public, c'est en grande partie à ses travaux que nous aimons à en reporter l'honneur. Nous ne faisons nous-même que rassembler les matériaux de cette flore de l'Orient

(1) Le célèbre botaniste de Genève, dans le 6e volume de son Prodrome (1837), lui a dédié le genre *Auchera*, de la famille des *Composées*, avec cette note, véritable brevet de noblesse scientifique : *Genus dicatum clarissimo Aucher-Eloy, botanico Blesensi, hujus et plurimarum aliarum stirpium detectori, qui botanices causâ jàm à pluribus annis orientales plagas proprio marte et vitæ periculo peragrat.*

rêvée par l'imagination d'Aucher-Éloy, et que nous ne nous sentons pas la force d'aborder. Il n'appartient qu'aux botanistes du premier ordre de l'entreprendre; quel que soit l'heureux génie à qui cette gloire est réservée, qu'il n'oublie pas Aucher-Éloy parmi ceux qui en auront été les ouvriers!

Tout ce que le climat, les maladies et la méchanceté des hommes dans les pays barbares peuvent accumuler de misères, Aucher-Éloy l'a éprouvé. Les chaleurs accablantes du jour, le froid habituel des nuits et celui des montagnes, le défaut d'abri, les tortures des insectes, une nourriture chétive, le manque d'eau ou l'eau imprégnée de sels médicinaux, voilà ce qu'il a supporté huit ans. Il y a lieu de s'étonner que sa constitution y ait résisté aussi longtemps; mais à quelles conditions! Les rhumatismes douloureux sont la moindre de ses souffrances, il est menacé de perdre la vue. Dans le Ghilan, il échappe avec peine aux fièvres malignes qui désolent les bords de la mer Caspienne; en Perse, il est atteint du choléra; réduit à se soigner lui-même, sa force morale le soutient, et il improvise de la façon la plus ingénieuse des moyens de salut. A Mascate, il est saisi de cette terrible fièvre, dont l'un des symptômes est un évanouissement de plusieurs heures, et se tire encore de ce mauvais pas, à l'aide du quinine, merveilleuse découverte d'un Français (1)

(1) M. Pelletier.

que la munificence nationale aurait bien dû récompenser.

Mais les plus grands maux du voyageur sont ceux qu'il éprouve par le fait des hommes et par l'absence presque complète d'ordre dans l'administration, de moralité dans les individus. Là, nulle protection efficace à attendre de ce qu'on appelle encore l'autorité; la force matérielle est tout, le brigandage est l'état habituel de nations tout entières : la ruse, le mensonge et les vices les plus honteux règnent partout chez les autres. En caravane, il faut faire le coup de fusil; un jour, Aucher-Eloy est déclaré général, et ses habiles dispositions sauvent la troupe. Quand il n'a avec lui qu'un petit nombre de compagnons, il est exposé à des avanies de toute espèce ou à l'assassinat; plus d'une fois sa présence d'esprit le préserve d'une mort qui paraissait certaine.

Les touristes de nos bateaux à vapeur, qui ne voient que Smyrne et Constantinople, s'imaginent que les préjugés religieux de l'Orient ne sont plus à craindre : Aucher-Éloy nous les montre plus d'une fois dans toute leur ancienne âpreté, et si, dans de certaines circonstances, sa qualité de Franc lui attire quelque considération, le plus souvent elle lui suscite des insultes, et il cède avec témérité à l'irritation que ressent son caractère naturellement fier. Les Persans sont surtout l'objet de ses malédictions, et il les dépeint comme la nation la

plus dégénérée de l'Orient : leur curiosité, leur insolence, lui ont été plus d'une fois cruellement à charge, et il parle souvent de leur lâcheté qu'il a été en effet en mesure d'éprouver.

Pour l'honneur de la nature humaine, ce genre d'épreuves n'a pas été sans quelques compensations : Aucher-Éloy a rencontré aussi parmi ces nations quelques hommes, tels que le chef du Laristan, le cheik de Bender-Abassy, qui lui ont témoigné une bienveillance dont il se montre reconnaissant. Il va sans dire que la protection et les secours ne lui ont pas manqué de la part des Européens, et principalement des agents diplomatiques français, non plus que des représentants des cours de Russie et d'Angleterre à Téhéran : M. le comte Simonitch, M. Mac-Neill, et M. le colonel Shee en particulier, lui ont rendu tous les services qu'il devait attendre d'hommes aussi éclairés. Les établissements chrétiens dispersés dans l'Orient ont été aussi pour lui d'une grande ressource. De même que dans le moyen âge de l'Europe les couvents étaient l'asile des lettres et de l'infortune, de même aussi dans la barbarie de l'Orient ils sont la providence du voyageur; touchante influence de la religion, moyen puissant que la politique et le commerce devraient également favoriser.

Nous allons donner l'analyse succincte des six voyages d'Aucher-Éloy, à partir de Constantinople; cette ville, et ses environs, où sa famille se trouvait

désormais établie, étaient son rendez-vous et le point central des envois de ses collections.

En 1830, au mois de novembre, il partit pour l'Égypte, muni d'instructions de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. A Alexandrie, il fit la connaissance, utile à beaucoup d'égards, de M. Gustave Coquebert de Monbret, parent de MM. Brongniart, et que son goût pour l'histoire naturelle avait aussi attiré en Orient. Tous deux, ils poussèrent jusqu'aux ruines de Thèbes et revinrent ensemble au Caire. M. de Monbret retourna en Europe par l'Italie, et Aucher-Éloy se dirigea par Suez sur le mont Sinaï, de là à Jérusalem par Gaza, en Syrie, en Chypre et à Stancho, et ne revint à Constantinople qu'au mois d'octobre 1831. Il fut alors question de le charger d'une mission de la Porte pour la France; cette idée n'eut point de suite.

En 1832, il se rendit à Smyrne, à Rhodes, et de là sur les côtes voisines de l'Asie Mineure; sa relation s'arrête à Aïdin-Guzel-Hissar; on présume que de cette ville il a regagné Smyrne.

En 1833, M. Coquebert de Monbret vint le rejoindre : ils étaient établis ensemble à Thérapia, où M. et M^me^ Aucher-Éloy tenaient une pension française. Vers cette époque, M^me^ Aucher-Éloy et sa fille donnèrent des soins à l'éducation des filles de M. Vogoridi, logothète de la Porte, nommé depuis prince de Samos. Aucher-Éloy, accompagné de

M. Coquebert de Monbret, parcourut en détail les environs de Constantinople, ceux de Brousse, et en particulier le mont Olympe.

Au mois de février 1834, ils entreprirent ensemble un nouveau voyage en Asie; ils passèrent à Nicomédie, Angora, Césarée, Adana, Antioche, Alep, remontèrent en Arménie par Aintab, Malatia, le haut Euphrate, et se rendirent à Erzeroum. M. Charles Texier, si connu par ses beaux travaux archéologiques en Asie Mineure, les rencontra à Trébisonde, exténués; il avait vu l'année précédente Aucher-Éloy à Constantinople, il eut de la peine à le reconnaître: ses cheveux avaient entièrement blanchi. M. Outrey, consul de France à Trébisonde, leur fournit les moyens de retourner à Constantinople par les bords de la mer Noire. La première relation s'arrête à Erzeroum : nous donnons en supplément quelques détails nouveaux sur ce voyage et son complément entier, retrouvés dans des papiers communiqués par la famille de M. de Monbret. Ce dernier retourna en Europe par Semlin et l'Allemagne.

Au commencement de février 1835, Aucher-Éloy repartit seul et retourna par Brousse, Koutaya, Konich, la chaîne du Taurus et Adana à Alep; de là, il se dirigea sur Bagdad; il visita Kermanchah, Hamadan et Ispahan. Il fit ensuite une excursion au Zerda-kou, à l'ouest d'Ispahan. De cette capitale de la Perse, il remonta vers Téhéran, puis

par Sultanieh à Tabriz, où s'arrête la relation. On voit dans les lettres adressées à M. Naudin, qu'Aucher-Éloy arriva à Trébisonde, rongé par la fièvre et affecté d'une ophthalmie très-grave, et qu'il s'y embarqua en novembre pour Constantinople.

Il était à peine rétabli de ses fatigues, lorsqu'un nouveau malheur vint le frapper. En mars 1836, la maison qu'il habitait au Fanar fut atteinte par un de ces incendies si fréquents à Constantinople. Il y perdit sa bibliothèque, une grande quantité de manuscrits arabes et persans qu'il était parvenu à rassembler, et toute sa collection d'insectes, composée de plus de 50,000 individus, perte irréparable, qui le priva d'une partie des moyens sur lesquels il avait compté pour couvrir les frais des campagnes suivantes. Ses plantes, qu'il avait transportées à Thérapia, échappèrent heureusement à ce désastre.

Tant d'épreuves n'ébranlèrent pourtant point sa résolution. Depuis longtemps, il avait le désir de voir la Grèce et les côtes de la Turquie d'Europe : quelques mois lui suffirent pour en visiter les points les plus intéressants. Après avoir abordé de nouveau à Smyrne et à Chio, il parcourut successivement Syra, Athènes, l'île d'Eubée, la Thessalie, le mont Athos. De retour à la mi-août, il alla rejoindre à Brousse sa femme et sa fille, établies dans la famille de M. Crespin, négociant d'origine française;

et, de là, il herborisa pour la quatrième fois sur le mont Olympe de Bithynie.

Il eut alors le chagrin d'apprendre la mort de M. Coquebert de Monbret, survenue à Paris, au mois de juillet 1836, au moment où cet ami allait publier une partie de leurs travaux communs. A plusieurs reprises, M. Coquebert de Monbret avait aidé Aucher-Éloy de sa bourse, et à Paris ses démarches pleines de zèle ne lui avaient pas manqué non plus.

A peine rentré à Thérapia, Aucher-Éloy songea à retourner en Perse : vainement M. Adolphe Brongniart lui écrivait-il d'attendre, pour se remettre en route, qu'on eût pu lui envoyer de Paris le produit de ses précédentes collections et la réponse aux diverses demandes d'encouragements qui avaient été faites pour lui au gouvernement; vainement lui conseillait-il de se borner, pour le moment, à de petites excursions en Asie Mineure, qui auraient pu être fructueuses, sans lui occasionner beaucoup de dépense. Il avait fait de grands progrès dans la connaissance du turc et du persan; la saison le pressait; il se remit en marche, accompagné d'un Français, M. Dufaud, qui devait l'aider, dans ses collections de zoologie; d'un drogman nommé Nicolas, et d'un domestique. M. Dufaud périt à Téhéran, victime des fièvres du Ghilan et du traitement des médecins anglais; Nicolas, resté presque hydropique à Ispahan, par suite des mêmes fièvres, ne put pas le suivre plus loin;

le domestique avait été estropié longtemps auparavant, par la rupture d'une arme à feu, et l'avait quitté.

A travers ces cruels accidents, Aucher-Éloy parcourut sans relâche le nord de l'Anatolie et du pachalik de Sivas, l'Arménie; il visita de nouveau Erzeroum, puis les bases du mont Ararat, Bayazid et les bords du lac d'Ouroumiah, Tabriz, le Ghilan et ses côtes sur la mer Caspienne, dans le plus grand détail. De Téhéran, il monta au pic volcanique du Demawend, qu'il avait vainement essayé d'aborder en 1835. Reprenant la route qu'il avait suivie à la même époque, il revit Ispahan et le couvent hospitalier des Arméniens catholiques de Djulfa, près de cette ville. De là, accompagné d'un seul domestique arménien, nommé Alawerdi (Dieudonné), il se dirigea sur Chyraz et Bouchyr, au bord du golfe Persique, puis à Firouzabad, traversa la province du Laristan, pour aller s'embarquer à Bender-Abassy, afin d'explorer Mascate et le pays si peu connu d'Oman en Arabie.

Assailli, sur un mauvais bateau à moitié ponté, par une tempête du redoutable chemâl, ou vent d'ouest, il fut, pendant plusieurs heures, entre la vie et la mort. De Mascate il s'avança dans l'intérieur des terres et pénétra jusqu'à la contrée des Wahabites, en luttant contre les fièvres du pays; ses forces étant épuisées, il rentra à Mascate. Un Juif, agent consulaire anglais, qui s'était d'abord assez bien conduit

à son égard, profitant d'un moment où la maladie l'empêchait d'opposer aucune résistance, le fit réembarquer pour Bender-Abassy. Les mauvais temps le forcèrent à relâcher au mouillage de Bender-Saïd, sur l'extrême frontière du Béloutchistan. La végétation indienne de ce pays le frappa, et l'avait déterminé à s'y engager ; mais le patron de sa barque mit à la voile subitement. Il aborda ensuite dans l'île d'Ormouz. Il n'avait pas renoncé au Béloutchistan : en conséquence, de retour à Bender-Abassy, il se dirigea vers Minah, mais il fut forcé de rétrograder et de regagner Chyraz par l'intérieur du Laristan. Il y arriva mourant ; après s'y être un peu remis, il regagna avec peine Ispahan, non sans récolter encore des plantes. Les soins empressés des bons pères de Djulfa et d'un médecin italien, le docteur Bertoni, ne parvinrent pas à le rétablir. Son état empirait tous les jours ; sa constitution, soumise à tant de secousses, était ruinée sans retour. Il comptait pourtant encore sur son rétablissement. Il avait d'abord eu le projet de visiter Hérat, Caboul et Kandahar ; la situation des affaires politiques dans ces contrées l'en avait détourné, et il ne songeait plus qu'à rentrer à Constantinople l'année suivante, par Bassora, Bagdad, Mossoul et les montagnes de la Médie. Dans un des répits que la maladie lui laissait, le 5 juillet 1838, il eut encore le courage d'entreprendre une excursion dans le pays des Backtiaris, espérant que l'air des montagnes lui serait favorable.

Le 8, il se traîna vers l'une des sommités du Dalinkou; le 9, l'un des chefs de la contrée, pour lesquels il avait des lettres, le dissuada d'aller plus loin, parce que les chemins n'étaient pas sûrs, et il regagna tristement le couvent de Djulfa pour n'en plus sortir. Sa maladie faisait de rapides progrès, et le 6 octobre il expira entre les bras du docteur Bertoni et du père Derdérian, préfet apostolique.

Il ne nous reste plus qu'à rendre compte du travail auquel nous nous sommes livrés, pour la mise en ordre et la publication des écrits d'Aucher-Éloy, relatifs à ses voyages. Nous y avons été autorisé par sa veuve, et aidés par l'obligeance de MM. Naudin et Adolphe Brongniart, comme nous empressés à honorer la tombe lointaine de notre malheureux compatriote.

Ses écrits consistent d'abord en un certain nombre de lettres écrites à son frère, M. Aucher, négociant à Blois, à M. Gustave Coquebert de Monbret, à M. Adolphe Brongniart, professeur administrateur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, à M^me^ Aucher-Éloy, à M. Naudin, à M. Fischer, directeur du jardin botanique de Saint-Pétersbourg, au colonel Shee, à madame Lamarinière, Française établie à Téhéran, et au drogman Nicolas. Quelques-unes des lettres de M. Naudin avaient été insérées, en 1840, dans le tome troisième des Mémoires de la Société des sciences et des lettres de la ville de Blois.

Les journaux de voyages de 1830-1831, de 1832,

de 1834, 1835, et de 1837-1838, formaient la seconde partie des écrits mis à notre disposition (1).

Enfin, il existe plusieurs catalogues de plantes qui restent déposés au Muséum, à l'appui des collections.

Nous avons d'abord disposé ces matériaux dans l'ordre chronologique (2). Les lettres adressées à M. Naudin et à M. Coquebert de Monbret nous font connaître le séjour d'Aucher-Éloy en Russie, son voyage de Grèce, en 1836, dont il n'existe pas de relation; d'autre part, elles complètent les données de chacun des autres journaux de voyages. Nous avons reproduit ces lettres en entier, au risque de quelques répétitions.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ces Relations une narration soignée, telle qu'un voyageur rendu à ses foyers peut la préparer pour un public exigent : ce sont, à proprement parler, des notes écrites sans prétention jour par jour, sous l'impres-

(1) Nous avons retrouvé aussi deux morceaux contenant : 1° une notice sur les Yamouths et les Goklans, tribus de la province d'Asterabad, au sud de la mer Caspienne, qu'Aucher-Éloy ne paraît pas avoir visitée; il aura écrit, sans doute, cette notice en 1835, d'après des renseignements fournis dans le pays, ou bien il l'aura extraite de quelque ouvrage qui nous est inconnu; 2° un journal, assez curieux à cause des détails de mœurs, d'une campagne faite en 1834, au service du pacha de Bagdad, par un jeune Turc élevé à Paris.

(2) Les documents recueillis dans le cours de l'impression (*Voy.* page xxi) sont rangés à leur place dans la table des matières.

sion des événements, et comme des souvenirs destinés par le voyageur à être développés plus tard. Cela est surtout évident pour les trois premiers journaux, qui paraîtront sans doute trop succincts. Nous avions d'abord hésité à les publier, nous nous y sommes décidé à cause de l'utilité qu'ils peuvent offrir comme itinéraire, et des indications de localités, à l'usage des personnes qui compulseront les collections.

Nous nous sommes attaché à conserver aux Relations leur caractère, tout en faisant disparaître les incorrections échappées au courant de la plume. Les lecteurs nous sauront certainement gré de n'y avoir rien mis de notre cru. Nous nous sommes borné à un simple *coup de polissoir*, pour nous servir de l'expression même d'Aucher-Éloy, dans une de ses lettres à M. Naudin, et à une meilleure disposition des sujets traités, ayant soin de renvoyer à la suite de chaque voyage les notes plus étendues relatives aux mœurs et à la politique, qui s'y trouvaient éparses. Le style d'Aucher-Éloy est facile, sent son homme d'esprit et de goût, familiarisé avec les littératures grecque et latine, source la plus sûre de toute distinction intellectuelle; plus d'une fois une citation de Virgile ou d'Horace sert d'expression aux émotions qu'il éprouve. Ses sentiments sont toujours nobles; sa tendre affection pour sa famille et ses amis, son dévouement à la science, son attachement à l'honneur et aux intérêts de son pays,

se manifestent en toute occasion; et le récit touchant de ses infortunes nous rappelle souvent un autre voyageur français, notre ami, notre premier compagnon d'études botaniques, Victor Jacquemont, mort comme lui en Orient, et dont les lettres ont été lues avidement dans toute l'Europe. Sans doute, les écrits d'Aucher-Éloy ne sont pas destinés au même succès littéraire, mais nous avons la confiance qu'ils seront lus avec intérêt.

Ce n'a pas été d'ailleurs une médiocre peine que de déchiffrer les manuscrits eux-mêmes, tracés, en courant, avec toute sorte de liqueurs plus ou moins colorées, souvent au crayon et à demi effacés; nous avons été en cela secondé, avec une rare intelligence, par M. Saillard, employé au Ministère de l'intérieur, et habitué à ce genre de travail.

Quelques notes historiques ou de mœurs nous ont paru nécessaires pour éclaircir les textes. M. Texier nous en a fourni quelques-unes; l'Orient est, en quelque sorte, devenu son domaine, et son amitié nous y a encore une fois guidé. Nous devons aussi à l'obligeance de M. Jouannin, secrétaire interprète du roi, plusieurs explications utiles.

Quant aux notes botaniques, elles n'ont pas d'autre mérite que d'aider à collationner un certain nombre d'espèces citées dans le texte, avec les plantes mêmes des collections. Les numéros que nous avons donnés correspondent, pour les voyages antérieurs à 1839, au premier catalogue général d'Aucher-Éloy,

et pour les derniers voyages, aux numéros d'ordre des étiquettes du Muséum. Nous n'avons pas eu le temps de retrouver toutes les plantes ni de vérifier toutes les déterminations : quelquefois nous avons proposé nos doutes; nous essayerons d'éclaircir le tout plus amplement, dans les livraisons successives de nos *Illustrationes plantarum orientalium.*

Enfin, le complément indispensable d'une pareille publication était une carte retraçant les itinéraires avec la plus grande exactitude possible. M. Fauchet, dessinateur au Ministère des travaux publics, l'a exécutée avec habileté, sous notre direction. Nous avons mis à profit plusieurs des indications de M. le colonel Lapie; occupé, à notre prière, dans ce moment même, à dresser une carte complète de la Turquie et de la Perse, beaucoup plus savante, destinée à retracer les itinéraires des voyageurs botanistes, depuis le XVI^e^ siècle jusqu'à nos jours, et qui doit être annexée à nos *Illustrationes plantarum orientalium.* Les itinéraires d'Aucher-Éloy y seront reproduits; M. Lapie en a tiré parti pour rectifier des routes mal connues, et plus d'un point de géographie resté jusque-là indécis. Nous avons eu soin, d'ailleurs, de faire porter sur l'une et l'autre carte tout ce qui est parvenu à notre connaissance d'indications certaines des hauteurs au-dessus du niveau de la mer, obtenues à l'aide des nivellements barométriques ou autres.

Tel est le tribut que nous avons apporté à la mé-

moire d'Aucher-Éloy. Notre vœu le plus cher est qu'il devienne une consolation pour sa famille, et qu'il fixe un instant sur elle l'attention généreuse du gouvernement. Puisqu'il n'a pas été donné à l'infortuné voyageur de revoir la France, et d'y jouir de la position que ses travaux lui auraient certainement assurée, on ne saurait douter, du moins, que l'administration, qui tient à honneur de récompenser les services rendus aux sciences, ne reporte sur la veuve d'Aucher-Éloy la bienveillance dont il n'a pas profité.

1829-1830.

LETTRE A M. NAUDIN, A BLOIS.

Saint-Pétersbourg, (25 mai) 7 juin 1829 (1).

Mon cher monsieur Naudin,

Mon frère vous aura sans doute fait part de mon arrivée à Saint-Pétersbourg ; je ne lui avais rien dit dans ma lettre de ce que j'avais l'espoir de faire ici, parce que je n'avais pas encore eu le temps de regarder autour de moi. Aujourd'hui je suis plus avancé et je vais vous faire part de mes projets. Vous savez que je suis parti pour la Russie sans avoir de plan déterminé. J'espérais faire partie de l'expédition scientifique de M. de Humboldt, j'aurais certainement réussi, mais, par malheur, la mauvaise intelligence qui règne entre la Perse et la Russie ne me permet pas de

(1) Concordance des calendriers russe et grégorien.

hasarder une exploration du Caucase, et pour cette fois-ci, M. de Humboldt se bornera à visiter la contrée des mines, qui n'offre pas d'intérêt aux botanistes et aux zoologistes, et qui d'ailleurs est suffisamment connue. Je proposai alors au gouvernement de voyager à ses frais dans l'intérieur de la Russie, pour former des collections et réunir les matériaux d'une flore; ce projet a été accueilli avec empressement, mais l'exécution n'en peut avoir lieu qu'à la paix. Il en est de même d'une place vacante au Jardin des Plantes; l'empereur, qui seul dispose de tout, est absent, et dans les circonstances actuelles, il doit être fort peu empressé de s'occuper de choses étrangères à ce grand intérêt du moment, *la guerre;* attendez, me dit-on de toute part. Or, comment puis-je attendre, lorsque j'ai bientôt épuisé mes faibles ressources? Je me suis donc vu forcé d'avoir recours à une éducation particulière. J'avais une lettre pour le fils de M. Cournaud, successeur de Delille au collége de France. Il a fondé à Pétersbourg une maison d'éducation qui a eu le plus grand succès. J'ai trouvé en lui un homme plein d'obligeance, et je puis dire un véritable ami. Il ne me fit pas un tableau très-séduisant de la condition des instituteurs, et il m'en peignit les désagréments de manière à m'en dégoûter, si j'avais eu d'autre parti à prendre.

ajouta que je ne devais pas espérer me placer avant l'hiver ; en effet, on a si peu de beau temps dans ce pays-ci, que, dès que la belle saison commence, tous les gens riches abandonnent la capitale pour aller dans l'intérieur. De tous côtés il faut attendre, et je ne le puis pas. Il est fâcheux, me dit M. Cournaud, que vous n'ayez pas une industrie quelconque, la plupart des négociants étrangers font ici des fortunes rapides, la concurrence n'y étant pas établie comme ailleurs.

LETTRE A M. LE CURÉ LEFROU,

A COUR CHEVERNI.

Saint-Pétersbourg, (8) 20 juin 1829.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je crois vous donner une marque de mon amitié en vous faisant faire la connaissance de M. Monin, médecin et botaniste recommandable de Saint-Pétersbourg, qui a l'intention d'aller se fixer à Blois (1). Vous aurez sans doute l'oc-

(1) M. Monin habite encore cette ville.

casion d'échanger quelques-unes de vos plantes; M. Monin a un bel herbier de plantes de Russie et de Sibérie, et vous pourrez réciproquement vous enrichir.

Quant à moi, j'ai mille projets en tête et je ne sais s'il me sera possible d'ne exécuter aucun; l'adversité pèse sur moi de tout son poids; je ne sais si j'aurai assez de force pour lutter contre elle.

Conservez-moi votre amitié, et croyez bien que je n'oublierai jamais l'intérêt qu'en tout temps vous m'avez porté.

LETTRE A M. NAUDIN, A BLOIS.

Saint-Pétersbourg, (10) 22 mai 1830.

Mon cher monsieur Naudin,

Le désir de vous annoncer de bonnes nouvelles sur notre position en Russie m'a fait tarder jusqu'ici à vous écrire; vous nous avez témoigné tant d'intérêt que vous ne lirez peut-être pas avec indifférence le récit de ce qui m'est arrivé dans ce pays-ci. Au départ de M. Monin, je me trouvais encore presque sans connaissances, et assez

embarrassé de ma personne. Ma fille était déjà malade au lit; elle devint bientôt plus mal, et sa maladie s'accrut tellement, que pendant plus de quinze jours elle fut presque sans espérance; pour comble de malheur, je tombai malade à mon tour, et sans l'avoir été aussi sérieusement, je restai néanmoins près de trois mois au lit, consumé de fièvre et de chagrin. Ma femme seule résista à tout; elle passa les jours et les nuits à notre chevet, et montra un courage et un dévouement qui me l'ont rendue encore plus chère. Ajoutez à cet état déplorable dans lequel nous nous trouvions, le dénuement le plus absolu, au point que nous manquions d'argent pour nous procurer les remèdes les plus indispensables. Votre lettre, en réponse à celle par laquelle je sollicitais des secours, arriva dans ce temps-là; elle ne fit qu'augmenter l'horreur de notre position; peu s'en fallut qu'elle ne nous réduisît au désespoir. Cependant, un homme dont le nom ne sortira jamais de ma mémoire, M. Cournaud, qui se douta de notre position, eut la généreuse délicatesse de glisser sur ma table un billet de banque de 500 roubles qui nous a sauvé la vie. Cette action est d'autant plus honorable, que M. Cournaud n'a jamais voulu recevoir le remboursement de la somme, et qu'il nie même me l'avoir jamais remise.

J'ai repris courage ; je me suis fait des amis et des protecteurs, et je n'ai qu'à choisir entre plusieurs emplois. Ma femme s'est placée comme gouvernante dans une pension de demoiselles, et par là, elle est à même de surveiller l'éducation de sa fille.

Le prince persan Kosrew Mirza ayant témoigné à M. Nesselrodé le désir d'emmener en Perse un Français pour y aller fonder une imprimerie et une académie, le ministre russe jeta les yeux sur moi et s'engagea à garantir les conditions du traité que je ferais avec le prince ; je lui fus présenté, et nous tombâmes facilement d'accord ; mais deux mois après, lorsque nous fûmes au moment de partir et qu'il fallut signer le traité, le prince me refusa la garantie que la Russie m'offrait, et prétendit que l'honneur du roi de Perse était blessé de ce que j'avais recours à l'intervention d'un prince étranger. Comme je connais le caractère faux et perfide des Persans, j'insistai et tout fut rompu. Depuis leur arrivée en Perse, ils m'ont écrit pour m'engager à aller les rejoindre, mais je n'ai pas cru devoir me rendre à leurs instances. Ce qui m'en a principalement détourné, c'est la proposition qui me fut faite presque immédiatement après ; par l'Académie des sciences de Pétersbourg, d'accompagner, comme naturaliste, la mission russe qui se rend

tous les dix ans à Pékin à travers la Sibérie et la Mongolie. J'accueillis avec enthousiasme une proposition de voyage qui me promettait une si ample récolte d'objets entièrement nouveaux dans un pays encore inexploré; j'étais déjà nommé par l'empereur, et sur le point de me mettre en route, lorsqu'il vint des scrupules à M. Nesselrode; il trouva de grands inconvénients à ce qu'on initiât un étranger, un Français surtout, aux relations commerciales de la Russie avec la Chine; il craignait, disait-il encore, l'esprit entreprenant d'un Français qui pourrait compromettre la mission par sa curiosité et son envie de tout savoir dans un pays où l'on vous permet à peine d'ouvrir les yeux. L'intervention de M. de Mortemart, ambassadeur de France, qui prit chaudement mon parti, n'amena rien en ma faveur, et je fus décidément évincé. Du reste des nouvelles d'une insurrection en Chine ont retardé le départ de la mission, et on ne sait si elle sera en route avant six mois. Comme les naturalistes ne sont rien moins que communs dans ce pays-ci, on n'a pu trouver personne parmi les Russes, car on n'en veut que de cette nation, et ce voyage sera encore perdu pour les sciences naturelles. Depuis cent ans la Russie envoie périodiquement des missions qui séjournent dix ans à Pékin, et cependant la Russie est de toutes les

nations européennes celle qui a le moins de notices sur la Chine dont elle est voisine, et qu'elle a tant d'intérêt à connaître. Las d'être continuellement ballotté, et de dépenser beaucoup d'argent en espérances vaines, je me déterminai à accepter la première place qui me serait proposée, et j'entrai, en effet, chez un prince russe à raison de 2,500 roubles par an, avec la table et le logement. Je n'avais qu'à me louer du prince qui me comblait d'amitié et d'égards, et malgré la modicité de mes appointements, j'y serais peut-être resté quelque temps, sans une occasion nouvelle qui s'est présentée de faire un voyage en Orient. Halil Pacha, ambassadeur turc à Pétersbourg, ayant témoigné le désir d'emmener un Français à Constantinople, je lui fus présenté, et je dois partir, sous deux jours, avec lui pour me rendre dans cette ville. L'intention du Pacha est de fonder un journal turc-français, et de plus, de répandre la connaissance de la langue française en Turquie.

JOURNAL DE 1830-1831.

Constantinople, 16 *novembre* 1830. Je mis à la voile à Topana, pour l'Égypte, à trois heures du matin; sur un bâtiment autrichien de Trieste. Nous avions à bord une douzaine de Turcs qui se rendaient en pèlerinage à la Mecque. Nous dîmes adieu aux rives délicieuses du Bosphore, et par un bon vent du nord, qui ne cessa d'enfler nos voiles, nous arrivâmes à la nuit close à *Gallipoli*. Notre capitaine, qui ne jugea pas prudent de s'engager dans le détroit pendant la nuit, jeta l'ancre. Nous parcourûmes la ville; comme toutes celles de Turquie, elle est bâtie en bois et n'a que des rues étroites, mal pavées et couvertes de chiens galeux qui assaillent les passants. Nous reçûmes à bord de nouveaux pèlerins turcs, armés jusqu'aux dents de fusils, de sabres et de pistolets, dans la crainte des pirates grecs : ceux-ci ne font aucun quartier aux Turcs qui ont le mal-

heur de tomber dans leurs mains. Nous remîmes à la voile le lendemain, et vers le milieu du jour nous arrivâmes devant les *Dardanelles*. Ces deux châteaux, l'un sur la côte d'Europe et l'autre sur la côte d'Asie, occupent la partie la plus étroite du détroit, et l'ancien emplacement de *Sestos* et *Abydos*, illustrés par Héro et Léandre. Leur histoire est d'autant plus vraisemblable que de nos jours lord Byron a traversé le même détroit à la nage.

Les champs *où fut Troie* ne tardèrent pas à se développer devant nos yeux. Nous vîmes avec le plus vif intérêt ces lieux si célèbres par les chants des deux plus grands poëtes de l'antiquité : nous passâmes tout près de la petite île de *Ténédos*, et nous remarquâmes très-bien dans la plaine de Troie les divers monticules que Le Chevalier prétend être les tombeaux d'Achille, de Patrocle et autres chefs grecs. Du reste, rien ne paraît subsister de cette ville célèbre, et à peine voit-on les traces de la ville qu'Alexandre avait fait construire longtemps après sur le même emplacement que Troie, pour en renouveler le souvenir (1). Nous ne tardâmes pas à avoir en vue les deux rochers d'*Ipsara*, berceau de l'indépendance nouvelle de la Grèce.

(1) Alexandria Troas.

Les jours suivants, nous traversâmes l'Archipel et nous arrivâmes, par un vent toujours favorable, presque en vue de Rhodes. Ici les vents nous devinrent tout à fait contraires : nous fûmes réduits à louvoyer, ce qui nous réussit si peu que nous ne pûmes doubler le cap de Rhodes que deux jours après.

Arrivés dans les parages de Candie, nous fûmes assaillis presque tous les jours par des tempêtes assez violentes qui nous firent souffrir. Enfin, nous aperçûmes la côte d'Égypte le 27 ; mais au lieu d'être en vue d'Alexandrie, comme nous devions nous y attendre, nous nous trouvâmes devant Rosette, où nous avaient entraînés les courants : nous louvoyâmes pendant trois jours, et le 30 novembre au soir, profitant d'un vent favorable, nous eûmes le bonheur de jeter l'ancre dans le vieux port d'Alexandrie.

30 *novembre*, **Alexandrie.** Ce qui frappe le plus en Égypte, c'est la misère excessive du peuple. On n'a jamais autant abusé de la crédulité des Européens qu'en leur vantant le gouvernement de Méhémet-Ali. Jamais despotisme plus indigne n'a pesé sur une nation. Le vice-roi oblige les cultivateurs à lui livrer toutes leurs productions, sans exception, blé, riz, coton, indigo, etc. ; il les paye au prix qu'il a lui-même fixé, et les force ensuite à racheter, à un prix

plus élevé, ce qui leur en est le plus nécessaire pour leur consommation. La moindre infidélité serait punie de la manière la plus rigoureuse. Méhémet-Ali est ainsi le seul négociant de l'Égypte, et c'est à lui seul que les marchands étrangers ont affaire. J'ai vu plusieurs fois à Alexandrie des femmes et des enfants disputer à des pourceaux les immondices des cuisines des Européens.

Alexandrie est assez bien bâtie; les rues ont quelque régularité; la mer et les fortifications, ainsi que les établissements du gouvernement, lui donnent une physionomie assez imposante. On évalue la population de cette ville à 25 ou 30,000 individus. Il est au reste difficile de savoir la vérité dans un pays où on ne connaît point d'état civil.

On trouve à Alexandrie toutes les marchandises de l'Europe, et un Européen peut y vivre commodément. Les hôtels sont généralement tenus par des Italiens. La colonie franque (1) s'est beaucoup accrue depuis dix ans; ce qui est dû à la protection dont jouit dans toute l'Égypte tout ce qui est étranger.

Je croyais, en arrivant dans ce pays, trouver une population semblable à celle que j'avais vue

(1) Dans le Levant, on appelle Francs les Européens établis.

en Turquie. Je ne tardai pas à être désabusé; je vis aussitôt la différence extrême qui existe entre un Turc et un Arabe. Généralement, le Turc est grave, religieux, et a le cœur excellent; il déteste les querelles et n'aime rien plus que le repos et la tranquillité. L'Arabe, au contraire, est vif, léger, néglige le plus souvent ses devoirs religieux les plus expressément recommandés par le prophète; il s'enivre fréquemment, se livre sans pudeur à la débauche; il crie, se dispute et fait à lui seul plus de bruit que vingt Turcs. Quand on arrive dans une ville turque, on est surpris de la paix qui y règne; pas une seule voix n'oserait s'y élever pour troubler les bons musulmans dans leur recueillement : c'est tout le contraire dans une ville habitée par des Arabes. Lorsque nous débarquâmes à Alexandrie, nous fûmes assourdis par les cris extraordinaires qui s'y faisaient entendre; on aurait dit que toute la population était en révolte. Il est vrai que la langue arabe a des sons si durs et si aspirés qu'il n'est guère possible, lorsqu'on s'en sert, de ne pas paraître en colère.

On ne connaît point les voitures en Égypte, pas plus que dans tout le Levant. Il n'y a guère en Égypte que les gens riches qui se servent de chevaux de selle. On y fait usage du chameau, du dromadaire ou de l'âne; ce dernier surtout

est une monture habituelle et très-agréable. A Alexandrie, les rues sont encombrées de conducteurs d'ânes qui vous obsèdent pour vous offrir leurs services; leur importunité est si grande qu'il n'est guère possible de s'en débarrasser sans quelques coups de canne distribués au hasard. Pour aller faire une promenade autour d'Alexandrie, j'enfourchai un âne qui, comme tous les autres, était garni d'une selle et d'une bride, et galopait comme un cheval, tellement on est venu à bout, dès le jeune âge, de vaincre la roideur naturelle de leur allure. La promenade par où débutent pour l'ordinaire les étrangers est celle de la colonne de Pompée. Nous remarquâmes sur la route deux magnifiques colonnes, d'un poli admirable, qu'on venait de renverser et qu'on mettait en morceaux pour en faire de la chaux; tel est le vandalisme de l'Orient. Nous nous dirigeâmes ensuite vers les deux aiguilles de Cléopâtre, dont l'une, qui est renversée et à moitié enterrée, appartient aux Anglais, qui l'y laissent probablement en raison de son mauvais état : on m'a assuré qu'ils avaient essayé de l'enlever, mais inutilement : l'autre, encore debout, et d'une conservation parfaite, a été donnée à la France par le pacha, et ira dit-on, bientôt, avec d'autres monuments encore plus précieux, orner la capitale de la France.

Excursions diverses pour la botanique et l'entomologie, — aux catacombes à l'ouest d'Alexandrie; — dans la plaine du Marabout et aux carrières d'Alexandrie; — à *Aboukir* par l'ancienne *Canope*. Aboukir forme à peine un village. Sa rade est célèbre par le désastre de la flotte française en 1798.

M. Mimaut, consul général de France, M. Geoffroy, premier drogman, homme pleins d'affabilité et de politesse.

J'avais des lettres de M. Vogoridi (1) pour Boghoz bey (2); je les remis à ce dernier, qui me recommanda à M. Walmess, premier interprète du pacha.

Visite aux Bédouins; leurs femmes ne se cachent point la figure; c'est le contraire pour les autres femmes du pays. Celles-ci ont soin de se couvrir le visage, mais laissent généralement leur sein à découvert. Les enfants, jusqu'à l'âge de puberté, filles et garçons, vont tout nus. Les femmes ont les paupières et le tour des yeux noircis avec de l'antimoine, les ongles teints en rose avec le henné (3), et le menton en bleu;

(1) Conseiller de la Porte pour les affaires étrangères, nommé depuis prince de Samos.

(2) Ministre du pacha.

(3) La plante qui fournit cette teinture est le *Lawsonia cisermis* de Linné.

quelques-unes ont de larges boucles plantées dans les oreilles et les narines.

Le sol d'Alexandrie est stérile et sablonneux; on ne peut cultiver que les parties qui bordent le canal nommé Mahmoudié que fit creuser, il y a quelques années, le pacha, et qui coûta la vie à plus de cent mille Arabes. Le pacha avait obligé chaque particulier à fournir un certain nombre de journées de travail, ou leur valeur en argent; la misère est tellement grande que presque personne ne fut en état de payer; on arriva en foule de tous côtés pour s'acquitter en nature. Mais comme on n'avait préparé qu'une petite quantité d'outils, les malheureux qui n'en avaient point furent obligés de creuser la terre avec leurs mains.

M. Cerizy, constructeur de navires, Français au service du pacha; homme habile, entomologiste distingué : sa collection est magnifique.

Marine du pacha.—Il voulait avoir vingt vaisseaux de ligne dans un pays qui n'a, pour ainsi dire, qu'un seul port, et encore assez mauvais; pas une seule planche, pas de goudron, de toile, et surtout ni officiers de marine, ni matelots (1).

(1) L'Europe a appris pourtant que le pacha était parvenu à former une belle flotte.

Pluies à Alexandrie assez fortes ; l'air y est humide et salin.

20 *décembre*, départ d'Alexandrie pour Rosette, par le canal, sur une cange, embarcation particulière au Nil, dont l'arrière est composé de deux petites chambres assez commodes et qui est munie de deux voiles d'une largeur démesurée se terminant en un angle très-aigu. Les bords du canal sont assez bien cultivés. On aperçoit des villages très-misérables, construits en briques séchées au soleil. Misère partout : j'ai vu, dans le plus beau pays du monde, des enfants manger de l'herbe.

Birkel-Geylas, village sur le canal, rempli de femmes de mauvaise vie; les maris favorisent leurs désordres. Nous fumes obsédés par ces femmes qui nous invitaient à entrer chez elles par des gestes et des mouvements de la dernière obscénité. J'ai vu des Arabes s'abandonner en public à leur lubricité. Le canal de Mahmoudié, faute d'écluse, ne communique avec le fleuve qu'à l'époque de l'inondation, le reste du temps il est interrompu par un barrage, sans quoi l'eau de ce canal, dont le niveau se trouve plus haut que le Nil, s'y écoulerait.

23 *décembre*, **Rosette.** Nous vîmes le Nil, dont les rives nous parurent délicieuses. Nous prîmes une autre cange, et nous nous rendîmes

à Rosette. Les bords du Nil sont garnis de roseaux qui atteignent à une hauteur prodigieuse ; nous y cueillîmes le *Convolvulus kaïricus* (Delile), le *Delichos Nilotica* (1), belles plantes qui se mêlent aux roseaux. Nous y remarquâmes l'ibis blanc, qui semble privé, et l'ichneumon, petit quadrupède très-vorace. Les rues de Rosette sont très-étroites, les maisons hautes et la plupart construites en briques. On cultive, dans les jardins, le palmier, l'oranger, le citronnier, le henné, le grenadier, le bananier, le *Cyperus esculentus*, la colocase, le cactus opuntia, le rosier, etc. Le désert s'étend jusqu'aux portes de Rosette; les fellahs (2) creusent des silos profonds dans le sable et placent au fond des melons et des pastèques.

Cyperus divers dont on fait des nattes et des paniers. — Embarcations sur le Nil soutenues par des citrouilles (3). — Chasse aux canards.

Départ pour le Caire. Ile devant Fouah, couverte de dattiers et de cultures diverses. Fête pour un mariage, consistant en un combat au

(1) Retrouvé à Bayrout (Syrie), le long des ruisseaux. — N° 953.

(2) Dénomination des paysans de l'Égypte.

(3) Sur le Tigre et l'Euphrate on fait usage de radeaux appelés kelleks, qui sont soutenus par des outres. (*Voy.* relation de 1835).

bâton, où chacun des adversaires cherche à frapper l'autre à la tête; et en une espèce de comédie. Un des farceurs se présente la figure couverte de farine; il danse de la manière la plus obscène, comme les charmouts ou filles publiques. Bientôt après arrive un garçon qu'il feint de caresser, puis une charmout. Il se bat ensuite avec d'autres personnages qui survienent, et ils se donnent tour à tour de violents coups de fouet sur leurs jambes nues : le tout accompagné de quolibets indécents qui sont accueillis par les cris de joie des femmes : on ne peut s'en faire une idée qu'en les entendant.

A la pointe du Delta, vue des Pyramides de Gizeh dans le lointain. Les vents nous retiennent, nous en profitons pour faire une promenade au village de *Ourdan*, où nous déjeunons dans la cour du reiss (1) sous un palmier.

Le 3 janvier, **le Caire.** *Boulaq*, douane, nilomètre, en face du vieux Caire; aqueduc, citerne de Joseph bâtie par les Arabes, mosquée d'Amrou, contenant environ 300 colonnes. Citadelle, palais des kalifes en démolition, aspect magnifique du Caire, vu du Mokattan (2); ville des Maures au nord-est du Caire, il n'en reste plus

(1) Chef.

(2) Montagne au sud-est du Caire.

guère que de belles mosquées. Village des filles publiques tout à côté, démoli à cause du passage des soldats qui allaient au camp, il a été rebâti un peu plus loin; il y a des filles publiques nomades qui parcourent le pays. Les Almées, sont des danseuses qui exécutent leurs danses lascives les jours de fête et qui se rendent chez les particuliers. Toutes les filles publiques ont leurs chefs et payent patente. — Belle porte bâtie par les Arabes; grotte de la Vierge au vieux Caire; église desservie par des Coptes. — Le Caire a environ 400,000 habitants : les rues étaient obstruées de passants gesticulant, criant; d'ânes, de chameaux, de dromadaires.

Le docteur Lussay, dont la femme est négresse, entretient des relations avec l'Abyssinie; il en a reçu des graines. M. Martini, médecin du pacha, M. Kletz, directeur du jardin botanique, établissement très-bien tenu.

Je monte à dromadaire pour la première fois; visite aux Pyramides : le Sphynx; pyramides de *Saqquarah*; plaine des momies couverte de crânes et de bandelettes. — Memphis, statue colossale.

Retour au Caire, obélisque d'Héliopolis au milieu d'un verger. — Arbre de la Vierge incrusté de croix et couvert de noms. — Comment le pacha prélève ses impôts; comptes qu'il fait avec les fellahs. Anecdote d'un ouvrier qui, après avoir

travaillé six mois sans rien toucher, devait encore travailler un mois pour s'acquitter de sa dette personnelle. Sir Malcolm, gouverneur des Indes, reçu avec le plus grand honneur par le pacha. Voleur enveloppé de bandelettes enduites de poix, auxquelles le pacha a fait mettre le feu (1).

Le Bedouin : caractère dur, il n'oublie jamais une insulte, il faut être ferme et juste avec lui, le traiter avec égards et ménagements, lui donner à propos et ne lui point manquer de parole.

30 *janvier*. Départ pour Thèbes sur une cange, le voyage par terre présentant de grandes difficultés.

31 *janvier*. Visite aux carrières de *Massara* qui ont fourni les pierres à Memphis ; bords du Nil mal cultivés, villages rares, hommes occupés à faire monter l'eau par le système des paniers à bascule.

1^er^ *février*. Les bords du Nil ne sont plus guère qu'un désert. Levée de troupes par le pacha : tout fuit devant nous, on nous prend pour des Turcs chargés de faire la conscription. Les

(1) Le manuscrit contient ici, une foule d'autres notes destinées à rappeler au voyageur des anecdotes sur les mœurs du pays ; ces indications sont trop vagues pour que nous en fassions mention.

cheiks (1), obligés de fournir leur contingent, font main basse de tous côtés et envoient des hommes armés de bâtons pour arrêter les fuyards ou pour en trouver d'autres à leur place. Les conducteurs des canges sont quelquefois surpris et emmenés; aussi le nôtre ne se hasardait-il guère à aller à terre; notre domestique même ne sortait qu'armé.

3 *février. Benisouef*, petite ville ou plutôt grand village; misère comme partout.

4 *février. Cheronneh*, ruines d'un temple dans le désert. *Ben Yssa*, village près de la limite du désert.

5 *février. Tahaneh*; village Copte, grottes de la montagne, carrières; les Coptes appellent la grotte Mariam, ils prétendent que la vierge Marie s'y est reposée. Les hauteurs du Mokattan encaissent le Nil, rochers très-escarpés; moyennant une demi-piastre un Copte s'enfonce dans les cavernes des rochers, et reparaît à la base pour venir nous rejoindre à la nage. *Le Capparis Ægyptiaca* tapisse ces rochers.

8 *février. Minieh*, ville pauvre comme toutes les autres.

9 *février. Beni-Hassan*, grottes dans la montagne, deux couvents, belles peintures an-

(1) Chefs de tribus ou de localités.

ciennes. Nous passons sans nous arrêter devant *Scheik Abadeh* où sont les ruines d'*Antinoë*.

10 *février*. *Razemouth*, fabrique de sucre, bel établissement, mais où manque le combustible.

11 *et* 12 *février*. Le Nil coule au pied du Mokattan-Moufalouth.

15 *février*. **Syout**, ville assez belle, à un quart de lieue du Nil. Visite aux grottes de la chaîne Lybique.

16 *février*. Départ de Syout.

19 *février*. Arrivée à **Girgeh**; excursion à l'ancienne *Abydus*. Magnifiques peintures, tombeaux, temples à demi enterrés dans le sable et les décombres, crocodiles.

27 *février*. *Denderah*, temple magnifique, le plus beau monument que nous ayons encore vu. Vandalisme du pacha; le beau portique extérieur est presque entièrement démoli pour fournir des pierres à la fabrique de coton que le pacha fait construire à Quesneh.

Quesneh, ville misérable; quantité considérable de moineaux qui construisent leurs nids sur les bords escarpés du Nil dans le sable. Levée de troupes du pacha : il fait saisir les hommes qu'il attache les uns aux autres, au moyen de deux bâtons plats cloués de distance en distance, entre lesquels sont placées les mains des hommes; clameurs des femmes et des enfants.

Départ pour **Thèbes**, où nous arrivons en une nuit. Visite à M. Wilkinson, qui habite Zournah, sous le nom de Ismaël Effendi. Temple de Memnon, où Rhamsès II; tombeaux et colosses dans la plaine.

Medyret Abou, *Luxor*, *Karnak*; merveilles dont on se fait à peine une idée. Aiguilles de Luxor. Le pacha, lorsqu'on lui en fit la demande, proposa de les faire amener sous un mois à Alexandrie. Il envoya en effet des ingénieurs turcs qui allaient de tous côtés, demandant les pierres qu'on avait données au roi de France. Ils avaient emmené avec eux des cordages de palmier. Ils essayèrent d'ébranler ces masses énormes, mais voyant l'inutilité de leurs efforts, il leur vint en tête de scier les monuments, ce qui ne leur réussit pas davantage, enfin ils y renoncèrent.

4 *mars*. Départ pour le Caire.

14 *mars*. Retour au Caire. Fête de l'Aïf, Beïram des Turcs, fête dans un cimetière.

Le 25 *mars*. Départ du Caire.

La difficulté de se procurer des domestiques Arabes est grande à cause de la défense faite par le pacha aux Arabes de sortir de l'Égypte, son despotisme ayant fait émigrer beaucoup de ses sujets. Tous les satellites du pacha parcourent les rues pour faire main basse sur les

Arabes qui n'avaient pas acquitté leur impôt; on demandait à mon domestique neuf années. Ceux qui se présentaient pour acquitter leurs contributions étant censés avoir de l'argent, on en exigeait plus qu'ils n'en devaient; on leur faisait payer l'intérêt de l'arriéré; on les battait s'ils ne payaient pas, et on les faisait ensuite soldats si on les trouvait capables de faire un service passable. Je prends un Franc, véritable ivrogne, qui, le jour fixé pour le départ, s'enivre avec l'argent que je lui avais donné pour mes provisions. J'en trouve heureusement un autre sans papiers, mais qu'on assure honnête homme. Après les embarras du chargement de nos cinq chevaux, les maudits Arabes prétendent que la charge est trop forte, et nous perdons 2 heures. Notre marche était à chaque pas entravée, ici une boîte tombe, là un chameau blesse une femme qui fait des cris pour assembler la foule; heureusement, moyennant quelques piastres, tout le monde s'apaise. Enfin, après avoir pesté tout à mon aise, nous arrivons aux portes une bonne demi-heure avant l'heure fixée pour la fermeture, mais la garde qui nous aperçut se hâta de les fermer, et lorsque nous nous approchons, on dit qu'il est impossible de passer, que le Grand-Turc lui-même ne le pourrait pas. Nous rétrogradions, lorsqu'un soldat se détacha et

nous demanda tout bas deux piastres, moyennant quoi les portes s'ouvriraient peut-être sans difficulté; on en exige trois, j'accorde encore; on en demande huit, je fais semblant d'accorder; cette fois c'est vingt piastres que l'on veut; pour le coup, je m'emporte en invectives; je menace, je refuse l'argent, et je suis obligé de retourner à mon logement.

26 *mars*. Nous partons au lever du soleil; nous apercevons de temps à autre de la culture et une belle végétation. A six heures, nous entrons dans une belle vallée, gazelles, hyènes.

27 *mars*. La végétation continue: phénomène du mirage.

28 *mars*. Nous trouvons une troupe de gazelles. La vallée est resserrée par deux chaînes de rochers; quelques arrosages, et quelques cultures régulières.

Au sortir de la vallée se trouve, au commencement d'une immense plaine, une fontaine nommée *Adjeroud*: une heure après, une autre petite fontaine nommée Bir-Suez; l'eau n'est passable que pour les chameaux. **Suez** vient ensuite. Mauvaises murailles; point d'eau, celle qu'on y boit vient de la montagne à 3 ou 4 heures de distance; encore est-elle détestable. Suez, par son emplacement à l'extrémité du golfe, est un point important pour le commerce

de l'Inde. Ses rares habitants vivent du passage des pèlerins, qui y sont très-nombreux ; la ville en était encombrée le jour où je m'y trouvai. Les chameaux passent à gué un petit bras de mer à une portée de fusil au-dessus de Suez quand la marée est basse : le passage des Israélites et l'engloutissement de l'armée de Pharaon pourrait ainsi s'expliquer (1). Arrivée à la montagne ; plantes : *Capparis Ægyptiaca*, *Lavandula stricta* (2), *Fagonia mollis* (3), *Cleome droserifolia* (4). Je récolte aussi des coquilles : point de pluie depuis cinq ans.

29 *mars*. Séjour.

30 *mars*. Départ pour le Sinaï ; la marée étant trop haute, nous faisons le tour du golfe (5). Désert horrible ; fontaine de Moïse à 6 heures de Suez : c'est un large vallon entouré, excepté du côté de la mer, de monticules de sable. Il y a sept bassins d'eau assez mauvaise, mais qu'on est heureux de trouver après l'eau de Suez et le dé-

(1) *Voy.* dans le savant commentaire géographique de M. Léon De Laborde, sur l'Exode et les Nombres, in-fol., Paris et Leipzig, 1841, une dissertation étendue, réunissant les diverses opinions émises sur le passage de la mer Rouge, et accompagnée d'une carte spéciale.

(2) Lavandula pubescens, Decaisne.

(3) N° 796.

(4) N° 414.

(5) *Voy.* note 1.

sert : il est bien à regretter que le miracle de Moïse laisse ainsi à désirer. Nous sortîmes du vallon de la fontaine et nous rentrâmes dans notre affreux désert. A 2 heures plus loin, belle oasis ; mais la sécheresse a tout gâté. Nous nous arrêtâmes à 6 heures de la fontaine de Moïse : excursion au bord de la mer.

2 *avril.* Jour de Pâques, le vent du sud est frais le matin ; mais il ne tarde pas à devenir insupportable. Nous nous arrêtâmes après une heure de route.

3 *avril.* Notre route suit toujours la mer : le désert continue à être monotone.

4 *avril.* Nous nous déterminons à aller chercher de l'eau de pluie à l'entrée de la belle vallée de Garandel, couverte de *Tamarix Gallica*, *Fagonia cretica*, *Zygophyllum morgsana*, *Borrago africana* (1), *Pallasia comosa* (2), *Reseda mediterranea.*

Vallée de Set, très-pittoresque ; montagne de Faran. Bains chauds appelés bains de Pharaon. Cette journée se passe en partie dans la montagne.

5 *avril.* Nous entrons dans le Ouady-Faran (3),

(1) Trichodesma africanus, n° 2339.
(2) Calligonum comosum, n° 2561.
(3) *Ouady* signifie vallée.

et nous le quittons ensuite pour reprendre une large vallée qui conduit à El Tor.

6 *avril.* Nous couchons à 6 heures d'El Tor.

7 *avril.* Nous arrivons dans une jolie vallée où il y a de l'eau, des palmiers et un village avec des jardins. Tous les habitants, à l'exception de quelques fellahs, sont dans la montagne. Ils ne viennent dans leurs maisons qu'à l'époque des dattes; ils y restent seulement trois mois, jusqu'à ce que les dattes soient consommées. Les portes ne sont fermées qu'avec des serrures en bois; les voleurs sont inconnus; les objets perdus sont rapportés; ceux laissés en route avec intention de les reprendre plus tard sont respectés.

Une heure plus loin, *El Tor:* une douzaine de maisons, bon port. Ruines d'une forteresse au sud et d'une église chrétienne au nord. Habitants presque tous chrétiens, du rit grec. Je loge chez Nicolas, espèce d'agent du gouvernement anglais, brave homme; mais sa maison est infectée de cousins et de punaises. Les Arabes préfèrent avec raison leurs tentes à des maisons, et je suis de leur avis. Les coquilles du pays se rapportent à un petit nombre d'espèces. Les maisons sont construites avec des coquilles, des mollusques et des coraux. — Excursion au grand jardin des moines du Sinaï. Le père du couvent qui surveille le jardin, loge dans un pavillon où l'on ne monte

que par une échelle, à cause des incursions des Arabes : bain de Moïse, eau chaude qui sort d'une montagne que baigne la mer : on y trouve des petits poissons et une espèce de *Potamogeton* (1).

10 *avril.* Départ pour le Sinaï, couchée à l'entrée de l'Ouady Abraham.

11 *avril.* Végétation nouvelle : première plante à l'entrée de l'Ouady, *Convolvulus armatus* (2). Je m'arrête, chargé de plantes rares, à quelque distance dans la vallée ; je viens coucher vers le soir, dans un endroit où la vallée forme un entonnoir et où sont dressées une vingtaine de tentes d'Arabes : ils me disent pourquoi ils ne cultivent pas, ce qu'ils pensent quand ils vont au Caire, combien ils apprennent à y aimer leur indépendance. Leurs femmes sont toujours voilées, même devant leurs maris.

12 *et* 13 *avril.* Séjour pour ramasser les plantes, orage et pluie, ma tente est enlevée par le vent. Les animaux domestiques des Arabes sont : le chameau, l'âne, le mouton et la chèvre, et surtout le cheval, son meilleur ami ; ils ne vendent leur jument poulinière pour aucun prix. Quelques tribus belliqueuses ont habitué les chameaux à ne point crier. — Nouvel orage la nuit, ma tente est pleine d'eau.

(1) Ce *Potamogeton* est voisin du *P. pusillum*, sous le n° 2861.
(2) C. armatus. Del. — C. hystrix — n° 1391.

14 *avril.* Je me hasardai, quoique le temps fût peu sûr; à aller faire une course dans les montagnes; orage violent, le tonnerre éclate sur les cimes qui m'environnent, le vent détache des rochers énormes qui menacent de m'engloutir, les torrents coulent de toutes parts.

15 *avril.* Après avoir fait tout sécher, je me remets en route après midi, je passe la nuit au pied de la montagne du monastère.

16 *avril.* Je me dirige à pied, (car la route est à peine praticable pour les chameaux), vers le monastère où j'arrive après trois heures de marche. Il est situé au pied du mont Horeb, entre deux gorges, dans une position très-pittoresque, avec un vaste et beau jardin; une eau vive y coule sans cesse; l'édifice n'a point de portes, on me hisse avec une corde à une fenêtre qui est bien à vingt pieds de hauteur. Les moines me font un bon accueil; il y a une galerie destinée aux étrangers, les cellules sont très-propres, le couvent, construit d'une manière irrégulière par le fondateur de Sainte-Sophie (1), ressemble plutôt à une forteresse qu'à un monastère; les moines sont toujours dans l'appréhension des Arabes; deux pièces de canon sont braquées sur le point le plus faible. Les moines payaient au-

(1) L'empereur Justinien Ier.

trefois une redevance à trois tribus, afin qu'elles les défendissent contre les autres; mais depuis quelques années ils ne payent plus la redevance, les Arabes sont mécontents et quelque jour s'élèveront de grands démêlés, qui ne pourront s'apaiser qu'avec beaucoup d'argent. Le pacha d'Égypte, que les Arabes redoutent, protége les moines.

20 *avril.* Excursion à la montagne du Sinaï (1); arrivée au sommet du mont Horeb, couvent abandonné, on montre le trou où se retira le prophète Élie et où un corbeau lui apportait à manger; de tous côtés on voit des chapelles et des ruines d'anciennes cellules. La montagne était autrefois remplie d'anachorètes; une demi-heure plus loin, ancienne porte du Sinaï, où il fallait autrefois se confesser avant de passer outre; rocher sur loquel se plaça Moïse, les bras levés, pendant le combat des Israélites avec les Amalécites; vient ensuite une autre porte et on arrive quelque temps après au sommet du Sinaï; on montre la pierre sous laquelle Moïse parla au Seigneur et une large impression produite, dit-on, par son épaule; chapelle, mosquée des Arabes sur un autre sommet; Ste-Catherine,

(1) M. L De Laborde, dans son Commentaire sur l'Exode et les Nombres, *Voyez* page 27, note 1, entre dans de grands détails sur le mont Sinaï.

montagne tout à côté, plus élevée, au sommet de laquelle est bâtie une petite chapelle. Nous descendons vers une magnifique plantation d'oliviers et un beau jardin bien arrosé entre Sainte-Catherine et le Sinaï; pruniers, pommiers, amandiers, vignes. — Pierre d'où Moïse fit jaillir l'eau; autre pierre où les Israélites coulèrent le veau d'or. — Grande vénération des Arabes pour la montagne sainte. Contes des moines sur leur couvent; il n'y a, disent-ils, jamais de maladie, et pourtant tous sont venus me consulter sur les leurs; la peste n'en approche pas; quand un pestiféré y arrive il y guérit immédiatement; quand on meurt au couvent on va droit au paradis; il n'y a point de vermine, etc., etc. A une certaine époque, les moines, ne recevant point de provisions d'Égypte, résolurent d'abandonner le couvent et allèrent dire leur dernière messe sur le Sinaï; mais en route ils rencontrèrent la madone habillée comme une femme du pays. Elle leur demanda où ils allaient, et sur leur réponse leur dit de retourner chez eux, que nombre de chameaux allaient arriver du Caire et qu'ils pouvaient être en sécurité pour l'avenir.

A la suite de l'église du couvent, on voit le lieu où Dieu parla à Moïse pour l'envoyer en Égypte. Cet endroit consacré est entretenu avec soin; des lampes brûlent continuellement, de beaux tapis

couvrent le sol ; on ne peut y entrer que nu-pieds ; les tableaux des douze tribus d'Israël sont suspendus aux murailles ; le tout enfin est très-riche. — Buissons ardents (1).

22 *avril*. Je suis retenu par la fièvre.

23 *avril*. Jour fixé pour mon départ du couvent. Grand tapage des Arabes qui se disputent le droit de porter mon bagage. Comme je ne parais pas être de bonne humeur, ils jettent des pierres et tirent même des coups de fusil sur le couvent, pour obtenir du pain, du café et du bois. Après avoir tiré le yatagan, ils paraissent s'entendre, et je pars accompagné d'une nuée d'Arabes et de chameaux. Je campe à deux heures de distance.

24 *avril*. Je descends la montagne à pied, à cause de la difficulté du chemin. Inscriptions arméniennes avec la croix, et point hébraïques, comme on me l'avait dit. La fièvre me reprend avec violence. Soleil brûlant qui rend ma position plus désagréable.

25 *avril*. Je me sens mieux, grâce à la quinine, et je vais camper à la vallée du Faran.

---

(1) Dieu apparut à Moïse dans un buisson ardent. (*Exode*, chap. 3, verset 2.) *Voy.* la dissertation déjà citée de M. De Laborde. Le *crataegus pyracantha* a été nommé buisson ardent à cause de la couleur rouge de ses fruits. Le cratégus rapporté par Aucher Éloy du mont Sinaï, sous le n° 1447 de son catalogue, serait, selon lui, une espèce nouvelle.

26 *avril.* Séjour.

27 *avril.* Je pars pour la vallée de Beita-Eich.

28 *avril.* Séjour.

29 *avril.* Culbute des Arabes pour remettre, comme ils disent, leur cœur en place (1) : terre d'un monticule qu'ils répandent sur la tête de leurs chameaux, pour les rendre plus forts. Difficultés avec mes Arabes, qui veulent tous me suivre, et qui n'apportent avec eux aucune provision : ils vivent sur les miennes. Querelles continuelles sur la charge des chameaux : tous mes reproches et mes menaces de les renvoyer sont inutiles. Je retourne au pied du mont Horeb, près du couvent, pour aviser au moyen de me défaire d'eux ; j'y réussis.

30 *avril.* Je me remets en route avec un esclave du couvent ; je retourne dans la vallée d'Abraham : l'orage avait tout détruit.

La route en ligne droite du Sinaï à Gaza n'étant pas sûre, je me décide à reprendre celle par laquelle je suis venu. Bords de la mer Rouge secs et ennuyeux.

---

(1) Les paysans du Berry disent aussi qu'on a *l'estomac décroché*, pour exprimer que cet organe est en mauvais état, que la constitution est ruinée. *Voy. Vocabulaire du Berry et de quelques cantons voisins*, par un amateur du vieux langage. — *Paris*, Roret, 1842.

4 *mai.* Arrivée à la fontaine de Moïse.

5 *mai.* Je prends la route de Gaza; montagnes presque continuelles de sable. Je suis pendant environ une journée la route des caravanes de pèlerins.

7 *mai.* Un chameau nous quitte. Un homme court à sa recherche sans prendre de provisions. Il revient le soir presque mort de soif; l'eau manque tout à fait dans le désert; végétation très-belle de Suez à Gaza.—Attaque de Bédouins, au pied du mont Helles; argent que je leur donne. Autre attaque le même jour; plus heureuse, grâce au titre que je prends de médecin du pacha. — En sortant du désert, on est délicieusement surpris à la vue de *Canyoures;* belle verdure du *Cactus opuntia*, dont toutes les haies sont formées. Nombreux troupeaux; gazelles privées. Pays très-fertile, mais desséché par le manque de pluie.

Gaza, à cinq ou six heures de Canyoures, bâtie sur une élévation : vue magnifique. Intérieur comme la plupart des villes d'Orient : il y a un assez grand nombre de chrétiens; beaux jardins; fruits d'Europe; belle végétation; la mer est éloignée de deux petites heures. Excursion, plantes rares. Je loge au camp. Incommodité de ces lieux, pleins de vermine et de cousins.

.... *mai.* Je quitte Gaza avec deux hommes et

quatre chameaux, à 4 piastres par jour et par chameau.

Je fais halte à cinquante pas d'un village. Des voyageurs turcs s'empressent de me prévenir que les Arabes viendront me dépouiller si je reste dix minutes en place. Je repars tout de suite, et je viens coucher dans un village assez considérable, non loin de *But-Guebrini;* importunité curieuse des habitants; ma tente est envahie; mes effets sont bousculés.

Le lendemain, je repars de bonne heure pour éviter cette accablante curiosité. Je m'arrête vers le soir près d'un village, dans l'enceinte du tombeau d'un cheik (marabout (1)), asile où je devais espérer être en sûreté. Arabes que la curiosité attire; conversation à mon sujet : l'un veut qu'on chasse de ce lieu saint un infidèle; l'autre qu'on arrache de force le turban blanc que porte mon domestique. Tout se borne à de mauvaises plaisanteries et à des injures en arabe, que je ne fais pas semblant de comprendre.

Départ le lendemain pour Jérusalem. Arrivés au pied des montagnes de Judée, nous sommes arrêtés par des Arabes cultivateurs qui exigent un bakchich (2). Mes chameliers disputent long-

(1) Saint personnage.
(2) Gratification, pourboire des Turcs.

temps et payent une légère somme, qui excède cependant de quelques paras le taux ordinaire exigé par tête de chameau. Réclamation à un cheik arabe, espèce d'autorité préposée par le pacha; il fait restituer ce qu'on a payé de trop, mais à son tour il exige arbitrairement 5 piastres. Mes deux moucres (1) disputent; on tire le yatagan, et tout s'arrange, moyennant 3 piastres, dont se contente le cheik, parce que mes deux moucres paraissent hommes à ne point céder. Trois jours auparavant, à quelques pas plus loin, un Français fut attaqué par douze Bédouins à cheval qui descendaient de la montagne; mais, comme il avait eu le soin de se procurer une bonne escorte de soldats turcs, les Bédouins, armés seulement de lances, furent obligés de regagner la montagne; nous fûmes plus heureux, nous entrâmes sans obstacle dans la vallée de Salomon. Nous vînmes nous reposer un instant auprès d'une source, et vers trois heures du matin nous prîmes la route de Jérusalem, où nous arrivâmes vers neuf heures.

Jérusalem. 20 *mai*, je descendis au couvent des pères latins de la Terre-Sainte, où je n'eus besoin que de remettre mon passe-port. A voir

(1) *Moucari* ou *moucre*, conducteur de chameaux, et par extension muletier.

l'hospitalité attentive, la foi, la charité vives, qui règnent en ces lieux, je me figure être aux premiers temps du christianisme, à cet âge d'or de la foi, où tous les chrétiens priaient ensemble, et s'aimaient comme des frères. Le Saint-Sépulcre, rebâti par les Grecs; 25 piastres à payer aux Turcs qui gardent les portes; les Francs exemptés de cet impôt. — Jardin des Oliviers; plus haut, lieu d'où Jésus monta au ciel, empreinte du pied dont il frappa la terre en s'élevant; tombeau de la Vierge; tombeaux des rois; tombeaux des juges; prison du Saint-Sépulcre; mont Sion; temple de Salomon entièrement détruit, mosquée assez élégante qui le remplace, interdite aux chrétiens, mais facile à voir du mont des Oliviers. — Murs de Jérusalem bien conservés; porte Dorée fermée en maçonnerie par les Turcs, parce qu'une prophétie leur annonce que les chrétiens prendront Jérusalem par cette porte.

Jérusalem a de 15 à 18,000 habitants. Rues sales et mal percées; juifs assez nombreux, chrétiens en plus grand nombre que les musulmans; couvents catholiques, grecs et arméniens. Haine de toutes ces diverses sectes entre elles; envahissement des Grecs au moyen de l'argent qu'ils envoient à la Porte.

Excursion à *Bethléem*, à une heure et demie

de Jérusalem; habitants tous chrétiens; beau et grand couvent des catholiques, attenant à celui des Grecs et des Arméniens; visite à la Sainte-Étable. — Excursion à la montagne française où sont des restes nombreux des fortifications construites par saint Louis; réservoirs immenses construits par Salomon, pour fournir de l'eau à Jérusalem; excursion au labyrinthe, magnifique grotte d'une élévation considérable et qui se continue en se croisant avec d'autres, à une distance inconnue. — Environs de Bethléem très-bien cultivés, depuis le fond de la vallée jusqu'au sommet de la montagne; murailles nombreuses qui servent tant à retenir les terres qu'à distinguer les propriétés; tours où les femmes vont garder les propriétés le jour et les hommes la nuit; lorsque les Bédouins arrivent, ils appellent les gens du village qui viennent les repousser; il faut absolument être escorté par eux si on ne veut pas être dépouillé.

Saint-Saba, couvent grec au pied duquel coule le Cédron, dans le lieu de la montagne le plus sauvage, construction énorme, vraie place forte où les pauvres moines sont obligés de se défendre contre les attaques des Bédouins; cavernes nombreuses où vivaient autrefois plus de 12,000 moines. Il y avait aussi un couvent de femmes; la tradition rapporte qu'un moine creusa à travers la mon-

tagne un souterrain pour aller dans le couvent des femmes, qui devinrent toutes enceintes. On raconte qu'un roi de Perse avait pris le couvent et tué tous les frères. On me montra une caverne où toutes les têtes de ces victimes sont conservées. Excursion au couvent; village de *Saint-Jean*, en passant par la fontaine de Saint-Philippe; excursion au désert, à une heure et demie du couvent; belle fontaine et grotte où s'était retiré saint Jean; ruines d'un couvent; belle végétation; retour à Jérusalem.

28 *mai*. On me rapporte que les Grecs, le samedi saint, font ce qu'ils appellent le feu sacré; celui qui allume le premier son cierge paye une somme considérable, le second un peu moins, et ainsi de suite. Ils montrent une pierre qu'ils disent être le milieu du monde, et un trou par où ils faisaient passer les femmes enceintes suspectées par leurs maris; si elles passaient sans obstacle, leur vertu était reconnue. Les religieux catholiques des couvents de Terre-Sainte sont presque tous Espagnols. Tombeau d'Absalon et du prophète Isaïe; fontaine de Noé, eau saumâtre. Puits de Néhémie, eau excellente, affermée à des Grecs qui la font payer; lorsque nous allâmes visiter ce puits, nous offrîmes une demi-piastre pour deux gorgées d'eau et l'on nous adressa des insultes. Si le pays n'eût pas été re-

mis, depuis quelque temps, à Abdalah, pacha d'Acre, il est probable qu'on ne nous eût pas tenus quittes pour des injures. — Chanteuses arabes qui accompagnent les enterrements; elles chantent en chœur les vertus du défunt ou de la défunte.

5 *juin*. Départ pour Damas. A trois heures de Jérusalem, *Bir*.

6 *juin*. **Naplous**; 18 à 20,000 habitants. Nous craignions de trouver les portes fermées et les paysans en guerre contre la ville, en raison de la cession du pays au pacha d'Acre : mais tout était arrangé. Belle vallée.

7 *juin*. Arrivée à *Djenin*, village.

8 *juin*. Mont Thabor; nous y trouvons deux forts en ruine. Quelques soldats et trois ou quatre femmes de mauvaise vie; comme chrétiens, on nous refuse l'entrée du fort. Couchée à *Coulé*, à deux heures du lac de Tibériade ou Tabarieh.

9 *juin*. *Safed*, par le lac; belle vallée; bords du lac susceptibles d'une riche culture, mal soignés; laurier-rose, *Capparis Jussiæa* (1). Safed, ville située sur une haute montagne, sept à huit villages à l'entour. Juifs allemands. Excur-

(1) N° 2830. J. effusa.

sion au Jourdain, chez les Bédouins; séjour à Safed.

14 *juin.* Départ de Safed; couchée à *Meleah*, Hoole, ruisseau qui va se jeter dans le Jourdain.

16 *juin.* Nous longeons le Jourdain, qui se divise en plusieurs branches; les Arabes occupent cette belle vallée; ruisseaux qui coulent de toutes parts; ponts, cascades, forêts de *Melia*, de *Quercus*, de *Styrax*, etc. *Banias*, ruines de château romain; caverne d'Abraham; ruines d'un couvent grec; inscriptions grecques chrétiennes; sources du Jourdain. Couchée dans un vallon, au pied de l'Anti-Liban.

18 *juin.* Grande journée, couchée à 3 heures de Damas, au centre de la plaine.

19 *juin.* **Damas;** 120,000 habitants. A l'entrée de la ville, les chrétiens sont obligés de mettre pied à terre. La peste est à Damas, les malédictions pleuvent ainsi que les avanies. Je vais coucher au couvent de Terre-Sainte, bonne réception. Excursion à la montagne près de *Salakieh*.

23 *juin.* Départ, couchée à *Refaia*; ruines d'un temple consacré au soleil. Refaia, au pied du Gebel-el-Cheik-Emir.

27 *juin.* Excursion au Gebel-el-Cheik; trois heures de marche de la base au sommet.

28 *juin*. Arrivée à *Tsaalé*; je descends au couvent grec maronite; belle population. Excursion à une montagne qui a de la neige, moins haute que le Gebel-el-Cheik.

29 *juin*. Arrivée à *Baalbeck*, dans la vallée, à sept heures. Antiquités. Baalbeck n'est plus qu'un mauvais village, qui compte à peine 500 habitants, tant motoualis (1) que grecs catholiques. Végétation abondante au pied de la montagne, arrosée par de beaux ruisseaux; les habitants sont occupés à chasser des nuées de sauterelles qui dévastent leurs champs. Mon hôte veut absolument que je lui indique le trésor caché dans le temple du Soleil; sur l'objection que je lui fais que ce trésor est au diable, il me répond que peu lui importe, qu'il fera le signe de la croix.

30 *juin*. Excursion au Gebel-Cherry (Liban), avec deux guides, à dix heures de Baalbeck. J'arrive au pied de la montagne où je couche à côté d'une petite cascade. Vallée qui pourrait être cultivée, et où sont les ruines d'un village. A partir d'un village, à l'extrémité de la vallée de Baalbeck, la montagne est couverte de deux espèces de chênes, de *Cratægus* (2), de

(1) Secte mahométane, formant une branche des Schyytes ou sectateurs d'Ali. Les motoualis regardent Ali comme un dieu.

(2) Sans numéro ni localité, c'est sans doute le *cratægus racemiflora*; Desf.— *C. fontanesii*, Spach.

Laurus nobilis, de *Melia azedarach*, etc.; ces arbres sont dévastés.

1^er^ *juillet.* Je gravis le sommet; beau spectacle de la mer; vue des cèdres, au nombre d'une douzaine au plus. — Mes guides veulent s'arrêter au milieu de la plaine de Baalbeck. Je prends le parti de continuer seul ma route; la nuit survient et me dérobe la vue de Baalbeck. Je me trompe de chemin, j'arrive à un village de motoualis, à une heure de Baalbeck. J'offre cinq piastres à un guide, il en exige six, j'y consens; il veut être payé d'avance. Je ne veux pas montrer ma bourse; il refuse de me suivre; je pars seul; je suis poursuivi pour être dévalisé; mais j'arrive heureusement, grâce à mes jambes.

3 *juillet.* Départ pour Antoura, par la même route que j'ai déjà faite pour visiter le Gebel-Cherry. Colonne d'ordre corinthien, isolée au milieu de la vallée; petit village, à l'extrémité, au pied de la montagne; eau infectée par les sauterelles, la seule que boivent les habitants. Je vais coucher au même endroit qu'à ma première excursion.

4 *juillet.* Je gravis de nouveau le Gebel-Cherry, et vers midi, je me trouve aux cèdres, sur le revers, dans une belle vallée bien cultivée et remarquable par ses plantes rares. Une douzaine de ces

cèdres sont vraiment d'une grosseur étonnante, ils dépassent cinquante pieds de circonférence; ils sont couverts des noms des voyageurs qui les visitent, l'écorce repousse et recouvre ces noms deux ou trois ans après. Le patriarche maronite a excommunié ceux qui feraient éprouver le moindre dommage à ces arbres vénérables. Arrivée à *Beccharie*, à deux petites heures des cèdres; promenade au couvent franc, à Eden, j'y trouve encore le guide de La Billardière. Je reste trois jours à Beccharie.

9 *juillet*. Départ pour Antoura; nous voyageons dans un pays admirable, couvert de mûriers, de vignes, de noyers, etc.; grand nombre de couvents. Le soir, nous couchons dans un village où toute la culture consiste en tabac; c'est ce tabac célèbre qui s'exporte de Gebail, dont il porte le nom, en Égypte et à Constantinople.

10 *juillet*. Le lendemain, nous arrivâmes à *Patroun*, l'ancienne *Biblis*, petite ville sur le bord de la mer. La crainte de la peste nous empêcha d'entrer en ville; nous envoyâmes chercher des vivres et nous déjeunâmes à quelque distance des murs.

Gebail, petite ville à deux ou trois heures de Patroun; cafés sur le bord de la mer; rivière Ibrahim; beau paysage; joli pont.

Le lendemain, nous arrivâmes au couvent des

Lazaristes, à *Antoura*. M. Leroy, missionnaire apostolique, me fait bon accueil.

14 *juillet*. *Arissa*, au couvent de Terre-Sainte.

17 *juillet*. J'entre au medressé (1) de *Ainorka*, pour y apprendre l'arabe; peu de facilités et surtout point de dictionnaire : je renonce à ce projet.

20 *juillet*. Je pars pour **Bayrout**, à onze heures de nuit, pour éviter l'extrême chaleur. Rivière du Chien, qui donne de mauvaises exhalaisons; vallée pittoresque; cascade; Bayrout, port le plus fréquenté de la Syrie. Nous nous logeons en dehors; les portes se ferment le vendredi, pendant la prière à la mosquée.

Départ pour Chypre, sur un bâtiment de Trieste, *l'Arondella d'Islanda*, brick à trois mâts. Deux jours de suite nous sommes repoussés de la côte de Larnaca par de forts vents d'ouest.

1^er^ *août*. Je débarque en Chypre, à **Larnaca**. A un quart d'heure, couvent de Terre-Sainte, plaine aride et rocailleuse, salines; l'air était autrefois très-malsain, mais il paraît devenir meilleur depuis qu'on a desséché les marais avoisinant la ville; depuis deux ans il n'y a pas eu de fièvres.

(1) École soutenue par des fondations pieuses et attenante à une mosquée.

4 *août.* Le capitaine sur le bâtiment duquel je dois m'embarquer pour Constantinople m'accordant douze jours, j'en profite pour visiter l'île.

Je me rends de Larnaca à Nicosie, en une nuit et une matinée; la route est inculte, si ce n'est à quelques intervalles, dans les vallées.

Nicosie offre de loin un très-bel aspect, comme la plupart des villes de Syrie; grande enceinte entourée de murs en assez bon état; population autrefois de plus de 100,000 âmes, à peine aujourd'hui de 20,000. Sainte-Sophie, grande église, mais peu remarquable, bâtie par les Vénitiens, aujourd'hui mosquée. Je loge au couvent de Terre-Sainte, près de la porte par où les Turcs entrèrent après un siége long et meurtrier; tous les soirs il y a musique turque à cette porte, en mémoire de cet événement.

5 *août.* Excursion à *Cytrea* (1) (qui n'est pas Cythérée, comme l'ont cru quelques voyageurs trompés par la ressemblance du nom), à trois heures de Nicosie, au pied de la chaîne du mont Sainte-Croix; maisons en terre comme dans toute l'île, mais très-propres et enduites de plâtre à l'intérieur.

(1) Citreas, de la carte d'Arrowsmith.

Cythérée (1), lieu charmant et qui mérite les éloges des anciens; les maisons sont bâties isolément et ombragées de treilles, de citronniers, d'orangers, de mûriers, de peupliers, qui semblent former des retraites pour l'amour; de clairs ruisseaux coulent de tous côtés et font mouvoir des moulins à blé. Il y a quelques années, on y trouvait encore des filles complaisantes qui y maintenaient la tradition du culte de Vénus, mais tout fuit devant les contributions extraordinaires frappées par les Turcs, et je n'y rencontrai plus que des vieillards et de vieilles femmes; chaque homme est taxé à 300 piastres. Les Turcs, suivant leur usage, ne veulent rien diminuer et exigent autant qu'à l'époque où l'île avait un million d'habitants : elle en compte à peine soixante mille et tous les jours l'émigration diminue ce nombre. Si cela dure, Chypre deviendra un désert; beaucoup de cultures sont déjà abandonnées, et les Turcs eux-mêmes seront forcés de déguerpir.

Sur la montagne, grand couvent grec et restes d'un palais du moyen âge appelé le palais de la Reine (2); on trouve partout l'hospitalité dans l'île; point d'avidité comme en Syrie.

(1) Citra, de la carte d'Arrowsmith.

(2) Catherine Cornaro, vénitienne, au xv^e^ siècle.

11 *juillet*. Départ pour Paphos; la route est couverte d'habitants des villages circonvoisins, en habits de fête, et qui reviennent du monastère de Saint-Pantaléon, grand couvent bâti il y a environ soixante ans par un archevêque qui le dota richement. On m'y fait un bon accueil; grand dîner à plus de trente plats, le vin coule à grands flots: chant de table des moines, avec accompagnement de fourchettes et de verres, ivresse de quelques-uns; ils refusent mon offrande.

17 *juillet*. Rencontre d'un médecin italien; je vais à la chasse.

18 *juillet*. Je couche dans un pauvre monastère, hospitalité franche. Je traverse les montagnes, gorge magnifique rempli d'arbres superbes que les paysans coupent à tort et à travers, ou qu'ils brûlent pour s'éviter la peine de les couper. — Pins, cyprès, myrthes, térébinthus, divers chênes, styrax, melia, vigne sauvage, oliviers, platanes orientaux, etc.

Tchicho, vaste et magnifique monastère, sur la montagne. Après une demi-journée de marche nous arrivons à *Enissa*, ville détruite où il reste encore quelques maisons, habitées par les Grecs. Une demi-lieue plus loin, *Baffa* sur la mer (*ancienne Paphos*), ville très-grande, entièrement détruite, offre l'aspect de Baalbeck; la terre est jonchée de colonnes, de marbres et de ruines de

monuments antiques, mêlés à des débris de temples chrétiens et de mosquées turques; emplacement du temple de Vénus, deux colonnes de marbre, un chapiteau encore debout; quelques Turcs habitent ces ruines; comparaison du Turc avec le chat; comme ce dernier il n'a de propre que sa personne et l'endroit où il étend son tapis pour dormir.

Je vais coucher à *Couloula* (anciennement *Aphrodita-Missa*). Je couche sur l'emplacement même du temple, chez des Grecs; la première assise au-dessus de terre existe encore; j'y remarque une inscription où se trouve la moitié du nom d'*Aphrodite*; le temple est un peu plus haut; grande inscription sur marbre que je ne peux voir qu'au clair de la lune. Le village est couvert de colonnes et de temples ruinés; jusqu'à Limasol, je ne vois que des colonnes, dont quelques-unes sont couvertes d'inscriptions. Toute cette partie de l'île était consacrée au culte de Vénus; c'est là que se trouvent Cythère, Idalie, Amathonte, lieux dignes en tous points de leur ancienne célébrité. Avant Limasol, belle tour bâtie par les Vénitiens; végétation admirable; bords de la mer couverts de bosquets de myrtes et autres arbustes; la campagne est très-fertile, mais en partie abandonnée; l'île fournit un peu de blé, mais assez pour sa con-

sommation, de l'huile, du sésame, le figuier, le cotonnier, le vin (celui de la commanderie est célèbre), le mûrier, une variété délicieuse de melons, des pastèques, des raisins qui, quoique mûrs, restent durs, le caroubier, etc., le pourpier, l'oignon, mais peu d'autres légumes européens, quoiqu'ils puissent y prospérer facilement.

28 *août*. Départ pour Constantinople sur la polaque qui m'avait conduit en Chypre. Vents contraires; 30 jours pour arriver à Stancho (ancienne Cos), patrie d'Hippocrate et du peintre Apelles : le fond de la rade est mauvais. Les bâtiments qui y mouillent ne peuvent y rester l'hiver à cause de la violence des vents du sud. Platane d'Hippocrate, prodigieux par ses dimensions : il couvre toute une place; ses rameaux immenses sont soutenus par des colonnes de l'ancien temple d'Esculape : les tourterelles y font leur nid, des cafés sont établis au-dessous; respect des Turs pour cet arbre : beaux autels votifs dispersés çà et là. Inscription grecque à la porte de la marine; débris de colonne : beau port mais que les Turcs ont entièrement laissé boucher. — Fontaine d'Hippocrate, sur la montagne, qui fournit à la ville l'eau conduite par un bel aqueduc. — En face de *Boudroun* (ancienne Halicarnasse), arsenal maritime turc. Excursion à la

montagne : eau minérale sulfureuse; beau site. Stancho produit d'excellentes fraises, des raisins, des melons, des pastèques; des citrons à 5 fr. le mille, des oranges; on exporte des figues et des raisins secs. La population est faible. Beaucoup de Grecs ont été égorgés, mais grâce à l'énergie de M. d'Avenot, consul de France, beaucoup furent épargnés.

Le 1er octobre, crainte des pirates. Samos, Scio, Metelin, Dardanelles; tempête au sortir du canal; nous nous réfugiâmes à Saint-Stephano, où nous faillîmes être jetés sur la côte pendant un vent du nord et une pluie qui nous dérobait la terre de vue.

ROYAL LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY.

JOURNAL DE 1832.

Départ de Constantinople. Séjour à *Nicaria* (1) jusqu'au 3 avril. Départ pour Smyrne sur un bâtiment français *les Deux - Amélie*, capitaine Berni; trois jours de traversée.

6 *avril.* **Smyrne**, ville assez agréable, dans un pays délicieux. 80,000 Turcs, 25,000 Grecs, 12,000 Arméniens, 12,000 Francs. Patrie d'Homère. Le *Mélès*, ruisseau fangeux, belle végétation au mois d'avril; beaux jardins.

12 *avril.* Départ de Smyrne sur un bâtiment grec pour Rhodes.

15 *avril.* **Rhodes**; belle ville, bien bâtie; fortifications des chevaliers de Rhodes. — Rue des Chevaliers. — Deux ports; le fameux colosse n'a jamais dû être placé à l'entrée du port. L'île est dépeuplée, point de commerce. Les Turcs seuls habitent la ville; les femmes grecques, peu jolies, portent de grandes bottes comme les hommes. Trente-cinq villages dans l'île; ceux du tour de l'île sont assez bien bâtis, le milieu est misérable; le terrain autour de la ville est assez fer-

(1) Ile de l'Archipel, l'une des Sporades.

tile; l'intérieur très-montagneux et boisé, avec de belles vallées; eau abondante. Les meilleurs endroits pour herboriser autour de la ville, sont les rochers qui bordent la mer au nord et l'ancien château, à deux heures de la ville.

Excursion à la montagne Artémise, la plus haute de l'île : sèche et peu de végétation; mauvaistemps, pluie et vent affreux. *Emboria*, au pied de la montagne d'*Artémise*, pauvre village; assez bon vin; nous logeons chez le *papas* (1).

4 *juin*. Départ de Rhodes. Arrivée le soir en quatre heures; excellent et vaste port de *Mermera* (2); bonne excursion aux environs de cette petite ville, bâtie autour d'un rocher qui la domine.

5 *juin*. Départ pour Moglàh; belles vallées à peu près sans culture. Nous couchons sur une haute montagne très-riche en plantes.

6 *juin*. Nous arrivons à **Moglah**, situé dans une large et belle vallée; petite ville d'environ dix mille habitants, bâtie sur les ruines d'*Alinda*, ruines de château fort grec; tombeaux dans les rochers; belle herborisation; excursion à la montagne (3), belle récolte.

15 *juin*. Nous nous rendons en deux jours de

(1) Prêtre grec.

(2) Sur la côte de l'Anatolie.

(3) Nous croyons lire dans le manuscrit *Trok tope*; à la suite est un mot illisible.

marche de Moglah à Aïdin Guzel Hissar. Nous traversons de très-belles vallées, mal cultivées. Le Méandre, à 7 heures de Guzel Hissar; on le passe sur un bateau triangulaire (1). Ses eaux sont souvent bourbeuses : il fournit des poissons énormes.

Aïdin Guzel Hissar, bâti sur les ruines de l'ancienne *Tralles*, qui occupait un beau plateau au pied de la montagne, compte environ 50,000 habitants, dont 10,000 chrétiens, point de Francs. Il règne souvent dans le pays de mauvaises fièvres; visite à la montagne, peu riche en plantes, mais assez bien cultivée par des montagnards qui fournissent, pour la garde du pays, une milice semblable aux janissaires, ce qui rend la visite de cette montagne quelquefois dangereuse (2).

Le gouverneur du pays monopolise chaque

(1) Cette forme de bateau est employée en Asie Mineure : c'est généralement une espèce de caisse exactement triangulaire, manœuvrée au moyen d'une traille.

(2) Ce sont les Zeibecks qui habitent le versant méridional du mont Tmolus dans le Sandjak d'Aïdin. Ces montagnards qui étaient soumis à un Bey presque indépendant, se mettaient volontairement au service des gouverneurs, comme font les Arnauts ou Albanais dans la Roumélie. Leur vêtement différait de celui des Turcs en ce que, au lieu de l'ample pantalon ou charvar, ils portaient une culotte courte très-serrée, ordinairement en toile blanche; leur turban était d'une dimension colossale. Lorsque Tahir-pacha fut nommé gouverneur de la province d'Aïdin, en 1838, il voulut forcer ceux des Zeibecks qui étaient à son service, à prendre le costume des Nizam, ou troupes régulières; les Zeibecks résis-

année certaines denrées et menace de faire arracher les yeux aux paysans qui ne lui apporteront pas toute leur récolte de vélanède (1).

Il reste peu de chose de *Tralles* ou de *Nissa*, villes qui n'étaient séparées que par un ravin et qui, dit-on, étaient réunies autrefois par un pont. Les cigognes que les Turcs regardent comme les âmes de leurs pères et respectent beaucoup, sont très-communes ici (2); elles couvrent tous les toits.

Les poules sont de grande taille, les œufs ne se mangent pas; les habitants prétendent qu'ils sont pourris, parce que les poules mangent des sauterelles.

(Les notes de 1832 s'arrêtent ici; nous conjecturons qu'Aucher Éloy est retourné à Constantinople, par Smyrne.)

---

tèrent, et les ordres du pacha suscitèrent une révolte qui s'étendit jusqu'aux villages de la montagne. Mais les Zeibecks furent vaincus par les troupes régulières et forcés de prendre le nouveau costume. Plusieurs d'entre eux payèrent de leur vie leur rébellion. Aujourd'hui cette milice est complétement détruite, et l'on ne trouve plus que peu de traces de ce singulier costume qui a été souvent peint par Decamps avec une grande vérité. (*Note de M. Texier.*)

(1) Ou *Velani*, glands du chêne *ægylops*, servant à la teinture, et objet d'un assez grand commerce en Turquie.

(2) Et dans toute l'Asie mineure.

1834.

LETTRE A M. NAUDIN, A BLOIS.

Constantinople, 18 février 1834.

Mon cher monsieur Naudin,

Il y a bien longtemps que je ne vous ai donné signe de vie; j'attendais toujours la réponse à la lettre que je vous ai écrite il y a environ un an, mais j'ai tout lieu de croire qu'elle ne vous est pas parvenue, et qu'elle aura eu le sort de quelques autres lettres que j'avais confiées à un voyageur qui retournait en France et dont je n'ai plus entendu parler, quoiqu'il m'eût bien promis de m'écrire.

Je vous apprenais dans cette lettre que l'état désespéré de l'empire ottoman avait tout à fait suspendu l'exécution d'un projet qui allait me ramener en France. Depuis cette époque, les choses ont été de mal en pis; l'empire ottoman

est tombé dans un tel état de marasme qu'il ne pourra jamais s'en relever. Plus d'argent, plus de soldats, et même bientôt plus de Turcs. On peut les comparer à un troupeau de moutons qui, ayant tout mangé autour de lui, est obligé de chercher de nouveaux pâturages. Les Turcs ont tout détruit dans l'admirable pays qu'ils habitent, et je ne crois pas que l'Europe soit disposée à les laisser venir parquer chez elle. Il faut donc qu'ils meurent de faim. La réforme, dont on a fait tant de bruit, se continue si mollement, Mahmoud est retombé dans une telle apathie, qu'on s'aperçoit facilement qu'en détruisant les anciennes institutions il a tout détruit. On n'a mis à la place de ces institutions, qui, quoi qu'on en dise, ont jeté de l'éclat, que des habits à la franque, des têtes sans turban, et de l'ivrognerie. Il en est résulté une extrême démoralisation, présage infaillible de la chute des empires. Le principe conservateur de ce peuple asiatique, transporté au milieu d'une civilisation qu'il méprisait, c'était précisément ce mépris, sa foi, et s'il faut le dire son fanatisme, qui était suffisamment tempéré par une certaine douceur de caractère. Ce principe a perdu toute sa force, et celui qu'on a voulu mettre à la place, mal conçu, mal mûri, ne fera que hâter la ruine de l'état. Les réformateurs regardent comme un

grand triomphe d'avoir rétréci les culottes et fait tomber le turban de la tête de ces bons musulmans, qui se regardent tous avec étonnement, et sont disposés à se prendre pour des *giaours*. Ceci va vous paraître une idée bouffonne, je n'en suis pas moins convaincu que ces gros turbans et ces larges pantalons ont peut-être plus fait pour établir la puissance des Turcs que leur propre courage. Il faut avouer qu'un Turc coiffé, culotté et chaussé à la moderne excite plutôt le rire que la terreur : c'est l'âne qui a perdu la peau du lion. On nous dit ici que la France et l'Angleterre veulent en finir avec un pays qui leur donne tous les jours de nouveaux embarras, et on parle de partage. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? C'est une question qui intéresse l'humanité tout entière; faut-il laisser une des plus belles parties de la terre entre des mains incapables d'en tirer parti? Tandis que chez nous des gens intelligents et courageux demandent en vain des terres à cultiver, une nation insouciante et lâche foule aux pieds des trésors qui devraient appartenir à ceux qui sauraient les exploiter.

Vous voyez que je ne suis pas heureux, et je désespère de jamais faire fortune. Du reste, j'ai pris mon parti à cet égard, et je me souviens encore de Potier : *quand on n'est pas content, il faut être philosophe.*

Cependant ma position, sans être brillante, est du moins supportable. J'ai le bonheur d'avoir auprès de moi ma femme et ma fille. Nous demeurons à Thérapia, près de l'ambassade de France, dans un village du Bosphore, où nous sommes à peu près à l'abri de la peste et des incendies, fléaux qui accompagnent toujours les Turcs. Pendant toute la belle saison, je parcours l'Asie pour y former des collections en histoire naturelle : j'en ai déjà de considérables. Ce sont là mes richesses, mon avenir. Je pars dans quelques jours pour visiter la Cappadoce, une partie du Taurus et du bassin de l'Euphrate. Dans quatre ou cinq ans, quand j'aurai tous mes matériaux pour l'ouvrage que je prépare, je me rendrai à Paris pour le publier.

Adieu, mon cher monsieur Naudin, conservez, je vous en prie, quelque bon souvenir de moi, et croyez-moi pour toujours votre ami dévoué.

JOURNAL DE 1834.

27 *février*, au soir. Départ de Constantinople.

28 *février*. Diner à *Cartal*, 4 heures du soir. *Guebizé*, village turc avec une grande et assez belle mosquée, neuf heures.

1^er^ *mars*. De Guébizé à Nicomédie, avant d'arriver au golfe, le pays est nu; sur le golfe, se trouve *Héraclée*. Toute la route est garnie de *Clematis cirrhosa* (1) qui fait un bel effet. *Nicomédie*, bâtie sur une montagne, le pays est beau, assez bien cultivé.

2 *mars*. De Nicomédie à Karamousal par *Karadéré*. Nous traversons une plaine couverte de marais où il y a des salines, route affreuse sur le bord du golfe, belle ferme; villages grecs, beaux vergers.

(1) *Voy.* Journal 1835. Même localité.

3 *mars*. De Karamousal à *Nicée* (*Isnik*), dix heures à travers les montagnes. Environ à moitié chemin, nous dînons dans un village arménien nommé *Yeni-keui* (1). Montagnes parfaitement cultivées en vignes. *Smilax aspera* près des neiges : et assez bas, *Crocus sieberi* (2), qui varie par des fleurs jaunes, blanches ou violettes. Au pied des montagnes, et à l'entrée de la plaine de Nicée, *Galanthus plicatus* (3), *Arbutus andrachne*, *Daphne oleifolia* (4).

Nicée, située au bord d'un grand lac, n'est plus qu'un village composé d'une trentaine de familles grecques, de quelques Arméniens et d'environ deux cents familles turques. On y cultive la vigne, le mûrier, l'olivier et quelques arbres à fruit. Église de la Panagia, où se tint le concile (5), en réparation lorsque nous y arrivâmes, reblanchie, repeinte, et endommagée quant aux peintures. On y voit le siége de Constantin en marbre, mais brisé. Il reste très-peu d'antiquités en bon état ; la terre est couverte de

(1) *Keui*, village.

(2) N° 2125.

(3) N° 2173.—Bien voisin du *Gal. nivalis*, des environs de Paris.

(4) N° 2513, As. Min.

(5) Aucher Éloy, affirme peut-être ce fait d'une manière trop positive, car on n'est pas d'accord sur l'emplacement de l'église où s'est tenu le concile.

débris; plusieurs bas-reliefs d'un beau travail mais horriblement tronqués par les Turcs.

4 *mars*. Séjour à Nicée.

5 *mars*. *Lefké*, sur la rive gauche du Sakaria (*Sangarius*), 50 maisons grecques, 400 maisons turques. Le pays a une teinte grisâtre; culture de soie et coton; montagnes rocailleuses, nues.

6 *mars*. Nous passons de nouveau le Sangarius, et après trois ou quatre heures de marche dans la plaine, nous arrivons à un village nommé *Soudjak Bounar*. Une heure après, nous gravissons une montagne élevée au pied de laquelle coule un torrent à travers des rochers très-élevés et qui font un bel effet. Après trois heures d'une marche pénible, nous arrivons à *Gueul Bazar*, ainsi nommé d'un petit lac qui a dû être beaucoup plus considérable autrefois; région subalpine. *Colchicum species nova* (1). *Gueul Bazar* peut contenir 400 maisons turques. Il n'y a point d'autres habitants. Marché tous les mardis, assez considérable.

7 *mars*. De Gueul Bazar à *Torbali* (2), douze heu-

(1) N° 2158.—C. caucasicum vernale, As. min. Le catalogue porte: Sp. nova, *C. vernum*, *Auch.*

(2) Dans son voyage de 1837, Aucher Éloy, se rendant de Nicomédie à Angora, comme en 1834, a suivi à peu près le même itinéraire: il a passé par Torbali, Bey Bazard, Aiach, Angora.

res de marche à travers les montagnes. Quelques beaux sites. *Muscari pallens* (1). Torbali, environ 500 maisons; un ruisseau partage la ville en deux, dont les habitants sont Turcs, à l'exception de quelques Grecs qui sont boulangers; montagnes en décomposition. *Torbali Sayou*, position romantique.

8 *mars*. Séjour.

9 *mars*, dimanche. *Keustebek*, à huit heures au travers de montagnes très-élevées couvertes de neiges, est un misérable village enterré dans les neiges.

10 *mars*. De Keustebek à *Nalikan*, huit heures; nous suivons la même route que la veille, puis nous descendons dans une plaine assez belle où commence la Galatie, et nous observons pour la première fois cette belle race de moutons et de chèvres dites d'Angora. *Nalikan*, misérable bourg, montagnes pelées.

11 *mars*. De Nalikan à *Sari-keui*, sept heures en suivant la plaine; montagnes d'argile; image du désert d'Égypte; confusion extrême du sol; chaleur très-forte. *Sari-keui*, petit et misérable village. Plaine très-belle, rivière qui l'arrose. On cultive le riz sur les bords; montagnes et plaines sans arbres. En sortant de Nalikan, quelques

(1) N° 2115.

individus du *Juniperus hispanica thurifera*, (Lin.) (1).

12 *mars*. De Sari-keui à *Bey Bazard*, huit heures; même nature du sol. Bey Bazard, bâti en bois; forme des maisons assez singulières, et comme chinoise. Vallée bien cultivée, bourg assez fort. La neige tombe toute la nuit; la terre en est couverte; le lendemain petite herborisation : *Androsace rotundifolia*.

13 *mars*. De Bey Bazard à Aïass, sept heures; même nature du sol, même nudité; *Aïass*, bourg turc à peu près de la même force que Bey Bazard, construit en boue, sans toit; arbres fruitiers et vignes. Le froid continue; nous passons la rivière appelée Kermire qui va se jeter dans le Sangarius, près de Guivé.

14 *mars*. D'Aïass à Angora, quatorze heures. En sortant d'Aïass nous gravissons une montagne couverte de neige par un froid et un vent considérables qui nous font beaucoup souffrir. En descendant dans la plaine, la température se radoucit; le sol ne change point de nature; le pays est presque entièrement inculte; quelques mauvais hameaux s'aperçoivent de loin en loin; environ à sept heures nous traversons, sur un

(1) *Juniperus thurifera*, Willd. *J. Sabina* (monocarpa), Spach. Ann. sc. nat. 1841.

pont, une rivière qui va se jeter dans le Sangarius.

Du 15 au 21 mars. Séjour à **Angora**; nous logeons dans une maison arménienne catholique; bonne réception d'un riche Arménien à qui nous étions recommandés.—Helva, pâte très délicate, composée avec de la farine, du beurre et du miel, renommée dans toute l'Asie Mineure. Les pommes acquièrent ici une très-grande dimension.

Arméniens, catholiques, 7,764; 1154 maisons; Arméniens schismatiques, 288; Grecs, 1,200; Turcs, 8,000; Juifs, environ 100 familles; population, à cinq individus par maison, évaluée à 30,000 habitants. — Beau bezestin (1) brûlé par les janissaires en 1829; on y vend 60,000 lièvres par an, le prix est d'environ 3 piastres. Pour la chasse des lièvres on se sert de lévriers; ces chiens paraissent craindre le froid, et pour les en garantir on les couvre d'une espèce de housse.

Les races d'animaux remarquables par la longueur du poil, tels que chèvres, chats, ne s'étendent pas dans un rayon de plus de 24 lieues autour d'Angora. Elles ont été apportées dans le XIII^e^ siècle; à cette époque Soliman-Chah, tige de la maison des Ottomans actuellement ré-

(1) Marché.

gnante; ayant voulu se soustraire à la domination de Gengiskan, quitta le pays de Kharizme, ou des Turkomans, à l'est de la Caspienne, chassant devant lui, à petites journées, les troupeaux de chèvres dont la horde tirait sa principale nourriture, pour venir dresser ses tentes dans l'Asie Mineure. Il pénétra jusqu'à l'Euphrate, mais s'étant hasardé à passer ce fleuve à cheval, il s'y noya. Ertogrul ou Togrul, son fils, héritier de sa bravoure et de ses projets, s'avança davantage dans l'Anatolie, où régnait alors Aladin, sultan d'Iconium, et de la dynastie des Seldjoucides. Il se soumit à ce prince avec 400 familles turques qui lui obéissaient et rendit au sultan des services signalés; il en reçut pour récompense le territoire de Sogus, près de la mer Noire, et étendit ensuite sa domination sur les pays compris entre *Ancyre* et *Césarée*. A propos de chats, on sait que de nos jours les riches pèlerins ne manquent pas d'en apporter avec eux à la Mecque, en souvenir du goût que le prophète avait pour ces animaux, et qui s'est répandu dans toute la nation.

Passage de troupes pour *Sivas*; logement à la charge des habitants. On prend les chevaux pour conduire les bagages.

Les Kurdes font des incursions jusqu'à Aïass. Les maisons ont la porte de dehors garnie de fer;

chaque rue est fermée par une bonne porte comme au Caire, pour se mettre à l'abri de l'insulte des Kurdes.

Temple d'Auguste, sur lequel est gravée en latin et en grec la vie de cet empereur (1); ce temple est maintenant en démolition pour servir à faire un bain au gouverneur. Des statues, bas-reliefs, inscriptions en grand nombre ont été employés à la construction de la forteresse. Nous obtenons du commandant de la forteresse la permission de nous faire ouvrir la partie la plus élevée de la citadelle, où l'on nous annonçait une collection d'armes. Nous trouvons dans un coin d'une pièce en ruine un tas considérable de vieilles guenilles en mille lambeaux auxquelles adhèrent de petites plaques de fer; c'étaient des espèces de cottes d'armes dont se servaient les Turcs avant qu'ils adoptassent les armes à feu. A côté, on voit une grande quantité de flèches, et dans la cour çà et là quelques pièces d'artillerie à moitié enterrées. Beurre excellent, miel délicieux.

Difficulté d'établir le chiffre de la population par suite des avanies. A Angora, des villages entiers abandonnent leur pays, désolé par les rapines du gouverneur. D'après l'usage établi en

(1) C'est la fameuse inscription d'Ancyre.

Turquie, on ne paye rien la première année dans le lieu où on fixe son domicile.

Pierre d'une mosquée dans laquelle il y a un trou où les habitants déposent les dents qu'ils font arracher, bien persuadés qu'ils n'auront plus de mal aux dents par la suite.

Le commerce d'Angora consiste en blés, fruits, cire, miel délicieux, poils de chèvre, laine, peaux de lapin. Prisonniers français à l'époque de la campagne d'Égypte envoyés à Angora. Sympathie des habitants arméniens pour eux, et en général pour tous les Français : cela tient à la religion et à la tradition conservée dans le pays qu'ils sont descendants des Gaulois qui s'établirent autrefois dans la Galatie. Il y avait des négociants français à Angora avant la révolution. Il n'y en a plus ; on voit les tombeaux de plusieurs d'entre eux.

Ichapan Oglou, autrefois prince souverain et héréditaire de Jeuzgat, mort en 1805. Ses enfants ont été dépossédés de leur pouvoir et n'ont plus aucune importance.

Promenade agréable entre deux montagnes, arrosée par un ruisseau et plantée de saules, de *Fraxinus parviflora* (1), de mûriers, d'*Eleagnus orientalis* : quelques chênes vélanèdes ; belle

(1) N° 2548.

espèce de *Stipa* (1) à arêtes très-longues, dont on fait d'élégants chasse-mouches : on les colore quelquefois.

Visite de quelques maisons arméniennes, assez belles et bâties en bois dans le goût de celles de Constantinople.

Dans la Galatie il n'est permis qu'aux musulmans de se livrer à la culture des terres; les raïas (2) ne peuvent posséder des terres. Les Turcs fournissent seuls au service militaire, et ceux qui y sont appelés ne reviennent que très-rarement; il en résulte que la campagne devient déserte et inculte.

Visite au monastère arménien schismatique fondé, selon la tradition, par saint Paul. Pièce de monnaie vénitienne à laquelle les moines attribuent des qualités médicinales. Tombeaux français, anglais, hollandais. Auprès du couvent, grande quantité de débris de monuments anciens qui servent de pierres tumulaires. — Point de noyers ni de figuiers.

22 *mars*. D'Angora à *Asiz Yeuzgatt*, neuf heures. 125 maisons turques; pauvre village. *Juniperus Hispanica*. En quittant Angora on marche dans une vallée bien cultivée en vignes, peupliers,

(1) N°. 3021. — *S. tenacissima*.

(2) Sujets non musulmans, soumis à la capitation.

chênes, etc. L'*Elma Dagh* (1) n'étant pas praticable dans cette saison, nous sommes obligés de le tourner. La neige tombe sur la route; le froid est vif.

23 *mars*. D'Asiz Yeuzgatt à *Bazardjik*, village turcoman de 51 maisons, neuf heures. Les femmes ne se couvrent point la figure.

Trois villages sur la route; un pont, le *Kizil Irmak* (2), *Kilichlar*; après le fleuve *Cakchiana*, 104 maisons; restes de forêts de *Juniperus hispanica* (3), et de chênes. Nous passâmes le Kizil Irmak sur un mauvais bac.

24 *mars*. De Bazardjik à *Tersclé*, dix heures. Terrain imprégné de sel, toujours nu; plusieurs villages turcomans sous terre, pour éviter le froid aussi bien que le chaud.

25 *mars*. De Tersclé à *Serai-keui* (120 maisons), même nature du sol; nous apercevons le mont Argeh; nous laissons *Yeuzgatt* sur la gauche pour prendre la route de Césarée. En arrivant à Serai-keui, village turc, nous passons la rivière nommée *Balté*.

26 *mars*. De Serai-keui à *Pacha-keui*, huit heures; silos; village turc; nouvelle espèce de *Morea* que nous nommâmes *suaveolens*.

(1) *Dagh*, montagne.
(2) Le fleuve Halys des anciens.
(3) *Voy.* page 67, note.

27 *mars*. De Pacha-keui à *Tchakmak*, huit heures : village arménien sur une montagne; continuation de belles plaines cultivées de loin en loin.

28 *mars*. De Tchakmak à *Boghaz-Lyan*, 120 maisons de Musulmans; 140 maisons d'Arméniens; quatre heures.

29 *mars*. De Boghaz-Lyan à *Emirler*, 30 maisons; musulmans; huit heures. Village abandonné sur la route; aucune culture; sur la sommité de la montagne qui domine la vallée, et où coule le *Kizil Irmak*, corps de garde abandonné, les Kurdes, suivant ce qu'on nous dit, ayant égorgé les soldats. Nous passons le *Kizil Irmak* sur un pont; ruines d'un khan (1); cavernes naturelles sur les bords escarpés du fleuve.

30 *mars*. D'Émirler à **Césarée**, cinq heures. Nous gravissons une montagne couverte de neige : au sommet d'un monticule, qui domine la plaine de Césarée, ruines d'un petit monument turc; sur le penchant de la montagne, village considérable. Vergers mal entretenus et disposés en terrasses; pierres volcaniques; sol caverneux résonnant sous les pieds des chevaux : plaine couverte d'eaux sans écoulement. Mont *Argéh*, évidemment an-

(1) Cour entourée de magasins, lieu de station des caravanes.

cien volcan, ne fournit aucun cours d'eau malgré l'énorme quantité de neige dont il est couvert : beaux restes de monuments turcs, tels que mosquées, medressés; peu ou point d'antiquités; ville mal bâtie.

31 *mars*, 1er et 2 *avril*. Séjour : route de Tarsous.

3 *avril*. De Césarée à *Indjesou*, six heures; plaine marécageuse; beaux vergers au pied de la montagne.

4 *avril*. D'Indjesou (eau légère) à *Develi-Kara-Hissar*, six heures. En tournant autour du mont Argeh (1), vaste plaine marécageuse, village mal indiqué sur les cartes; grands vergers, vignes; village situé entre deux rochers dont le pied domine Develi-Kara-Hissar, et que les gens du pays nomment Château d'Alexandre; c'est dans cette plaine qu'il a défait Darius. Develi-Kara-Hissar est un assez grand village habité seulement par des Musulmans.

De Develi-Kara-Hissar à *Giaour-Eneili* (église des infidèles) *Giaour ecclesia*, par corruption, six heures; petit village habité par des Musulmans; ruines d'une église grecque.

6 *avril*. De Giaour-Eneili à *Maden* (Madatou),

(1) Aucher Éloy, en 1835, a parcouru la même route, depuis le mont Argeh jusqu'à Alep.

six heures. Les mines de plomb et d'argent n'étaient pas en activité lorsque nous passâmes, faute de charbon de bois. Ces mines sont situées à six heures du village de Giaour-Eneili. A Maden, commencent les défilés du Taurus. Les montagnes sont élevées et encore couvertes de neige. Pics du Taurus d'un aspect imposant, mais qui cependant ne conservent pas de neige toute l'année.

7 avril. De Maden à *Kamuschlu Khan*, six heures. C'est un mauvais khan isolé, où nous ne pûmes nous décider à passer la nuit. Nous continuâmes notre route pour l'autre konak (1) Jeni Khan; mais à quatre heures de Kamuschlu Khan, nous fûmes arrêtés par la rivière *Bosan*, limite des possessions de Méhémet-Ali, grossie par la pluie qui tomba ce jour-là; après avoir fait des tentatives inutiles pour la passer à gué, nous nous décidâmes à coucher dans une misérable maison, où nous ne trouvâmes rien, ni pour nous, ni pour nos chevaux.

8, 9 *avril.* Nous prenons un guide pour pouvoir passer le fleuve, mais ce fut en vain; nous fûmes obligés de remonter environ l'espace d'une demi-lieue pour trouver un pont. Deux heures après, nous arrivâmes à *Jeni Khan*, petit khan

(1) Maison, gîte, lieu où l'on fait halte.

isolé, à côté duquel sont les ruines d'un autre khan plus considérable.

Premier poste d'Arnauts au service du pacha d'Égypte; nous vînmes nous coucher dans un khan isolé, où, surpris par la pluie, nous fûmes obligés de rester un jour. Nous continuons à voyager dans les défilés qui se resserrent de plus en plus; poste de soldats dans la partie la plus resserrée. Sculpture antique sur le rocher voisin de la porte et près d'un pont. Les rochers qui forment les parois du passage, sont d'une élévation imposante, et nous continuons à descendre dans la vallée garnie de belles plantes.

10 *avril*. Vers le milieu du jour, nous déjeunons et faisons en même temps une belle herborisation. *Onosma*, *Astragalus monspeliensis*, etc. Le soir nous vînmes coucher dans la plaine, dans un village à six heures d'Adana (1) et de Tarsous.

11 *avril*. Nous prenons la route d'Adana. Nous nous ravisons, et après avoir fait un petit détour pour reprendre la route de Tarsous, nous y arrivons après six heures de route. Nous passons le *Cydnus* sur un pont à l'entrée de **Tarsous**. Paysans idolâtres; les femmes ne se couvrent point la figure.

(1) Aucher Éloy, en 1835, se rendant de Césarée à Alep, passa aussi par Adana, et suivit le même itinéraire, à partir de cette ville, que dans le voyage de 1834.

12, 13 *avril*. Dimanche, séjour. **Tarsous**, ville de quatre à cinq mille âmes, peu d'antiquités; deux portes peu remarquables; monument consistant en murailles d'une épaisseur considérable, formant un carré long et qui ne paraît point avoir eu de porte : peut-être est-ce un tombeau. Le Cydnus forme ici une cascade d'une quinzaine de pieds d'un assez bel effet. M. Vaillant, négociant, nous donne l'hospitalité.

Du 14 *au* 18 *avril*. Séjour.

Je pars pour une excursion dans les montagnes; quelques maisons situées au pied de la montagne et près d'une gorge d'où sort le Cydnus. Belle localité pour la botanique. *Nembrod*, village très-élevé, où les gens aisés de Tarsous vont pour chercher un peu de fraîcheur pendant l'été; sites pittoresques. Le village est situé sur le plateau élevé entouré de montagnes qui conservent la neige une partie de l'année. Au milieu du village est un monticule que l'on dirait fait de main d'homme. A la sommité, on voit de vieilles tours déjà paraissant être du moyen âge; ce point devait être important, car il paraît qu'autrefois c'était la seule route pour se rendre à Constantinople.

Préjugés des gens du pays, qui disent que le Bosphore a été ouvert par sainte Hélène; à entendre les chrétiens de l'Orient, elle a tout fait

dans cette contrée; on la cite à tout propos, comme César en France.

22, 23 *avril.* De Tarsous à *Adana*, neuf petites lieues, plaine.

24 *avril.* D'Adana à *Misis*, six heures. Toujours en plaine, à l'exception d'un monticule; plaine magnifique, presque inculte, où les Turcomans font paître leurs troupeaux. Misis, village d'Arméniens et de Turcomans à moitié en ruine; rivière assez large, pont bien bâti, coupé par le milieu, sans doute à l'époque de quelque guerre, et défendu par une petite forteresse. — Monticule sur lequel on voit des fondements considérables et de petites colonnes.

25 *avril.* De Misis à *Kourcoula*, huit heures à travers de grosses montagnes, belle végétation, pays inculte; nomades; Kourcoula, grand khan fortifié, avec une mosquée, le tout tombant en ruine.

26 *avril.* De Kourcoula à *Aïas*, neuf heures. Sur les bords du golfe de Scanderoun, pays très-fertile, presque entièrement inculte. Il ne reste plus à Aïas qu'un grand et beau khan fortifié et un bazar en ruines; il n'y a plus d'habitants dans le village abandonné. — Grand orage accompagné de pluie.

27 *avril.* D'Aïas à **Scanderoun**, ou Alexandrette, quatre heures, sur les bords du golfe; ma-

rais qui couvrent la côte, nos chevaux s'y enfoncent, difficulté pour les en retirer; nos effets, nos plantes sont tout mouillés. Air malsain de Scanderoun provenant des marais qui viennent jusque dans les rues; travaux qu'Ibrahim faisait faire pour creuser un canal qui facilitât l'écoulement des eaux; toute la population des villages voisins était occupée à ce canal, que dirigeait l'agent consulaire de France. Scanderoun acquerrait beaucoup d'importance si on pouvait l'assainir; le pacha pourrait y faire mouiller sa flotte, la rade étant excellente et valant, dit-on, le meilleur port; c'est l'échelle d'Alep; M. Martinelli, agent consulaire de France, chez qui nous logeons, était agent du commerce d'Alep.

28 *avril.* Excursion aux montagnes de Baylan sur une sommité qui conservait encore de la neige; quelques belles plantes, *Lathræa anblatum*, etc.; nous sommes obligés de faire sécher nos plantes de nouveau.

29 *avril.* Séjour.

30 *avril.* De Scanderoun à *Baylan*, 4 heures. Baylan, grand village sur la montagne, dans une position saine et agréable; nous faisons le même jour encore trois heures et nous allons coucher au pied de la montagne dans un khan en ruine, auprès duquel était une cabane presque sans toit où nous couchâmes.

1er *mai.* De *Kàra-Moust-khan* à Antioche ou Antakie, 6 heures en plaine.

Antioche, environ 8,000 habitants chrétiens, grecs et turcs; jolie position; antiquités; citadelle construite par les croisés, dont les murs partent de la plaine et s'élèvent en serpentant jusqu'au sommet d'une montagne. L'Oronte fournit de l'eau à toute la ville au moyen d'une énorme roue; climat chaud, mais pluvieux en hiver; cultures, vignes, mûriers. Nous logeons chez un chrétien chargé de l'agence de France; bonne réception; hospitalité franche.

On nous parle beaucoup d'Ibrahim Pacha; le bon et le mauvais sont mêlés dans son caractère; il a quelques bonnes idées qui lui sont inspirées par les Francs qui l'entourent, mais c'est encore un Turc sous bien des rapports; mauvais musulman d'ailleurs, il boit du vin et de l'eau-de-vie; ne s'enivre point comme on l'a dit, ou du moins rarement, même à la guerre; mène la vie dure du soldat; n'a point de femmes avec lui; on lui doit la sûreté des routes et l'égalité religieuse.

2 *mai.* Séjour; tigres communs(1).

3 *mai.* D'Antioche à *Souadie*, cinq heures à tra-

(1) Ce sont sans doute des Caracals, espèce de *Felis*, voisine du Lynx. *Voy.* Journal de 1835, note sur les tigres du Zenderoukou, près Ispahan.

yers une campagne fertile et bien cultivée en blé, orge, mûriers. Nous descendons chez M. Barker, ancien consul d'Angleterre à Alep, et en dernier lieu à Alexandrie. Sa maison est très-agréablement située au pied de beaux vergers où il a réuni les principaux arbres à fruit d'Europe et d'Orient, que la beauté du climat lui permet d'améliorer. Cet homme estimable ne vise qu'à faire du bien dans le pays où il s'est fixé, et le vivifie par ses exemples et ses conseils.

4 mai. Nous partons pour explorer le mont Cessius, Gebel-el-Aera (montagne chauve); nous passons l'Oronte sur un bac; rochers sur lesquels nous faisons une herborisation assez remarquable; le soir nous arrivons à *Kasap*, village habité par des Arméniens au pied de la cime.

5 mai. Nous gravissons la cime du *Gebel-el-Aera*, éloigné d'environ trois heures, qui conservait encore quelques plaques de neige; ruines d'un couvent chrétien à moitié route; nouvelle espèce d'ellébore (1); la montagne en général nous paraît pauvre. Nous redescendons le même jour à *Kasap*, où nous couchons.

6 mai. Nous nous mettons en route pour re-

(1) N° 60. — *Helleborus vesicarius.* Auch. in Boissier, Pl. *Auch.*

tourner à Souadie par une autre route; belles vallées couvertes d'une magnifique verdure; paysage digne de la Suisse; gros village turc, *Ourdi*. Nous allons coucher au village du cheik.

Nous allons à *Der*, d'où nous remontons un peu à l'est pour aller visiter *Beit-el-Ma* (la maison de l'eau), belles sources qui sortent de la montagne et forment des cascades d'un effet admirable (antique *Daphne*): il n'y a plus que des moulins. Retour à *Souadie*, en passant l'Oronte dans un bac; rives de l'Oronte magnifiques de verdure, de culture et de positions pittoresques.

8 *mai*. Visite à l'antique *Séleucie*, à deux heures de *Souadie*; ancien port comblé; jetées dans la mer; conduit souterrain où 7 à 8 chevaux peuvent passer de front, creusé dans le rocher, et qui paraît servir de communication entre le port et la ville; nous remarquons quelques caractères hiéroglyphiques tracés en forme d'œil sur les rochers et de nombreux tombeaux.

9 *mai*. Excursion avec M. Barker dans les montagnes au nord de Souadie; belles positions: nous couchons à *Betias*.

10 *mai*. Retour à Antioche; nous avions l'intention de parcourir le lac d'Antioche, mais on nous apprend que les rives sont trop marécageuses pour qu'on puisse en approcher.

11 *mai*. Nous partons après midi pour Alep.

nous allons coucher en plein air, un peu plus loin que le Pont de fer (*Demir-Kapousa*).

12 *mai*. Tout à coup la végétation change : c'est celle de la Syrie, et non pas la végétation méditerranéenne proprement dite comme à Antioche. Nous couchons en plein air à une heure de Danah. De tous côtés on ne voit que villes, que villages, que khans et que monastères chrétiens en ruine, par suite des tremblements de terre.

13 *mai*. Arrivée à **Alep**. Blancheur éclatante des édifices; ville bien bâtie; rues droites avec des trottoirs, étroites il est vrai, mais bâties ainsi pour intercepter les rayons du soleil; traces à chaque pas du tremblement de terre de 1822, qui ruina plus de la moitié de la ville; mosquées bien bâties, très-beaux khans; palais du gouverneur de la ville, servant maintenant de caserne. — Petite rivière d'Alep (Koik) : l'eau, toujours trouble, n'en est pas très-bonne, se dessèche presque tous les ans pendant quelques mois de l'été; singulière avanie d'un pacha qui détourna une année le petit filet d'eau qui restait et le vendit aux habitants; cette rivière fournit de l'eau aux jardins. — Mauvais fruits : les raisins seuls sont bons; les prunes, les abricots n'ont pas une qualité remarquable, sans doute par le peu de soin. — Terre très-légère, ferrugineuse, fertile dans beaucoup d'endroits, donnant jusqu'à trois,

récoltes; blé, sésame, ricin. Presque tous les villages sont abandonnés et en ruine depuis le tremblement de terre. Alep commence à se relever, mais le monopole qu'Ibrahim introduit en Syrie menace de la détruire de nouveau.

Il y a sûreté pour les voyageurs dans tout le pays. Autrefois les Bédouins qui occupent le désert venaient exercer leur brigandage jusqu'aux portes de la ville; Ibrahim a fait une expédition pour les punir : ils ont abandonné le pays pour s'enfoncer dans le désert. Le commerce des Européens à Alep est particulièrement avec la Mésopotamie, dont les caravanes viennent, non sans difficultés, s'y approvisionner. Ibrahim-Pacha méditait le vaste projet de réunir l'Euphrate à l'Oronte. — L'évêque de Bagdad, Français, en même temps consul, est en ce moment à Alep, attendant une occasion pour se rendre à son poste.

Séjour à Alep jusqu'au 23 mai; bonne herborisation. — Bouton d'Alep; ce bouton n'est pas seulement particulier à la province d'Alep, il afflige les populations d'Orfa, de Mossoul, de Bagdad et d'Aintab. C'est une espèce de dartre vive qui commence par une inflammation légère, reste inerte pendant quelque temps, finit par s'ouvrir et par prendre les caractères d'une plaie de très-mauvaise nature. Ce bouton ne fait souffrir que lorsqu'il vient sur les articulations; il exige de

la propreté et laisse souvent des cicatrices ineffaçables. Les habitants ont une quantité de contes et de traditions relatives à cette infirmité locale, dont la cause a jusqu'ici échappé à tous les médecins : quelques personnes attribuent, mais sans fondement, cette infirmité aux eaux. On croit généralement que toute espèce de traitement ne tend qu'à envenimer davantage le mal. En lui laissant suivre son cours, il dure six ou huit mois ; quelques médecins du pays prétendent cependant pouvoir le guérir. Il n'est pas un enfant qui en soit exempt ; on en rencontre souvent qui sont complétement défigurés par cette maladie. Le bouton est ordinairement unique, alors on l'appelle mâle ; d'autres fois la maladie se présente sous l'aspect de pustules nombreuses qui se succèdent sans interruption : on dit alors que le bouton est femelle. Il attaque les indigènes presque toujours à la figure ; les étrangers l'ont ordinairement sur les autres parties du corps. Plusieurs personnes l'ont eu après vingt-cinq ans de séjour à Alep ; d'autres l'ont contracté seulement en traversant le pays ; d'autres enfin l'ont eu quelques années après avoir quitté Alep et de retour en Europe.

Voici la manière dont se vendent les chevaux arabes ; l'acheteur compte de l'argent devant le vendeur jusqu'à ce que le dernier dise, assez ; on

amène le cheval, que l'acheteur n'a pas encore vu. Le vendeur dit ensuite : Voilà mon argent et voilà mon cheval ; prends lequel tu voudras. Ces cérémonies ont lieu, dit-on, pour éviter l'influence du mauvais œil (1).

24 *mai*, cinq heures. Départ pour Aintab ; nous venons coucher dans un village, *Torfalu*, singulièrement construit ; les maisons sont en cône pointu ; nous traversons une plaine très-fertile, mais à peu près inculte.

25 *mai*, cinq heures. Nous continuons toujours la même plaine, et nous arrivons à *Kilis*, petite ville où il y avait un régiment du pacha en garnison ; nous couchons dans le monastère arménien catholique ; habitants turcs, arméniens, catholiques, 40 familles. Arméniens schismatiques, quelques grecs, quelques juifs.

26 *mai*, cinq heures. Nous trouvons des plantes rares dans une gorge à travers de basses montagnes ; nous couchons à cinq heures de là en plein air ; le pays est bien arrosé ; campements de Bédouins.

27 *mai*, six heures. Nous nous élevons un peu et nous arrivons après une bonne herborisation à **Aintab**, ville de 12,000 habitants : Turcs, Arméniens catholiques en petit nombre, et Armé-

(1) Les sorts.

niens schismatiques beaucoup plus nombreux; régiment du pacha en garnison.

Malé-Mantou, établi par le pacha d'Égypte en qualité de Pezevin-Bachi pour lever l'impôt sur les femmes publiques, payeune ferme (palt) très-forte au pacha; il lui arrive souvent de faire inscrire arbitrairement une femme honnête au rang des *charmouts* pour exiger d'elle l'impôt; c'est ainsi qu'il a fait arrêter la femme d'un bey qui était très-jolie. Bâtonné pour cette fredaine par ordre du pacha, il a été envoyé en prison à Damiette; mais comme l'argent est très-nécessaire au pacha, il relâcha vite son Pezevin-Bachi; ce dernier est complaisant envers les Francs. On peut aller lui demander tous les services de sa profession, il les fait rendre sans retard, entouré de kawas (1) armés, suivant l'usage, jusqu'aux dents, et prêts à exécuter ses ordres. La nuit, quand il fait sa ronde, et qu'on lui crie : Qui va là? il répond : Pezevin-Bachi, et la garde a ordre de le laisser circuler.

L'air d'Aintab est très-pur; fruits délicieux et très-variés. Nous logeons chez un Piémontais, instructeur de musique, au service du pacha. — Promenade à la source de la rivière d'Alep; pont que le pacha faisait rétablir, et canal pour

(1) Espèce de maréchal des logis, d'officier de police.

empêcher que les eaux ne se perdent. Aintab peut avoir 15,000 habitants : Turcs, Arméniens schismatiques et quelques Grecs. — Excursion à une montagne au nord-ouest; bonnes plantes.

2 *juin*. Départ d'Aintab pour *Besnié*, campements de Turcomans. Nous rencontrons sur la route des Chakalus nomades, qui gagnaient les hautes montagnes.

5 *juin*. Arrivée à **Besmé**, ville d'environ 15,000 âmes, peuplée de Turcs et d'Arméniens schismatiques; cette ville serpente dans un ravin, entre des montagnes d'une blancheur qui éblouit. Nous recevons l'hospitalité dans la cour de l'église arménienne.

6 *juin*. Nous partons pour la première chaîne élevée du Taûrus; nous passons avec difficulté la rivière *Keut-Sou*, et nous venons coucher sur l'autre rive, dans un village où il y a une grande quantité de mûriers, dont le fruit nous paraît délicieux.

7 *juin*. Nous nous rendons à *Tout*, village distant de cinq heures de Besmé.

8 *juin*. Excursion au pied de l'Ak-Dagh, à travers les rochers; bonnes plantes; excursion sur la montagne et sur les cimes neigeuses; nombreuses tentes de Chakalus et de Kurdes.

11 *et* 12 *juin*. Nous mettons de l'ordre dans nos collections.

13 *juin*. Départ pour Malatia : de Tout à *Ermek*; nous tournons l'Ak-Dâg; nous venons coucher dans une vallée arrosée par un torrent; cascade.

14 *juin*. Nous venons coucher dans un mauvais village où il y a de magnifiques eaux, qui sortent du pied de la montagne.

15 *juin*. Nous entrons dans le plateau élevé de l'Asie Mineure, et nous passons avec quelque rapidité, les montagnes voisines étant, à ce qu'on nous dit, remplies de Kurdes qui fuient devant les Turcs. La crainte de l'orage nous fait rester une partie de la journée auprès d'un moulin abandonné dans un vallon où coule une petite rivière. Nous nous remettons en route le soir, et nous allons coucher dans un petit village.

16 *juin*. Couchée dans un grand village, à trois heures de Malatia; magnifiques plantations d'arbres fruitiers, de peupliers, de noyers, etc. Verdure délicieuse, eaux abondantes; magnifique position; nous passons la nuit dans un bosquet.

17 *juin*. Nous nous rendons, par une route agréable, au nouveau *Malatia*, dont la position est aussi belle que le dernier village.

18 *juin*, quatre heures du soir. Nous nous remettons en route; nous traversons l'*Eski* (1) *Ma-*

(1) Le vieux.

latia, abandonné pendant l'été. Il n'y avait que deux ou trois maisons qui fussent habitées, et nous vînmes coucher sur les bords du *Tokma-Sou*, rivière assez large qui va se jeter dans l'Euphrate; il y a sur cette rivière un très-long pont en pierre.

19 *juin*. Après deux heures de route, nous arrivons sur l'Euphrate qui, dans cet endroit, ressemble assez à la Loire à Blois; rives désertes et brûlées. Nous allons déjeuner au village appelé *Mourad*, naguère abandonné, et où nous trouvâmes quelques familles venues de Tocat pour s'y établir, par ordre de Reschid-Mehmet-Pacha, qui commandait l'expédition contre les Kurdes. Ces malheureux nous assurèrent qu'ils n'avaient d'autre nourriture que des mûres. Nous couchâmes à quelques heures de là sur les bords de l'Euphrate.

20 *juin*. Nous continuâmes notre route à travers un pays brûlé et désert, et nous vînmes coucher à quelque distance d'un village abandonné.

21 *juin*. Nous fîmes six heures, et vînmes à *Gumuch Maaden*, après avoir passé l'Euphrate sur un large bac. Maaden est situé dans une gorge, entre des montagnes fort arides : il y fait le plus souvent une chaleur très-forte, et quelquefois un vent violent. Mines d'argent qui fournissent

ordinairement 6 ocques (1) d'argent par jour, et environ 800 ocques de plomb par an ; ce sont des Grecs qui ont été mis à la tête de cette exploitation. — Bonne réception des Arméniens et des Grecs du pays.

22 *juin*. Départ pour la montagne dite *Entchirtti-Dagh*. Nous couchons au milieu d'un verger, dans un village musulman, planté d'une immense quantité de mûriers, avec les fruits desquels les habitants font du *pecmek*, espèce de raisiné dont ils se nourrissent l'hiver.

23 *juin*. Nous partons pour le village d'*Entchirtti*, éloigné de quatre heures. Nous traversons plusieurs beaux villages arméniens bien bâtis ; le soir, excursion autour du village.

24 *juin*. Nous nous rendons à la sommité peu élevée d'Entchirtti-Dagh, d'où nous dominons l'Euphrate. Nous descendons par un ravin très-escarpé jusqu'au bord du fleuve : il coule avec bruit à travers d'énormes rochers qui l'encaissent. Nous suivons pendant quelque temps les rives du fleuve, et tout à coup nous nous trouvons arrêtés par les rochers qui ne permettent plus de le côtoyer. Ne voulant pas reprendre la route par laquelle nous étions venus, nous remontâmes sur la montagne, après de grands efforts, à tra-

(1) Livre turque.

vers les rochers et les pierrailles. Nous remarquâmes, sur la rive opposée, de jolis villages, de belles plantations de mûriers, des vignes et des cultures qui contrastent avec la stérilité des rochers et de toutes les montagnes neigeuses dépouillées d'arbres.

25 *juin*. Nous partons pour le Mouzour-Dagh, au delà de l'Euphrate, dans le Kurdistan, à cinq ou six heures d'Entchirtti. Nous descendons par le ravin de la veille; nous passons le fleuve dans un mauvais bac triangulaire (1), qui fait eau de tous côtés et dans lequel nous avons de l'eau à mi-jambe. Nos chevaux passent le fleuve à la nage. Nous traversons quelques jolis villages plantés d'arbres fruitiers: noyers, pruniers, pommiers, poiriers, mûriers, etc.; et nous venons coucher chez le chef du village d'*Artenik*, à deux heures de la base de la montagne.

26 *juin*. Les Kurdes dits Azi, occupant la montagne, nous sommes à regret obligés de renoncer à parcourir les sommités neigeuses du *Mouzour-Dagh*. Ces Kurdes ne sont point soumis aux Turcs; ils ont dans ces montagnes, qui s'étendent jusqu'en Perse, de grands villages et des habitations en pierre. Ils ne descendent jamais dans les villages turcs, qui les traiteraient en ennemis,

(1) Voir page 57, Voyage de 1832.

mais ces mêmes villages, pour obtenir quelque sécurité, payent un tribut aux Kurdes. On nous fit une telle peur de ces hommes qui tuent, nous dit-on, tous ceux qui essayent de pénétrer dans leurs montagnes, que nous ne nous obstinâmes pas à les visiter; seulement, escortés de quelques hommes bien armés, nous allâmes sur les sommités les plus proches du village. Nous fîmes une assez belle récolte dans le voisinage de la neige, mais rappelés à chaque instant par notre escorte qui craignait de voir tomber les Kurdes sur nous, nous nous arrêtâmes au moment où notre herborisation commençait à être intéressante.

27 *juin*. Retour à Entchirtti.

28 *juin*. Séjour.

29 *juin*. Départ pour *Tsinitchiek*; couchée sur la montagne.

30 *juin*. Couchée au pied de la montagne.

1er *juillet*. Couchée à la belle étoile.

2 *juillet*. Couchée à *Catchouga*.

3 *juillet*. Ascension de l'*Érge-Sou*; mauvaise herborisation, *Anemone umbellata* (1); tentes de Kurdes; ils nous demandent une consultation médicale et nous la payent en crème et en fromage; couchée au pied de la montagne.

4 *juillet*. Nous descendons dans la plaine,

(1) N° 14. — Ressemble beaucoup à l'*Anemone narcissiflora*.

Beau pays ; nous allons coucher à **Divriki**, ville habitée par des Arméniens et des Turcs et où il y a des mines de fer ; belle mosquée bâtie par les Persans. Rivière assez grande, sur laquelle est construit un beau pont ; citadelle en ruine.

5 *juillet.* Séjour ; course aux environs, sur la montagne.

6 *juillet.* Ascension au *Daluklu-Dagh ;* tentes de nomades ; mauvaise réception ; nous couchons au pied de la montagne.

7 *juillet.* Couchée à *Kourou-Tchaï*, auprès d'un moulin abandonné.

8 *juillet.* Nous passons la grande chaleur sous un rocher, auprès d'un affluent de l'Euphrate ; nous allons coucher auprès d'un village nommé *Hassan Ovah.*

9 *juillet.* Nous montons dans un pays fort vert, assez bien cultivé ; nous entrons de force dans une maison qui paraissait abandonnée ; dispute avec le propriétaire, apaisée avec quelques piastres. Nous allons coucher à *Douzla-Dagh.*

10 *juillet. Ziamach*, petite ville bâtie sur l'Euphrate, au-dessous d'un rocher qui la défend naturellement ; pont en bois. Le même jour, nous partons vers le soir, et allons coucher à trois heures de là, au bord de l'Euphrate.

11 *juillet.* Nous suivons le cours de l'Euphrate et allons coucher aux portes d'*Erznighiam*,

bourg habité par des Arméniens et des Turcs.

12 *juillet.* Séjour.

13 *juillet.* Départ pour le *Kechich-Dagh.* — Nous passons la grande chaleur dans un joli village turc, vers la moitié de la montagne. Le soir, nous allons coucher à peu de distance de la neige.

14 *juillet.* Nous établissons notre tente sur la neige, au pied de la sommité où nous montons. Nous apercevons un grand nombre de cimes neigeuses, habitées par des Kurdes.

15 *juillet.* Nous descendons la montagne, à travers les neiges, et regagnons la route. Couchée dans un pauvre village kurde, nommé *Bach-keui.* Le pays est entièrement déboisé et l'on n'y brûle que des excréments séchés d'animaux.

16 *juillet.* Nous regagnons la route de Constantinople à Erzeroum, près du village de *Lauri*, et allons coucher à quelques heures de là.

17 *juillet.* **Baïbout,** petite ville, située dans une gorge, entre deux montagnes, avec une forteresse, où les Turcs battirent les Russes et tuèrent leur général. Nous couchons dans un café.

18 *juillet.* Séjour.

19 *juillet.* Nous prenons la route d'Erzeroum, dans une charmante vallée dont les montagnes sont boisées de distance en distance.

20 *juillet.* Continuation de la même vallée ; nous nous égarons dans un marais. Nous montons ensuite sur une montagne aride, au pied de laquelle nous couchons.

21 *juillet.* Pluie ; nous venons coucher dans un village, à quatre heures d'Erzeroum.

22 *juillet.* Arrivée à **Erzeroum**, grande ville ; belle route, très-fréquentée ; bœufs qui servent à porter et que l'on ferre comme les chevaux arabes.

23, 24 *juillet.* Séjour. Erzeroum (1), ville mal bâtie, qui a souffert beaucoup à l'époque de la conquête des Russes : son commerce reprenait un peu. On y voit une grande quantité de Persans qui sont marchands. Les Arméniens, emmenés par les Russes, regrettent, dit-on, la domination turque. — Forteresse en assez mauvais état ; beaux restes de mosquées. La population peut être évaluée à 30,000 habitants, turcs, arméniens, persans, géorgiens, et peu de juifs. Il y fait très-froid en hiver ; pendant huit mois, il faut y faire du feu ; élévation au-dessus de la mer, 800 toises environ (2). — Caravane per-

(1) Aucher Éloy, dans son voyage de 1837, a visité encore Erzeroum.

(2) D'après les observations barométriques de M. Texier, cette hauteur est de 1962 mètres.

sane pillée par des Kurdes, sur la route de Bayazid; à notre arrivée, le pacha était parti pour les combattre et devait se réunir à un corps de Persans.

(Ici s'arrête le manuscrit de 1834. *Voyez* la notice.)

JOURNAL

d'une campagne au service de Méhémet-Pacha.

(Indjé Bairactar Oghlou.)

AN 1250 DE L'HÉGIRE (1834).

(L'auteur de ce Journal est un jeune musulman qui a été envoyé en France, par le pacha d'Égypte, pour y faire son éducation. Il parle anglais et français, turc et arabe avec une grande facilité) (1).

Ali-Pacha, gouverneur de Bagdad, ne recevant point régulièrement les contributions de Mossoul, Kerkout, Mardin et villages en dépendant, et ennuyé d'entendre toujours parler de pillage, de vexations commises par les chefs de ces endroits, résolut enfin d'envoyer une armée pour les faire rentrer dans le devoir. Le commandement en fut confié à Méhémet-Pacha, le même qui, battu par Ibrahim-Pacha

(1) Ce morceau a été écrit de la main d'Aucher Éloy, à la suite de la relation du voyage de 1835. Il en a évidemment recueilli les détails de la bouche même du jeune musulman, pendant le séjour qu'il a fait alors avec lui à Bagdad.

à Alep, s'était réfugié auprès d'Ali, pacha de Bagdad, après la déroute de Konieh.

L'armée se composait ainsi, en partant de Bagdad :

Troupes régulières.	150
Cavalerie de Topal Ibrahim.	700
— d'Imail Aga.	500
Bachi (1) Bozouk de Bary Galle, à pied (irréguliers).	300
— de Droud Tcham.	200
Canonniers, environ.	150
Infanterie ou Aita de Tchotak Ahmed.	250
Total. .	2,250

Ces hommes formaient l'armée proprement dite : elle avait huit pièces de canon et deux obusiers. Il y avait en outre 3,500 personnes, tant *seïs* que *sokas*, kawas (2), domestiques, de canaille enfin plus propre au pillage qu'au combat, ce qui portait le nombre total à 7,000 hommes.

Je partis avec cette armée comme ingé-

(1) Bachi Bozouk (grosses têtes) : c'est le nom que l'on donne en Mésopotamie aux troupes irrégulières qui portent encore le turban ; par extension on appelle les Arnautes *Bachi Boursark* chez Méhémet-Ali. (On sait que les Arnautes ne portent que le *fez* ou calotte, mais point de turban.)

(*Note de M. Texier.*)

(2) *Seïs*, palefreniers ; *sokas*, gens chargés de distribuer de l'eau ; *kawas*, *Voy.* page 88, note.

nieur en chef, à la solde de 1,500 piastres de Bagdad (325 piastres de Constantinople). Méhémet-Pacha me fit beaucoup de promesses, m'envoya un mauvais cheval la veille du départ; m'en promettant un meilleur à la première occasion.

On partit le 17 juin 1834, après le soleil couché; on marcha toute la nuit et on campa le matin aux environs de *Sakran*, à environ six heures de Bagdad. Méhémet avait donné ordre que je formasse le camp à l'européenne, ce qui me fut impossible, chacun voulant agir à sa tête : la poudrière se trouva près de la cuisine, les canons auprès des sokas, la troupe réglée parmi la cavalerie, les bachi bozouk parmi les chameaux, tout enfin dans le plus grand désordre. La plupart des hommes s'égarèrent pendant la nuit; plusieurs tentes et beaucoup de bagages furent perdus par la négligence des chameliers, qu'on avait amenés par force. Ma tente était au nombre de celles qui furent perdues, je n'en pus avoir une autre qu'après bien des démarches.

Les 18 et 19, nous restâmes campés en cet endroit où la chaleur se faisait sentir extraordinairement; on attendait divers objets laissés à Bagdad; ils arrivèrent le 19 au soir, et le pacha ordonna de se tenir prêt à partir au lever de la lune.

58694

Le 20, au lever de la lune, je fus réveillé en sursaut par le son discordant des trompettes : c'était pour se préparer à ployer les tentes. Jamais je n'avais entendu un pareil vacarme. Les tambours battaient, les chevaux hennissaient, les ânes criaient, les *tentiers* juraient; c'était un bruit d'enfer. Enfin peu à peu le tumulte s'apaisa : on tira sept coups de canon et on se mit en marche, mais sans ordre, la tête étant à plus d'une lieue de la queue, de façon que l'ennemi aurait pu facilement nous massacrer en détail.

Nous arrivâmes de cette manière à *Mosaba*, khan à environ quatre heures de Sakran. Le frère du mutselim de Kerkout vint au-devant de Méhémet-Pacha. Il nous dit que Kerkout craignait beaucoup notre arrivée, et que les habitants ne savaient s'ils devaient se sauver ou non. On campa sur les bords de la Diala, rivière large de 40 à 50 pieds.

Le 21 on alla camper à *Tchiboukli-Keupré*, à trois heures de Mosaba, près d'un canal provenant de la Diala. On a élevé de chaque côté du pont deux colonnes qui ressemblent à deux minarets.

Le 22 on alla à *Deli-Abbas-Keuprusi*, à trois heures de Tchiboukli; le pont a deux arches, et auprès se trouve un khan à moitié ruiné. La chaleur était excessive. Mahmoud-Pacha, chassé

de Soulimanieh par son frère, se rendit près de Méhémet-Pacha, qui lui fit donner ce dont il avait besoin, et le garda près de lui. Mahmoud-Pacha avait avec lui une soixantaine d'hommes à cheval; du temps de Daout-Pacha, il commandait mille hommes de troupes régulières.

Le 23, nous allâmes à *Narine-Sou*, à six heures de Deli-Abbas; nous passâmes le Gébel-Hamerin, montagne aride, à travers des chemins très-difficiles et d'innombrables ravins qui les coupent; nous eûmes ce jour-là un vent de sud très-violent, qui renversait continuellement nos tentes. L'eau est ici fort nitreuse; on trouvait du sel par couches assez épaisses.

Le 24, nous allâmes à *Kuva-Tépé*, à trois heures de Narine-Sou, village à moitié ruiné; il y a une source de bonne eau. Dans quelques vallées, il y a des figuiers, grenadiers et peu de vignes; le chef du village, Albanais, accompagné de son tambour à cheval et de domestiques, vint se présenter à Méhémet et lui apporta les provisions qu'il avait pu se procurer.

Le 25, nous allâmes à *Eski-Kafoi*, à sept heures de Tekriti; la route passe à travers des plaines incultes. Konadji-Pachi-Mohamed, aga avec lequel je prenais toujours les avances, m'appela à voix basse, et me dit en tremblant: «Voici des hommes qui, je crois, sont des voleurs; sau-

vons-nous.» Je regardai, et je vis que ce qui causait une si grande frayeur à nos compagnons de voyage n'était que des buissons. Vers le matin, nous rencontrâmes Soliman-Effendi, mutselim de Jeni-Kufri, qui allait au-devant du pacha; nous campâmes près d'une source dont l'eau était très-bonne. Auprès du camp se trouvait un monticule appelé Menzel-Tépé (1), élevé, dit-on, par Sultan-Murai, et sur lequel on voit les ruines d'un tulbend ou tombeau de derviche. Au pied de ce monticule, on trouve une immense quantité de guyanas, animal ressemblant à un jeune crocodile (2) et vivant dans des trous fort profonds, d'où il est difficile de le faire sortir; on dit que les Arabes les mangent.

Le 26, quatre heures jusqu'à *Bérat*. C'est un village d'environ 1,500 maisons abandonnées: tous les habitants, sans aucune exception, étaient morts de la peste de 1831; les Arabes de la tribu de Sadon étaient campés à l'entour. Le matin nous vîmes arriver Mollah-Hussein, qui allait de Mossoul à Bagdad; Méhémet-Pacha reçut de lui deux pièces de canon et 500 hommes de cavalerie. Le soir Méhémet-Pacha s'enivra sans mesure.

(1) *Voy.* la notice sur les Yamouths et Goklans.

(2) Le stellion du Levant, reptile de la section des sauriens, appelé *kosordylos* par les Grecs modernes. V. Tournefort, *Voy. Lev.*, t. 1, p. 313, avec une planche, édition de 1717.

Le 27, nous allâmes camper à deux heures de *Kourmetou*, joli bourg dont les maisons sont entourées de jardins; l'eau y est excellente : les vignes, les mûriers, les citronniers et autres arbres à fruit y sont abondants; le bourg est au pied des montagnes dites Naft-Dag; l'huile de naphte coule sur un lit de sel qui est très-blanc. Un homme, venu de Kerkout, vint nous dire que cette ville n'était pas fort tranquille.

Le 28, le pacha resta toute la journée avec son divan (1) et ses écrivains; vers le soir il alla se promener et visiter les sources d'où découle le naphte.

Le 29, Topal-Ibrahim, qui était resté à Bagdad pour quelques affaires, arriva avec une centaine d'hommes formant une espèce d'état-major, et le mutselim de Kerkout vint amener quelques chevaux en présent à Méhémet-Pacha. Sur le soir, il envoya en secret arrêter le cheik de la tribu de Beiat; on apporta au pacha environ 100,000 piastres et des chevaux, produit de contributions des villages voisins; on voulait en avoir davantage, mais les habitants avaient pris la fuite.

Le 30, le pacha fit appeler à son divan tous les cheiks et mutselims des villes voisines de Touz-

(1) Conseil.

Kourmetou ; il leur donna ordre de payer toutes les contributions arriérées.

Il fit revêtir deux cheiks arabes de pelisses rouges : elles sont en toile, avec fourrure de peau de lapin ; en les revêtant de cette guenille, on est censé leur payer par l'honneur qu'on leur fait toutes les dépenses auxquelles on les oblige. Le cheik de la tribu dite Guibour fut amené et mis aux fers dans la tente du kawas bachi. Dans la soirée, les chefs et cheiks furent reçus dans la tente du pacha ; celui-ci les exhorta à bien veiller sur les intérêts de leurs administrés, à lever le moins d'impôts possible, à tâcher d'améliorer le pays, enfin, à considérer leurs administrés comme leurs propres enfants. Les cheiks étaient à peine sortis de la tente, qu'il fit appeler le kawas bachi (1) et les chefs d'Albanais : il leur donna ordre de partir de nuit et d'aller piller une tribu arabe dite Seil-bon-Sabach. Les kawas et les Arnautes arrivèrent inopinément dès la pointe du jour aux tentes de ces malheureux, qui étaient plongés dans le sommeil : ils en tuèrent quelques-uns et les pillèrent tous. Ils amenèrent au camp 30,000 moutons et chèvres, environ 200 chevaux et près de 500 ânes.

Le 1er *juillet*, les femmes, les enfants et les

(1) Chef des Kawas.

vieillards de cette tribu, dépouillés de tout, suivirent nos soldats jusqu'au camp, remplissant l'air de leurs cris, se couvrant la figure et la tête de boue, s'arrachant les cheveux; les Albanais les repoussaient à coups de bâton et de crosse de fusil, en leur disant les injures les plus atroces.

Le 2, cinq heures jusqu'à *Touak*; cet endroit, nommé *Imam-Touak*, est situé sur le bord d'une rivière, large en hiver, mais presque à sec en été; le pays est très-fertile et produit quantité de fruits; cependant il y a peu d'habitants, parce qu'ils sont continuellement exposés à être pillés. Là se trouve le fameux ziaret (1), dit Imam-Touak-Ziaret : les gens du pays disent que si un aveugle a la vraie foi en se présentant à ce ziaret, la vue lui est immédiatement rendue; c'est pourquoi on ne trouve pas dans le pays un seul homme qui ose avouer qu'il soit entièrement aveugle (quoique la cécité n'y soit pas rare), de peur d'être taxé d'infidèle.

Le 3 au soir, Méhémet-Pacha envoya à Kerkout un Tartare et deux kawas pour y faire faire des tentes, parce que la moitié de l'armée restait exposée aux ardeurs du soleil, et ensuite il s'enivra avec Mahmoud-Pacha.

(1) Ziaret, lieu de pèlerinage qui a acquis quelque célébrité; ce sont ordinairement des tombeaux de santons ou marabouts. (*Note de M. Texier.*)

Le 4, on leva le camp, et l'on alla à *Touzé-Kourma-Sou*, petite ville bâtie sur les bords d'une rivière ; cinq heures de marche : nous campâmes dans les vignes ; la ville peut avoir 2,000 maisons, les rues sont larges et droites, le sol aux environs est très-fertile.

Le 5, nous arrivâmes à **Kerkout**, à six heures de Touzé-Kourma-Sou ; cette ville possède une citadelle bâtie sur un monticule carré entouré du côté de la ville d'un fossé rempli d'eau courante, et de l'autre côté d'une rivière à sec pendant l'été. Cette ville se divise en quatre quartiers : Sokara-Zivé, Achaia-Zivé, Khoirat et Chatirlu, où se trouve la maison du mutselim : les rues sont assez larges, mais malpropres ; les habitants sont presque tous des janissaires, qui s'y sont réfugiés, et sont en guerre les uns contre les autres. La partie de la citadelle et les maisons adjacentes sont criblées de balles. Ahmet-Bey, le fils du Ienitcher-Aga (1), qui y fut tué, s'était fait craindre à Kerkout ; il s'était néanmoins réfugié à l'armée du pacha.

Le 6, le pacha envoya le saraf (2) chercher de l'argent, et mit en réquisition tous les tailleurs

(1) L'aga des janissaires, chef des différentes orta de cette milice.

(2) Saraf veut dire banquier, trésorier. Ce sont en général des Arméniens qui remplissent ces fonctions.

de la ville pour faire des tentes; les boutiques furent fermées toute la journée, les cafés et les rues vides.

Le 7 *juillet*, le pacha fit publier que l'on n'eût rien à craindre, que le commerce eût à reprendre, qu'il n'était pas venu pour les punir, qu'il leur pardonnait, et que ceux qui se croyaient coupables eussent à faire leur soumission : bien entendu, personne ne vint. L'après-midi, le pacha monta à cheval et alla visiter un endroit près de Kerkout, pour y établir le khan. En revenant, il passa par la ville et fit sa prière au ziaret (1) de Sokara-Zivé. Le soir, étant ivre, il fit tirer sur la ville un mortier chargé et deux obusiers. La bombe tomba sur la maison du kalé Agassi (2), ou chef de la citadelle; deux obus éclatèrent dans le marché, et ils tuèrent et blessèrent plusieurs habitants : tout cela pour s'amuser et intimider les gens du pays.

8 *juillet*. Nous allâmes camper dans l'endroit désigné par le pacha. Il avait strictement ordonné de camper en ordre; mais personne ne voulut l'écouter, et tout le camp s'établit pêle-mêle.

9 *juillet*. On amena deux mulets chargés d'ar-

(1) *Voy.* la note de la page 107.

(2) *Kalé*, château; *kalé Agassi*, gouverneur de la citadelle.

gent ramassé à Kerkout par le Tufenkdji-bachi (1). On apprit qu'Ahmed-Bey était à Soulimanieh, mais on n'osa aller le trouver.

10 *juillet*. Les roues des canons, ainsi que les affûts, étant en mauvais état, on les envoya en ville pour les réparer. Les bazars étaient déserts, les boutiques fermées : on prenait de tous côtés sans payer.

11 *juillet*. Je me rendais à la ville ; en marchant, je sentis quelque chose qui me heurtait la tête : je regardai et vis un homme pendu ; on me dit que c'était un voleur, mais je sus bientôt que c'était un domestique d'Ahmed-Bey. Il était pendu à la porte du café; les gens du café fumaient tranquillement leur pipe, à côté du cadavre, sans faire attention aux myriades de mouches qui s'y amassaient et à la mauvaise odeur que le cadavre exhalait.

On ramassa, dans la ville, une grande quantité d'argent et de bijoux. La nuit, on vola trois chevaux au pacha.

12 *juillet*. Le 12 au matin, le beau-frère de Ravendus-Bey (2) arriva auprès de Méhémet-Pacha, amenant avec lui environ 300 chevaux, quelques chameaux et des provisions.

---

(1) Le chef des porteurs de fusil (de l'infanterie).

(2) *Voy.*, dans le Journal de 1835, l'histoire de ce chef.

Le 13, on apporta au camp les tentes, les entraves des chevaux, la poudre, les boulets, etc. Le pacha fit faire l'exercice à feu à la troupe régulière et aux canonniers, devant le beau-frère de Ravendus et les chefs de divers villages, afin de leur donner une idée de son pouvoir; mais le beau-frère de Ravendus se mit à rire, et dit au pacha que 150 nizams ne pouvaient rien faire, qu'il en faudrait au moins 1500. Après leur départ, le pacha fit demander 500 hommes de Kerkout, pour qu'ils le suivissent, leur promettant la paye et les vivres. La nuit, il envoya Topal-Ibrahim et sa cavalerie, pour châtier Cheik-Sadoun, qui avait, disait-il, pillé une caravane quelques jours auparavant. Mais Sadoun était décampé et Topal-Ibrahim revint sans avoir rien trouvé.

14 *juillet*. La journée se passa à compter l'argent et à l'encaisser. Le Karnudar Méhémet (1), le Tufenkdji (2) volèrent tout ce qu'ils purent soustraire à la vue du pacha, montres, bouquins de pipes, etc.

15 *juillet*. Un kawas tua un Arabe dans la ville; poursuivi par les habitants, il se réfugia auprès de Mustapha-Pacha, qui lui donna raison; le

(1) Karnudar, trésorier.

(2) *Voy.* page 110, note 1.

même jour, ce kawas étant retourné à la ville, y fut assassiné; ses effets furent pris par le kawas bachi.

16 *juillet*. Un habitant de Kerkout, ayant, disait-on, fait un faux témoignage, le pacha ordonna de lui jeter de l'huile bouillante sur la tête, de le faire monter sur un âne, la figure tournée vers la queue, et de le promener par toute la ville, après s'être emparé de tout ce qu'il possédait et avoir livré sa maison au pillage. Quelques Albanais ivres s'étant pris de querelle avec des gens du pays, des mots on en vint aux coups; quelques Albanais furent blessés, les autres se sauvèrent; le pacha, craignant une révolte, ferma les yeux.

17 *juillet*. On apporta force provisions au camp.

18 *juillet*. Le soir, le pacha assembla les chefs et leur ordonna de se tenir prêts à partir le lendemain; la nuit, il découvrit plusieurs vols de chevaux.

19 *juillet*. On alla camper à *Seïd-Assan*, village et camp abandonnés, à trois heures de Kerkout; il y a près de ce village deux sources voisines : l'une fournit d'excellente eau, et l'autre de l'eau saumâtre. A une demi-heure, commencent de fort hautes montagnes.

20 *juillet*. Nous arrivâmes sur les bords du

grand Zab, appelé Zab el Asfer, large d'environ 50 toises, à un gué où les chevaux n'avaient d'eau que jusqu'au poitrail. On planta les tentes dans un endroit couvert d'herbes sèches. Un domestique, en fumant sa pipe, mit le feu à ces herbes; le vent s'étant élevé, plusieurs tentes furent consumées avant qu'on pût porter du secours.

L'après-midi, le même accident se renouvela. La tente de Bikir, aga de Kerkout, et d'autres, furent brûlées avec beaucoup d'effets; le vent portait le feu du côté du magasin à poudre, et c'est avec une peine infinie qu'on s'en rendit maître. Le pacha, craignant que cet accident ne se renouvelât, fit plier et charger les tentes, ce qui s'opéra avec tant de précipitation que la confusion se mit bientôt dans le camp, et qu'on se pilla réciproquement.

21 *juillet*. On fit quatre heures dans les montagnes. Le pacha, craignant d'être attaqué dans cet endroit, fit plier les tentes après la grande chaleur, et nous allâmes coucher près d'un canal qui passe par Arbil. Nous fîmes sept heures de marche. On ne reçut ce jour-là que moitié ration; le beurre et le riz furent retranchés.

22 *juillet*. Nous restâmes dans le même lieu. Le pacha envoya un Tatar à Bagdad et à Mossoul;

il fit demander à Arbil des kelleks (1) pour le passage du Zab.

23 *juillet*. Après trois heures de marche, l'armée se trouve sur les bords du Zab. Les kelleks n'étant pas arrivés, le pacha ordonna de passer à la nage; la cavalerie commença, mais l'eau étant très-profonde, et le courant rapide, beaucoup d'effets furent perdus, et 15 hommes se noyèrent. Quand les canons furent passés, les radeaux arrivèrent. Le reste de l'armée finit de passer vers l'iskindi (2), le pacha passa le dernier. Nous allâmes à une heure de là, près d'un village ruiné, nommé *Aboudjerda*. On me vola ce jour-là plusieurs effets que je vis vendre ensuite à Mardin.

24 *juillet*. Nous allâmes camper à *Birdjilla*, village habité par des chrétiens. Un Tatar arriva de Maden et nous apporta la nouvelle de l'arrivée de Méhémet-Reschid-Pacha à Malatia, et de troupes à Diarbekir. Il nous apprit que tout était hors de prix à Diarbekir, et que la mesure d'orge coûtait 8 piastres de Constantinople. Méhémet-Reschid-Pacha avait réclamé les biens de Kodja Ilias à Osman-Pacha, ex-gouverneur de Mardin, qui, de concert avec Adji-Assan-Bey, l'avait fait dé-

(1) Radeaux soutenus par des outres. *Voy.* p. 18, note 3.
(2) Iskindi, heure pour la prière.

capiter. Osman-Pacha pour ne pas être obligé de rendre ce qu'il avait si injustement volé, s'échappa de Diarbekir, et vint rejoindre Méhémet-Pacha quelques mois après.

25 *juillet*. Nous arrivâmes à *Jonous Neb* ou *Ninive*, en face de Mossoul : on dit que le prophète Jonas y est enterré ; peut-être cette tradition s'applique-t-elle seulement au supérieur, nommé Jonas, d'un couvent arménien qui a été fondé dans cet endroit. Le pacha alla y faire sa prière. Le pacha de Mossoul, Méhémet-Saïd, vint féliciter Méhémet-Pacha sur son arrivée. Nous campâmes sur les bords du Tigre, près d'un pont.

26 *juillet*. Nous passâmes le pont et une partie de la ville pour aller camper en face du Séraï (1).

27 *juillet*. Saïd-Méhémet vint voir notre pacha ; celui-ci était en conférence avec le frère du mutselim de Kerkout qui venait d'arriver. Nous apprîmes la prise d'Amadia, par Ravendus. Mimet-Bey était retourné à Kerkout ; trente ou quarante hommes avaient été tués et on s'était battu toute la journée.

Le soir, Méhémet-Pacha se rendit au bain, et fit danser les keutchek (jeunes garçons qui ser-

(1) Palais.

vent de mignons aux Turcs). Il leur fit donner 500 piastres de Bagdad (1).

28 *juillet*. Le pacha retourne au bain.

29 *juillet*. Tous les tailleurs de Mossoul furent mis en réquisition pour réparer les tentes ou en faire de neuves. Le pacha exigea aussi quelques quintaux de poudre à canon, et fit courir le bruit qu'il allait retourner à Kerkout.

30 *juillet*. Beaucoup d'hommes meurent faute de soins.

31 *juillet*. Le pacha demande à la ville des vivres pour huit jours.

1^er^ *août*. Il emprunte beaucoup d'argent aux marchands de Mosoul et leur donne des teskérés (2) sur la douane de Bagdad. On fit mourir sous le bâton un pauvre diable qui avait volé une poignée d'orge.

2 *août*. On fit faire des cartouches à la troupe; on fondit des balles; on mit tout en bon état. On prit à Mossoul trois canons qui étaient au Séraï.

3 *août*. Le fils de Sofouk, nommé Ferkhan, sa mère, sa grand'tante et d'autres femmes, vin-

(1) La piastre de Bagdad est la cinquième partie de la piastre de Constantinople.

(*Note de M. Texier.*)

(2) Laissez passer en franchise pour la douane.

rent faire leur soumission au pacha, qui leur donna des vêtements et des vivres. Ils apportaient en présent six chevaux nedjis (1). Quant à Sofouk, il écrivait qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour obliger le pacha, mais qu'il ne viendrait pas lui-même. On fit donner à chaque personne dix jours de provisions. Le capidji Chekir reçut de Mossoul 25,000 (2) de contributions.

Le mutselim de Mardin, Sabuka-Ahmet-Effendi, déposé par Méhémet-Pacha, arriva à Mossoul. Méhémet lui prit ses armes, ses chevaux, ses habillements, et l'envoya sous escorte à Bagdad. Ce mutselim, depuis sa nomination, avait pillé autant qu'il avait pu les habitants de Mardin, et avait envoyé l'argent chez lui. Kadji-Assad-Bey, frère d'Ali-Bey, gouverneur du château de Mardin, fut nommé mutselim. Un Tatar turc fut envoyé pour lui porter la pelisse ainsi que le firman de nomination.

Un soldat, s'étant enivré, donna un coup de

(1) Le Nedje est une province de l'Arabie centrale qui fournit la meilleure race de chevaux. Méhémet-Ali possède dans les haras de Schouhra des chevaux nedjis qu'il a payés 200 bourses (25,000 francs). (*Note de M. Texier.*)

(2) La désignation de la monnaie est en blanc dans le manuscrit.

couteau à un habitant de la ville, qui mourut quelques jours après ; quoique ce soldat fût bien connu, on n'osa le dénoncer au pacha par crainte de ses camarades.

4 *août*. Le fils de Sofouk partit pour son camp ; le pacha aurait bien voulu le retenir, mais Sofouk avait en otage des Tatars et un parent de Méhémet-Pacha. Le fils de Sofouk est un jeune homme d'environ 25 ans, plein d'esprit et de bravoure, et qui donnera de la tablature aux Turcs.

5 *août*. Nous allons camper à *Ameidat*, village ruiné sur le Tigre, à trois heures de Mossoul. On campa sur les monticules. Après midi, on chassa les sangliers : le pacha s'en mêla. Un Arabe qui faisait sa prière reçut une balle dans le genou. Le pacha lui donna quelque argent.

6 *août*. Nous allâmes camper à *Kesik Keopru* khan, à quatre heures d'Ameidat, sur le bord d'une rivière qui coule sur un lit de marbre ; il y a un pont de trois arches, dont une est tombée. Ce lieu est souvent le théâtre de combats entre les Arabes et les caravanes. Ce khan est en bon état et peut contenir deux cents hommes. Quelques aïtaks (fantassins) se mirent à pêcher : un d'eux frappait et troublait l'eau avec un bâton, pendant qu'un autre promenait sur les bords du fleuve un panier garni d'herbes dans le fond ; le

poisson effrayé se jetait dans le panier. Ils prirent de cette manière une centaine de gros poissons.

Sur l'iskindi, quelques femmes et vieillards de Talafas vinrent supplier le pacha de mettre en liberté le mari de l'une d'elles, lequel avait été pris l'an dernier par Mollak Mussein, lors de son expédition. Méhémet-Pacha leur répondit par un refus, les fit chasser hors du camp et s'empara de leurs montures.

7 août. Mustapha-Pacha partit de suite avec près de douze cents cavaliers pour surprendre Talafas; il arriva avant le jour et entra dans la ville, avec sa cavalerie. Mais quelques gens de la ville s'étant réveillés aux aboiements des chiens, tirèrent des coups de fusil; la cavalerie quitta alors la ville, et vint se poster à l'entour. Les habitants coururent aux armes; les femmes firent un bruit épouvantable, et la fusillade recommença. Les nôtres ne ripostèrent point. Un envoyé fut expédié à Méhémet-Pacha, qui arriva trois heures après avec l'armée. Quoique encore trop éloigné, il commença à faire feu. Les boulets et les obus tombaient parmi nous et blessèrent nos cavaliers. S'étant rapproché, il fit mettre les nizams en ligne, les canons derrière, et derrière les canons la cavalerie. On tira quelques coups de fusil. Méhémet-Pacha fit le brave; il s'avança un peu

plus près, mais ayant entendu les balles siffler, il baissa la tête ; son Chamalchir Bachi ayant été blessé au mollet, il s'éloigna du champ de bataille. Voyant qu'avec son armée il ne pouvait se rendre maître d'une ville sans remparts et défendue par moins de cinq cents habitants mal armés, il fit établir le camp, convoqua les chefs dans sa tente, et demanda leur avis ; personne ne voulait marcher le premier. Quelques nizams abrités par un fossé profond escarmouchèrent jusqu'au soir. Nous eûmes un lieutenant de tué, et 15 hommes de blessés. Le soir, des gens de Talafas vinrent en pourparler, mais le pacha ne voulut rien entendre de leurs propositions. Il voulait 300 bourses, la remise des armes et des munitions, 100 mulets ou chameaux, ainsi que trois jours de provisions. Les parlementaires revinrent avec des présents, du beurre, des œufs, etc. ; ils acceptaient les conditions du pacha ; mais celui-ci s'était ravisé, il fit mettre les parlementaires aux fers. Topal-Ibrahim (Ibrahim le boiteux) alla cerner un côté de la ville, afin que personne ne pût échapper. Talafas est situé à sept heures de Kesik Koepru, au pied des montagnes dites Mossoul Dagh et Sinjar Dagh. C'est le dépôt du pillage des caravanes. Il sort de la montagne une source considérable d'excellente eau, et une petite rivière arrose la partie basse de la ville. On y voit les restes d'une

forteresse et de remparts; il y a beaucoup de figuiers, de mûriers et de grenadiers. Les habitants sont voleurs, menteurs et méchants; comme à Mardin et à Mossoul, ils sont toujours armés; la ville a environ 1,000 à 1,200 maisons. Les environs sont très-fertiles, et le blé de bonne qualité.

8 *août*. Le matin un vieillard à barbe blanche et trois femmes tête nue vinrent trouver le pacha, offrirent de lui donner ce qu'il demandait, mais seulement pour deux jours de provisions; le pacha ne voulait rien entendre et partit à midi avec tout son camp. Il donna pour raison d'un si brusque départ qu'il n'avait pas de provisions; mais j'ai su depuis qu'il avait peur que Khalefa-Aga ne se sauvât. Les habitants de Talafas, nous voyant partir, nous débitèrent force injures. Quelques traînards furent pris et dépouillés par eux.

Le soir, on arriva au pied du mont Sinar. On croyait que nous devions y aller, et chacun se flattait d'attraper quelques petits ou petites Zeïdis (1) pour en faire des esclaves. On avait fait six heures sans trouver d'eau; on établit le

(1) Probablement Yézidis, tribus qui habitent cette partie du Kurdistan.

camp auprès d'une rivière sortant de dessous terre ; cette eau était minérale et saumâtre ; elle donna la dyssenterie à la troupe pendant un jour ou deux, et occasionna des rétentions d'urine fort pénibles. Les chevaux en furent très-incommodés. Ce jour-là on ne fit aucune distribution de rations ; les chevaux ne reçurent que demi-ration d'orge. Les soldats firent cuire des herbes avec du riz, mais la plupart en furent malades.

9 *août*. Nous allâmes camper auprès d'une rivière profonde et poissonneuse, et d'un village ruiné. L'eau était de bon goût. Nous avions fait douze heures sans en trouver. Un Arabe me fit voir un endroit où deux Anglais s'étaient battus et étaient restés sur le terrain. Deux petits monticules indiquaient la place où étaient déposés leurs restes (1).

10 *août*. Nous vînmes camper auprès d'une rivière et à côté de villages sous la domination de Khelaf-Aga, autrement Iousouf-Aga. La plupart des habitants des villages voisins ayant appris notre arrivée se sauvèrent dans les montagnes, et nous fûmes obligés de prendre des vivres aux cheiks des tribus voisines. Zamusa-

(1) Il est plus vraisemblable que ces deux Anglais avaient été assassinés.

Kan fut tué par un Bachi Bozouk qui dit avoir tiré un coup de fusil sur cet homme au moment où il allait enlever un cheval. Le pacha fit cadeau à l'Arnaute d'une pelisse et de 1,500 piastres de Bagdad : le cadavre resta exposé devant la tente de Méhémet-Pacha.

11 *août*. La journée se passa à envoyer des Tatars de côté et d'autre. Un Tatar arriva de Mardin, et nous apprit que Reschid-Pacha s'apprêtait à quitter Malatia. Il nous dit aussi que Hedji-Assad-Bey, mutselim de Mardin, avait augmenté les impôts.

12 *août*. Méhémet-Pacha fit dire à Iousouf-Aga de venir le voir. Il lui envoya des lettres amicales, un châle et lui promit la pelisse. Il lui demanda deux jours de provisions. Khalif-Aga ne vint point, ce qui mit le pacha de fort mauvaise humeur.

13 *août*. Le camp se mit en marche le matin ; on se dirigeait tranquillement sur Nizibin, quand tout à coup Méhémet-Pacha, le sabre à la main, et au grand galop, fit retourner en arrière et faire un mouvement vers *Aznaour* où se trouvait une maison de Iousouf-Aga. Il n'y avait âme qui vive à Aznaour ; on y mit le feu. On se dirigea ensuite vers *Mourabad*, plus près des montagnes. Iousouf-Aga nous voyant arriver se renferma dans son casir ou château avec environ soixante

fusiliers et les femmes du village. Le pacha le somma de se rendre auprès de lui ; mais il fit répondre par sa femme et sa sœur qu'il donnerait des provisions, mais qu'il resterait chez lui. Le pacha fit alors pointer les canons sur le village et envoya un second parlementaire. Iousouf répondit par des coups de fusil. Le pacha ordonna alors de faire feu, et à la cavalerie de charger. La canonnade commença ; mais les boulets allaient tous trop haut, ou trop à droite ou trop à gauche. Les cavaliers attaquèrent le village, mais deux chevaux et trois hommes ayant été tués, toute la cavalerie battit en retraite, disant : Ce n'est pas ici la place de la cavalerie ; il faut l'infanterie. Quelques fantassins occupés à piller les maisons les plus voisines, voyant la cavalerie s'enfuir, jetèrent de frayeur leurs armes pour se sauver plus vite. Le pacha fit cerner le village et établir le camp. Un des frères de Iousouf-Aga, blessé en se sauvant et accosté par un de nos cavaliers qui le prit pour un des nôtres, saute derrière l'Arnaute, lui enfonce son poignard dans les reins, et, le jetant à bas de son cheval, s'échappe dans la montagne ; il rejoignit les habitants des villages voisins, tous sous les armes et disposés à se bien défendre. Les Maugrabins (1) et

(1) Arabes de l'occident.

les Kerkoustis (1) s'emparèrent de l'église, où se trouvaient trois femmes et un vieillard sans armes. Les femmes furent violées, et on coupa la tête du vieillard. Elle fut portée à Méhémet-Pacha qui fit donner aux soldats 250 piastres. Le camp établi, deux pièces de canon y furent laissées; les mortiers et l'obusier le plus fort furent placés derrière l'église à cinquante pas du château assiégé. Les autres pièces furent réparties sur les collines voisines. La canonnade ne discontinua pas, mais le château ne fut pas atteint par un seul boulet; ils tombaient tous dans le camp. Le soir on posta les Bachi Bozouk à l'entour du château afin d'en garder les environs; à la faveur de l'obscurité on parvint à mettre le feu à une porte basse, mais elle était barricadée et on ne put entrer; nous eûmes dix-huit morts.

13 *août*. Fusillade derrière les maisons, personne n'osant affronter les balles; le frère de Iousouf-Aga descendit de la montagne avec les paysans armés pour secourir son frère, mais quelques coups de canon les firent rétrograder. On trouva quelques femmes cachées dans des maisons; elles furent toutes violées, et on coupa même la tête à plusieurs. Les soldats portèrent

(1) Kerkoustis veut dire soldats des environs de Kerkout.

les têtes au pacha après les avoir défigurées et avoir coupé les cheveux pour que le pacha les prît pour des têtes d'hommes. On donnait deux cent cinquante piastres par tête. La même fut apportée jusqu'à trois fois de suite ; mais la ruse ayant été aperçue, on fit jeter les têtes dans un puits pour ne pas être exposé à être trompé.

14 *août*. Le pacha, voyant que son armée n'osait donner l'assaut, et que les bombes et les boulets ne produisaient aucun effet, me fit appeler et m'ordonna de faire une mine. Je demandai des mineurs et des outils ; il n'y avait pas même une pelle. Fais comme tu pourras, me dit-il, mais je veux absolument une mine. Je pris dix hommes, et me servant de quelques morceaux de fer que je trouvai, je me mis à l'œuvre. La mine fut faite en cinq jours pendant lesquels nous eûmes extraordinairement à souffrir de la chaleur et de la faim, car on ne nous apportait pas à manger.

15 *août*. Je sortis de la mine pour aller dans une maison voisine m'emparer d'une jument, et je vis venir de mon côté deux Albanais qui se sauvaient le long des maisons. Un d'eux, en passant près d'un endroit découvert, fut atteint d'une balle à l'épaule : Cara cahim (mon frère), dit-il à son camarade, ne m'abandonne pas, je suis

blessé. Celui-ci regarda bien de tous côtés, et ne voyant personne, tira un pistolet de sa ceinture, cassa le crâne au blessé, et le traînant dans une cour voisine, lui enleva sa ceinture pleine d'argent, puis abandonna son camarade qui fut dévoré par les chiens.

Je vins à bout de prendre la jument que je cherchais, mais le kawas de Mustapha-Pacha voulut s'en emparer. Il l'avait déjà saisie par la bride lorsqu'il fut atteint au front par une balle et qu'il tomba mort. Mustapha-Pacha me traita alors de pezeving, de keupeck (1). Pourquoi as-tu pris cette jument? tu es cause de la mort de mon kawas bachi. Il prit alors la jument pour lui, promettant de me la payer, ce qu'il s'est bien gardé de faire.

16 *août*. Suspension d'armes et pourparlers. Méhémet-Pacha insistait pour que Iousouf-Aga vînt lui-même. L'ouvrage de la mine avançait lentement, parce qu'on manquait de tout. Les Maugrabins pour s'amuser mirent le feu aux maisons qui entouraient celles de Iousouf-Aga qui fut enveloppée de fumée. On aurait pu prendre alors son casir, puisqu'il n'y avait qu'un mur de vingt pieds à escalader; mais personne n'eut le courage d'aller jusqu'au pied.

(1) Grosses injures des Turcs. *Keupech* signifie *chien*.

17 *août*. La fusillade fut assez nourrie et les tambours battirent pendant près de trois heures. Le pacha se décida à faire faire des échelles, mais tout le bois avait été brûlé. Depuis qu'on avait brûlé toutes les maisons, nous étions à découvert. Une bombe tomba à l'ouverture de la mine et blessa un mineur.

18 *août*. Je fis commencer les deux chambres de la mine qui avait été conduite sous le harem de Iousouf-Aga. Il fit creuser de son côté pour tâcher de nous rejoindre, mais le courage manqua à ses gens, et une sorte de révolte se manifesta parmi eux ; ils voulaient se rendre. Le frère descendit encore de la montagne, et il commençait à faire battre la cavalerie en retraite lorsque le canon le força lui-même à se retirer. Les escarmouches nous coûtaient chaque jour de quinze à vingt hommes et même trente.

19 *août*. La discorde se mit parmi les gens de Iousouf, qui offrit de se rendre à discrétion. Ils laissèrent leurs armes et sortirent de leur casir. Méhémet laissa les paysans libres, mais les Arnautes en massacrèrent une partie; une vingtaine échappèrent à peine. Plusieurs jeunes filles furent violées, et quelques autres, qui refusaient de se livrer, furent coupées en morceaux. Lorsque le château fut évacué, le khanadar Méhémet, et le Tufenkdji bachi de Méhémet-Pacha y

entrèrent. On prit pour le pacha ce qui était de valeur, mais les troupes impatientes de pillage commençant déjà à escalader les murs, on ouvrit les portes; c'est alors que se passa la scène la plus terrible qu'on puisse décrire. On se battit pour le moindre objet, et il y eut vingt morts et quarante blessés pendant le pillage.

20 *août*. Le pacha me commanda de faire sauter la mine. Des Arnautes cherchant dans les puits y trouvèrent de l'or, des bijoux, etc.; la bataille recommença. Le pacha ayant appris cette découverte, envoya son khanadar; mais les Arnautes se réconcilièrent aussitôt et ne laissèrent rien prendre au pacha.

21 *août*. On mit le feu à quelques maisons qui étaient restées. Comme on n'avait point prévenu, plusieurs hommes qui passaient disparurent sous le toit qui s'écroula, et furent brûlés vifs.

22 *août*. On mit le feu à la mine et la maison fut renversée de fond en comble. Le soir Méhémet se rendit sur les décombres, et là, fier comme Artaban, il s'écria : Voici comme je réduirai ceux qui me résisteront.

23 *août*. Il me fit appeler et me fit donner 1,000 piastres de Bagdad à titre de bakchich. Quelqu'un ayant dit qu'on manquait de médecin, il m'ordonna d'aller panser les malades qui étaient à Nizibin. Me voilà de mineur devenu médecin;

je parvins cependant à quitter cet emploi quelques jours après.

Un seïs arabe étant allé chercher de l'orge dans un petit village voisin de Mourabad, fut pris par les gens du frère de Iousouf-Aga; ils lui ouvrirent le ventre qu'ils remplirent d'orge comme un sac; lui coupèrent la tête qu'ils mirent entre ses jambes, après avoir rempli la bouche d'orge. Quelques soldats s'étant aussi rendus vers cet endroit, furent reçus à coups de fusil. Le pacha envoya de la cavalerie, et les Kurdes se sauvèrent dans les montagnes.

24 *août*. Les chefs des villages environnant Nizibin et Mourabad vinrent faire leur soumission. Essa Khetib, chef de la tribu dite Gourin, ne vint point: les premiers envoyèrent sept chevaux arabes en présent; le pacha leur donna des pelisses.

25 *août*. Le pacha fit attaquer une vieille bâtisse qui servait de retraite aux Kurdes échappés.

On emmena des bestiaux et on apporta de l'argent et quelques têtes.

26 *aout*. Plusieurs blessés moururent. Un soldat vint chercher le chirurgien pour qu'il pansât son camarade: pour l'engager à venir, il lui mit son pistolet sous la gorge. Méhémet-Pacha fut indisposé d'une débauche de la veille.

27 *aout*. Mustapha-Pacha se rendit à *Nizibin*

pour savoir la quantité de blé et d'orge qui s'y trouvait. Le soir il partit pour piller et brûler un village nommé *Kinmik*, à environ quatre heures de Nizibin, dans les montagnes, mais il n'y trouva plus personne; il n'y avait plus que les chiens et les chats.

28 *aout.* On établit des moulins pour la farine, car on manquait de pain au milieu de l'abondance. Vingt nizams désertèrent pour aller à Alep. On mit en réquisition les paysans des divers villages pour leur faire transporter le blé et l'orge qui se trouvaient à Nizibin. On donnait pour chaque voyage une poignée de blé en payement.

29 *aout.* *Idem.*

30 *aout.* Un vieux juif se disant médecin, et un chirurgien kurde vinrent de Mardin pour soigner les malades qui mouraient faute de pansement.

31 *aout.* Méhémet-Pacha me demanda le plan de Mourabad et d'Agnaour; il voulait l'envoyer à Constantinople.

1^er^ *septembre.* Méhémet Tufenkdji-Bachi fut envoyé à Nizibin avec deux canons et les nizams.

2 *septembre.* L'Ibriktar-Agassi qui avait été blessé par la maladresse d'un soldat, mourut de ses blessures. Le pacha s'empara de son bien, promettant de payer ses dettes, ce qu'il a tou-

jours oublié de faire. Omar-Bairactar-Topal-Ibrahim mourut aussi.

3 *septembre*. Le camp fit ses dispositions de départ.

4 *septembre*, Mustapha-Pacha eut ordre de rôder aux environs des villages et au pied de la montagne : il prit huit malheureux que l'on mit aux fers. L'armée vint camper à Nizibin. Sur la route les Arnautes, pour s'amuser, mirent le feu à un village. Un envoyé d'Aïoul apporta des lettres au pacha ; Aïoul lui promettait cent bourses, cinq jours de vivres et cent cinquante mulets, mais refusait de venir. Le pacha revêtit l'envoyé d'une pelisse. Méhémet-Pacha fit demander Essa, chef de Gourin, mais sachant que Khalif-Aga avait les chaînes au cou, il ne vint pas ; il répondit qu'il enverrait son frère ; il envoya deux chevaux en présent. . . . . .

. . . . . .

Cette relation ne va pas plus loin. La campagne se termina par le siége du château de Mardin où le gouverneur qui ne voulait pas rendre compte des bourses qu'il avait prises, s'était retiré avec ses hommes. L'armée turque se montra si lâche qu'elle fut obligée de capituler avec le gouverneur qui rentra en fonctions.

JOURNAL DE 1835.

Constantinople, 9 *février*. Je pris passage sur un bâtiment ponté turc, lequel devait mettre à la voile deux heures après, mais les autres passagers n'étant pas arrivés, et le capitaine n'étant pas plus pressé qu'eux, on remit le départ au lendemain matin. Je m'y rendis à l'heure désignée, et ce ne fut cependant que vers midi que je commençai à m'apercevoir de quelques préparatifs; enfin les passagers arrivèrent tout doucement les uns après les autres. Il y avait des individus de tout âge, de tout sexe, et de plus de dix religions différentes : c'était l'arche de Noé de toutes les sectes du pays, depuis la plus fière jusqu'à la plus humble, c'est à dire depuis le Turc jusqu'au Juif. Il y avait cinq ou six vieilles femmes turques, une jeune qui avait des yeux magnifiques, et une fille grecque fort avenante. Mais c'était surtout parmi les hommes

qu'il y avait une étrange variété : deux ou trois soldats, autant de gros Turcs bien paisibles, et bien contents de leur embonpoint; une espèce de soldat irrégulier de l'intérieur, à culotte courte très-serrée (1), et à turban en pointe; des catergis (2) turcs, race querelleuse et peu endurante; un derviche de Bukarest, dont j'avais déjà eu l'honneur de faire la connaissance l'an dernier dans les montagnes du Lazistan (3), et qui me demanda de nouveau si les Français étaient bons musulmans, et choieraient volontiers un saint personnage comme lui; je ne lui ai pas conseillé d'en faire l'expérience. Ajoutez à tout ce monde des Arméniens, des Grecs, quelques marchands italiens, un Géorgien, un marchand d'esclaves arabe avec sa marchandise, venant probablement du voisinage du Darfour : enfin trois juifs.

Tout le monde étant réuni, les douaniers arrivèrent pour visiter les effets; il fallait les voir extorquer les bakchich aux pauvres juifs qui versaient un torrent de larmes à chaque para (4)

(1) C'était un soldat de la milice des Ziebeck, Journal de 1832, page 5, note 2.

(2) Muletiers, du mot *cater*, mulet.

(3) *Voy.* la notice.

(4) Le para est la quarantième partie d'une piastre. La piastre valait à cette époque 25 centimes.

qu'on leur arrachait, mais ils n'osaient crier trop fort; l'Arménien se laissa tondre assez doucement, cependant on le ménagea; le Grec cria, pria, frappa sur l'épaule du douanier, et fit si bien qu'il finit par payer moins que les autres. Mon tour vint, on fut plus poli; mais on demanda le bakchich; je répondis: ver-mem (1)! on voulut visiter mon bagage, malgré mon tesskéré; je m'y opposai; je me fâchai; je crois même que je lâchai un pezeving (2), c'était mon plus fort argument: il l'emporta.

Cette visite avait duré plus de deux heures, je croyais que nous allions enfin partir, lorsque parut l'effendi chargé d'examiner les passe-ports; plusieurs passagers n'étaient pas en règle; on les expulsa: il me manquait à moi-même un visa, il fallut que je me rendisse au bureau, malgré les cris de mes compagnons de voyage qui pensaient que j'allais retarder le départ. Arrivé devant l'effendi des passe-ports, il fallut faire la conversation; j'avais beau lui dire que le bâtiment partirait sans moi; son calem (3) n'allait pas, il le tournait cent fois entre ses doigts, essayait la

(1) Je ne donne pas.

(2) Expression injurieuse. *Voy.* page 127, note.

(3) Calem (calamus) Plume de roseau dont se servent les Turcs.

pointe sur son ongle, sans se décider à s'en servir : arrive un autre Turc qui demande où j'allais. Quand il sut que c'était à Bagdad ; c'est donc pour le commerce, me dit-il, que vous allez si loin. Non ! lui répondis-je, oualla (1) ! Ne vaudrait-il pas mieux rester chez soi ; ou, pour le dire à la turque, *être assis chez soi* ? On mit enfin le cachet sur mon teskéré. Je comptai 6 paras, et je courus au bâtiment que je croyais parti : Mais il s'y passait bien autre chose : le marchand d'esclaves, je ne sais pourquoi, avait déclaré trois individus, mais il avait caché un petit nègre dans les bagages sous le pont ; il fut découvert ; la garde est appelée : on s'empare du marchand et du capitaine pour leur appliquer à chacun cent coups de bâton sous la plante des pieds. Je désespérai alors de partir. Mais il faut en convenir, si la justice turque n'est pas toujours juste, en compensation elle est très-expéditive ; elle gagne en célérité ce qu'elle perd en qualité. En moins d'un quart d'heure l'affaire fut instruite, plaidée, jugée et la peine fut appliquée. Notre capitaine revint clopin clopant ; on expulsa du bâtiment le marchand d'esclaves, mais comme il tardait tant soit peu à déguerpir, l'homme aux petites culottes qui s'ennuyait de tant de retards,

(1) Ce mot correspond à l'expression française, Pardieu !

se mit à l'injurier ; il y eut aussitôt des deux côtés une explosion d'injures qui se heurtaient à faire plaisir : le marchand lança en arabe, sa langue maternelle, tous les marasse! les cansir! et autres belles expressions, qui laissent bien en arrière les ana sené sigdim (1) turcs. Enfin le calme revint : on mit à la voile, non sans avoir bien crié pour se dégager des autres bâtiments parmi lesquels nous étions; chacun prit sa place, on alluma les tchibouks (2), et la satisfaction régna partout.

Nous nous traînâmes lentement toute la nuit, par un calme plat, n'étant remorqués que par quatre hommes. Le lendemain soir nous nous trouvions à l'entrée du golfe de Moudania ; le vent étant contraire, mais faible, nous courions tout doucement une bordée, lorsque nous vîmes sortir de l'entrepont beaucoup de fumée, et nous sentîmes une forte odeur de brûlé. Ianghen-var (3)! fut le cri général. Aman! Aman (4)! s'écria à son tour le reiss (5) ; il y a dix barils de poudre. L'homme aux petites culottes, en vrai tapageur, se mit aussitôt à accuser un gros Turc

(1) Injures familières aux Turcs.
(2) Longue pipe droite.
(3) Il y a le feu !
(4) Mon Dieu ! mon Dieu !
(5) Capitaine.

à turban vert, qui reposait doucement de l'autre côté, d'avoir laissé tomber un charbon. A cette accusation, qui avait été accompagnée de l'expression favorite de pezeving, l'émir furieux se lève, et fait pleuvoir sur le soldat un déluge de coups de tchibouk ; le soldat prend son yatagan, et voilà nos deux hommes s'escrimant à qui mieux mieux; le sang coule : tout est en émoi. L'équipage cherchait à éteindre le feu ; les passagers voulaient mettre la paix parmi les combattants ; il n'y avait guère que moi qui fusse un peu de sang-froid ; on avait tout à fait oublié la conduite du navire; nous étions cependant au bout de notre bordée et près de nous jeter sur les rochers ; je m'en aperçus et criai bientôt à mon tour ; Aman ! car le danger était pressant. La situation était assez extraordinaire : un incendie, une explosion imminente d'un côté ; un combat et un naufrage de l'autre. On sauta vite à la manœuvre et nous réussîmes à virer de bord. On éteignit le feu qui avait pris à une couverture de coton qui se consumait très-innocemment sur les barriques de poudre. On força les Turcs à s'embrasser, et Dieu aidant, nous mîmes environ trois heures pour les deux milles qui nous séparaient de *Moudania*, où nous arrivâmes pendant la nuit.

12 *février*. Je partis le 12 février au matin avec

trois chevaux, sans surudgis (1), et le soir j'arrivai à **Brousse** où M. Crépin (2) me donna l'hospitalité. La plaine de Brousse est bien loin d'être entièrement cultivée; il n'y a que la partie la mieux arrosée qui soit plantée en mûriers; cependant notre capitaine m'assura que la culture avait fait de grands progrès depuis une quinzaine d'années, et que par suite l'air était devenu bien meilleur, tellement qu'on n'y connaît plus les fièvres qui autrefois y faisaient beaucoup de ravages. Cet avantage est dû, il est vrai, en grande partie, à ce qu'on a défendu la culture du riz.

La population de Brousse ne s'élève pas à moins de cent mille habitants. Les Turcs y sont en grande majorité; le reste se compose d'Arméniens schismatiques, de catholiques (environ cinq à six cents), de Grecs et de juifs. Le principal produit de Brousse consiste en soie : il s'en exporte pour une valeur de 25 millions de francs, principalement en France et en Angleterre où elle sert à faire la trame; elle ne peut être employée pour les organsins, parce qu'elle est mal

(1) Guides, palefreniers.

(2) M. Crépin, négociant d'origine française, établi depuis longtemps à Brousse, y accueille les voyageurs avec une obligeance, dont j'ai eu moi-même à me louer en 1839. Il s'occupe aussi de botanique.

triée. On y fabrique aussi des étoffes en soie fort en usage dans le Levant ; ces étoffes sont fortes, à bon marché, et peuvent se laver. On en fait un commerce assez étendu dans toute la Turquie. Il y a aussi un certain nombre de tanneries. Brousse serait admirablement située pour une ville de fabrique, par l'abondance des eaux et du bois, et sa proximité de la mer.

Les avanies (1) sont loin d'avoir cessé dans ce pays, et quand on pense que le mutselim (2) ne touche que 250 piastres par mois ; on conviendra qu'il est impossible qu'il n'y ait pas beaucoup de vexations commises. C'est à cet état de choses qu'est dû l'accroissement de la population de Brousse ; les villageois s'y réfugient pour s'y mettre un peu plus en sûreté. Les villages Turcs sont les premiers abandonnés ; dans ceux où il y a des Grecs et des Turcs, ceux-ci sont toujours les premiers à quitter la place ; bien souvent les Grecs restent seuls, et comme ils sont actifs et laborieux, ils résistent aux avanies que le Turc indolent et apathique ne peut supporter. Plusieurs villages autour de Brousse

(1) Cette expression est employée par les Levantins pour désigner les tributs illégaux que les gouverneurs lèvent sur leurs administrés.

(2) Gouverneur de la ville.

sont dans ce cas ; à Moudania même il n'y a presque plus de Turcs.

Il y a ici un missionnaire américain chargé de répandre la lumière de l'Évangile ; ses efforts sont bien inutiles, c'est de l'argent mal employé.

Avant de partir de Constantinople j'avais fait prix avec un moucari (1) alépin (1050 piastres pour trois chevaux), pour me conduire en trente jours à Alep. Je croyais trouver les chevaux prêts à Brousse, mais ils étaient à dix heures de là, dans un village. Il fallut envoyer un exprès, ce qui me força à séjourner le 13.

14 *février*. Une soirée à Brousse. — Je fus invité à une soirée chez un Grec d'Alep. Nous trouvâmes en arrivant trois musiciens qui jouaient l'un du violon, l'autre du psalterion (2), et le troisième du nec, instrument turc à vent, de la forme d'une flûte, mais beaucoup plus long. Les premiers s'accompagnaient de la voix ; les dames occupaient un côté du divan, et les hommes l'autre. On commença par nous servir les confitures avec le café, suivant l'usage, ensuite pendant toute la nuit, sans qu'on laissât un instant

(1) Ou moucre, conducteur de chameaux, et par extension muletier.

(2) Sorte d'harmonica, monté avec des cordes de métal.

les mâchoires se reposer, les dames présentèrent à tour de rôle des friandises, telles que dragées, pistaches, pâtisseries, fruits secs et confits, accompagnés de petits verres de vin et de liqueurs si souvent réitérés, que la plupart des hommes étaient à peu près gris. On dansa la Romaïka (1) en se tenant avec des mouchoirs; un bouffon vint ensuite qui imita un juif priant dans la synagogue; les juifs sont le plastron favori dans les farces de l'Orient. Un habitant d'Alep nous exécuta seul une danse à caractère; et après que l'on eut pris le thé avec force rhum, la musique nous reconduisit chez nous.

Suivant le maréchal Marmont qui passa à Brousse en 1834, le mont Olympe de Bythinie (2) a 1407 toises au-dessus du niveau de la mer (3).

15 *février*. Départ de Brousse. Je ne pus faire que quatre heures pour aller coucher à *Aksou*, petit village qui compte à peine 50 maisons; j'ai fait route pour le nord-est et longé la chaîne de l'Olympe. A l'extrémité de la plaine de Brousse

(1) La danse grecque.

(2) Aucher Éloy n'a point visité l'Olympe dans ce voyage: il y avait herborisé à plusieurs reprises dans les années précédentes.

(3) D'après les renseignements donnés par M. le colonel Lapie cette hauteur serait de 2,578 mètres.

se trouve une petite forêt de châtaigniers et de chênes dont on extrait quelques planches. La plaine est assez bien cultivée en mûriers, et en vignes.

16 *février*. Route à l'est. Nous nous trouvons dans une belle plaine bien cultivée, derrière l'Olympe (1); je ne fais que quatre heures et vais coucher à *Yeni-keui*, bourg avec un bazar; on cultive le mûrier autour du village (2).

17 *février*. Route au sud. Plaine magnifique, arrosée par une petite rivière; quelques villages de belle apparence autour desquels on cultive le mûrier; je ne fis que trois heures et allai coucher à *Kourouchoundoun*, petit village. Conversation de mon hôte avec ses amis à mon sujet : les Français, disait-il, sont des gens dangereux : ils ont enlevé l'Algérie, la Morée au sultan Mahmout; ils parcourent le pays pour voir ce qui leur convient. Si c'était mon affaire, on ne laisserait pas passer celui-ci sans savoir s'il a des firmans.

18 *février*. Route est. Je gravis une montagne assez élevée, couverte de chênes; je redescendis

(1) C'est-à-dire sur le versant oriental du col d'Aksou.

(2) La culture du riz réussit assez bien dans les marais d'Yeni-keui; elle se continue dans le district tout entier. (*Note de M. Texier.*)

fort peu et allai coucher à *Bazardjik*, petit village turc avec deux khans, et une mosquée : je fis ce jour-là cinq heures.

19 *février*. *Dodorga*, 7 heures. Misérable village dont les maisons moitié abandonnées sont construites avec des troncs d'arbres non équarris. Nous avons traversé pendant deux heures une gorge arrosée par un ruisseau, ensuite une montagne assez élevée.

20 *février*. *Seid-Omar*, six heures. Nous gravissons une haute montagne couverte de beaux pins, formant le dernier contre-fort de la vaste ceinture de montagnes qui soutient le plateau de l'Asie Mineure; nous redescendons fort peu. La terre est couverte de plusieurs pieds de neige. Jusqu'ici les montages étaient formées de schiste dur, semblable à celui des montagnes du Bosphore; à Seid-Omar, les collines sont composées de schiste jaspoïde, dont les débris rendent le sol rouge; ensuite vient le schiste argileux qui forme les montagnes nues et monotones du plateau. A moitié chemin un village aussi misérable que Dordoga. Celui de Seid-Omar est en pierre, horriblement mal construit.

21 *février*. Je traversai un grand nombre de collines argileuses tout à fait nues, et j'aperçus au loin *Koutaya*, bâtie dans une plaine immense et adossée à de hautes montagnes, suite de la

chaîne de l'Olympe. Cette plaine est très-fertile et assez bien cultivée en céréales. La ville est grande, mais mal bâtie, remplie d'immondices, de cadavres d'animaux, enfin une ville turque; il y a beaucoup de Grecs, un château en ruine sur la montagne. Je fis ce jour-là quatre heures.

22 *février*. Nous suivons la plaine de Koutaya, nous passons une petite montagne, et descendons ensuite dans une vallée où coule un ruisseau d'eau chaude qui n'a aucun mauvais goût. Il y a là un banc de schiste tégulaire (ardoise). Nous remontons un peu, et nous arrivons dans une plaine sans fin, tout à fait déserte et sans culture. Il y végète une espèce de chêne qui ne s'élève pas au delà de la taille d'un arbrisseau (1), et surtout le *Juniperus hispanica* (2) qui acquiert quelquefois d'assez grandes dimensions. J'en remarquai plusieurs plantés en rond, probablement autour de quelque tombeau de saint musulman, et qui paraissaient l'objet d'une certaine vénération, s'il faut en juger par toutes les pièces d'étoffes qui y sont attachées. Les musul-

(1) Cette indication est trop vague pour qu'elle puisse servir à déterminer l'espèce : les collections d'Aucher Éloy ne contiennent pas d'échantillons de cette localité.

(2) *Voy.* note, page 67.

mans s'imaginent que l'arbre sur lequel est attachée une partie du vêtement d'un malade se chargera du mal; ils ont la même superstition à l'égard des tombeaux de quelques-uns de leurs saints (1). Nous trouvâmes en route un village en ruine; il y reste deux ou trois maisons habitées par des pâtres. Nous vînmes coucher à *Tchakeursiz*, petit village de quelques maisons à moitié ruinées, près d'un marais; j'y eus cependant un assez bon konak (2).

23 *fév.* **Aphioum-Kara-Hissar**, neuf heures. Toujours même solitude et même abandon; après trois heures, un grand village ruiné; il y reste à peine douze maisons habitées. Trois heures plus loin, un village en meilleur état à toits plats: le sol commence à être un peu cultivé, ce qui continue jusqu'à Kara-Hissar. Une heure avant d'arriver à cette ville, près du village de *Rahaballa*, sur un pont de l'Akar-Sou (petite rivière qui prend sa source dans la chaîne formant continuation de l'Olympe, et va se jeter dans un lac à *Ak-Chéher*), on voit une pierre carrée en marbre

(1) Cela s'appelle *lier la maladie*, et se pratique surtout pour les fièvres intermittentes. On amène le malade près du lieu en renom, et tandis qu'un derviche prononce la prière d'usage, on lie un lambeau d'étoffe à la branche de l'arbre ou à quelque partie du tombeau. (*Note de M. Texier.*)

(2) Maison, gîte.

blanc, portant deux personnages en pied, tronqués par les Turcs; en bas un dessin effacé, mais que je crois représenter des instruments d'agriculture, et en haut, dans un coin échancré, ΠΑΩΙΤΟ en belles lettres grecques. Les rochers et les montagnes autour de Kara-Hissar sont formés de roches micacées et talqueuses, dont quelques-unes ont éprouvé évidemment l'action du feu, ce qui annoncerait l'existence d'un ancien volcan. Le nom de Kara-Hissar (1) vient évidemment de la couleur de ces rochers. La ville est construite autour d'un énorme rocher isolé et très-escarpé, sur le sommet duquel on a bâti un château fort. On ne conçoit pas d'abord comment il a été possible de le nicher là. C'était certainement une position inexpugnable.

24 *février*. J'employai le séjour que je fis à

(1) Château Noir. Il y a plusieurs villes de ce nom en Asie Mineure. Celle-ci est désignée par les Turcs sous le nom d'Aphioum-Kara-Hissar, le Château Noir de l'Opium, comme chef-lieu du district où se cultivait le pavot à opium. Ces produits ayant été accaparés par le monopole, et l'exportation en ayant considérablement diminué depuis la guerre de Chine, le district de Kara-Hissar ne cultive plus la dixième partie du terrain qui était autrefois consacré à ces produits. La montagne du château est due à un épanchement trachytique d'un noir violet.

(*Note de M. Texier.*)

Kara-Hissar à visiter cette citadelle ; j'y passai par un chemin pratiqué à pic dans le rocher ; j'y trouvai plusieurs débris d'antiquités, en bas un torse d'homme et un lion en marbre blanc, et des débris à la sommité, probablement ceux d'un petit temple. Sur une pierre qui a dû servir d'entablement sont sculptées plusieurs figures symboliques, un oiseau tenant une plante dans le bec, deux lions, dont l'un a des ailes, et un homme tenant une couronne. Kara-Hissar, suivant l'estimation des habitants, a 10,000 maisons, ce qui me paraît exagéré ; 13 mosquées. Il y a 500 Arméniens ; le reste est Turc. On exerça envers moi l'hospitalité en m'appelant giaour ! et keupeck (1) ! chaque fois que je sortais. Je logeai dans un khan aussi sale que tout le reste de la ville.

25 *février*. Continuation de la même plaine, et à peu près même abandon ; deux villages sur la route, dont un absolument en ruine ; quelques faibles troupeaux errent dans ces solitudes, *Chaban-keui*, neuf heures : village avec les restes d'une belle mosquée, dont le portail est à peu près entier, et un beau khan dont la voûte est défoncée. Saleté horrible, délabrement général.

(1) *Giaour* veut dire infidèle ; *keupeck* signifie chien.

26 *février*. *Ak-Cheher*, même plaine. Plusieurs grands villages au pied de la montagne, à l'entrée des vallées; les terres sont assez mal cultivées, mais je vois, de loin en loin, d'immenses jardins entourés de murs et plantés d'arbres à fruits et de peupliers que je prenais de loin, dans cette saison, pour des minarets. Ces arbres paraissent fournir la plus grande partie de la nourriture des habitants. Ak-Cheher, petite ville bien sale et couverte de décombres, au milieu de vergers qui sont eux-mêmes fort mal entretenus; ruines de mosquées, de médressées, de khans, de tombeaux, etc.—Neuf heures; 600 Turcs, 200 Arméniens. Le lac est à peu près à deux heures de la ville.

27 *février*. Même plaine; quelques villages, vergers plus rares, quelques champs cultivés. *Arkitkhan*, village turc, six heures. Le soir, suivant l'usage, les habitants viennent, attirés par la curiosité, s'accroupir en cercle autour de la cheminée et remplir la chambre de fumée. Sottes questions; importunité; rires indécents; quand on parle de moi, c'est toujours en se servant de l'épithète de giaour. Si je fais un mouvement, tout le monde est en émoi; il s'est gratté l'oreille! il a bâillé! Lors de mon repas, on compte mes bouchées et combien de fois je bois. En me servant de ma fourchette, si je laisse

tomber quelque chose sur ma serviette, ce sont des rires à n'en plus finir, etc.

28 *février*. Même plaine; à trois heures environ, eaux thermales, avec les ruines de plusieurs beaux bains; dont un seul, à moitié ruiné, sert encore; comme c'était le samedi, lendemain du jour consacré par le prophète au devoir conjugal, le bain était rempli de femmes; je n'y pus entrer. Ces eaux ne sont point sulfureuses. La campagne est peu cultivée et entièrement nue, mais la chaîne boisée de l'Olympe n'étant pas loin, tout le pays brûle du bois. *Aiach*, neuf heures: bourg situé sur une colline, aucun arbre à l'entour; il doit y faire une chaleur horrible en été.

1^er^ *mars*. A quatre heures d'Aiach, *Ladik* (1), village presque ruiné, bâti sur une éminence; les murs des maisons, le sol, le cimetière, tout est couvert de marbres antiques avec inscriptions. Il y aurait pour plusieurs jours à les relever: il faut laisser cette besogne à M. Texier: chacun son affaire. Environ une heure plus loin, village depuis longtemps en ruine; il ne reste plus que des tas de pierre et le cimetière; quelques inscription sur la route. En sortant de Ladik, le sol est légèrement montueux. Nous allons cou-

(1) C'est l'ancienne *Laodicæa combusta*.

cher à cinq heures plus loin, dans un khan nommé, Dokous-Khan, en ruine comme tous les autres, près du champ de bataille entre les Turcs et *Méhémet-Ali*; boulets sur la route et mitraille. Ce khan ne tarda pas à s'emplir de chameaux et, surtout d'une nuée d'ânes dont les voix harmonieuses nous donnèrent pendant la nuit un concert. Les conducteurs furent bien surpris de trouver là un personnage aussi extraordinaire que moi; ils commencèrent à rire aux éclats, et, comme on peut le croire, la conversation ne roula toute la soirée que sur moi et les giaours. N'ayant rien de mieux à faire, je prêtai l'oreille à leurs sots discours, tout en paraissant m'endormir pour ne point les gêner. Un d'entre eux qui avait été à Smyrne, et qui par conséquent avait vu des giaours, fut le principal interlocuteur, et ses récits excitèrent à la fois la surprise, l'indignation et l'hilarité parmi les autres. Imaginez-vous, leur disait-il, que toutes les femmes des Francs sont des dévergondées; elles courent librement dans les rues à visage découvert, quelquefois bras dessus, bras dessous, avec des hommes. Quand un Franc voit dans la rue une Franque, si elle lui plaît, il va à elle, lui parle, la prend par la main, l'emmène, et puis.....; du reste ils ne sont pas jaloux: moi qui vous parle, j'en ai vu un à Smyrne de mes yeux qui tenait une femme sous

le bras; eh bien! il la céda à un autre sans la moindre difficulté. — *Oualla!* s'écria un autre, mais ces giaours ne doivent pas connaître leurs enfants? —Est-ce que vous voyez les chiens s'occuper de leurs petits? — C'est vrai, ils ne les connaissent pas, s'écria la foule, dont ce trait avait excité le rire. — Comme ça, ils ne se marient pas? —Ah bien. oui! se marier. Quand on vous dit que toutes les femmes sont en commun chez eux. — Que nous sommes heureux, nous autres; d'être musulmans, et d'avoir des femmes aussi sages! (Ainsi, aimables et pudiques Européennes, tendres mères de famille, fidèles épouses, c'est dans les harems de l'Orient, dans cette école de la modestie que vous devez aller apprendre à exercer les vertus qui font la gloire de votre sexe!)—Mais que viennent-ils faire chez nous? est-ce que nous allons chez eux? — Ah! effendis! ils viennent enlever tout ce que nous avons. A Smyrne et partout ailleurs ils chargent des bâtiments qui portent dans leur pays du pain, et tout ce qui sert à vivre, car chez eux il n'y a rien de tout cela. On y trouve des étoffes imprimées et toutes sortes de manufactures, car ils sont adroits, ces chiens-là! mais cependant on ne vit pas avec des manufactures, et sans nous ils mourraient de faim. — Mais pourquoi, dit un autre, ont-ils tant d'argent, ces infidèles? Ah!

ne savez-vous pas que cet argent vient de nous? Ne voyez-vous pas que plus nous devenons pauvres, plus ils deviennent riches ? — A cet argument sans réplique, ils tournaient vers moi des yeux pleins de colère, en disant à demi-voix sictir (1)! La conversation roula ensuite sur la religion musulmane que nous voulions détruire, sur le vin dont nous faisions usage, sur les pays que nous voulions prendre, etc., etc. Mais le sommeil s'empara de moi, et je perdis sans doute beaucoup à ne pas avoir entendu le reste. — Ce sont là, me direz-vous, des idées de chameliers et d'âniers : ne croyez pas cependant que ces idées soient particulières à ces gens-là : elles sont partagées par la masse de la nation.

2 *mars*. **Konieh.** Nous nous trouvons dans la plaine immense de Konieh, champ de bataille admirable : vue de l'*Argeh* et des sommités élevées du Taurus. — Konieh, quatre heures : grande et vilaine ville dont la moitié, mosquées, khans, médressées, tombe en ruine. Les tombeaux autrefois très-beaux sont en partie abandonnés; tout s'en va (2). — Population compo-

(1) Expression de mépris.

(2) Konieh, chef-lieu du pachalik de ce nom, ancienne résidence des sultans Seldjoucides, renferme encore de nombreux débris des monuments de cette époque, tous en ruine.

sée de Turcs et d'Arméniens (environ 10,000 habitants, dit-on, mais qui le sait?) La ville regorgeait de troupes (10,000 hommes); les khans étaient pleins. Je fus forcé de coucher dans l'écurie avec mes chevaux. — Grossièreté des habitants; injures qui m'accompagnent partout; ce que j'attribue à mon costume.

Voulant cependant visiter la ville et ne pas être exposé à de nouvelles insultes, je me coiffai avec un fez, puis une veste à la Nizam (1), et de cette manière je me trouvai réellement assez semblable à un Turc de Constantinople; mais il faut qu'il règne autour d'un Franc une atmosphère particulière, ou que Dieu l'ait marqué d'un sceau réprobateur, car à peine me trouvai-je sur la place publique que de tous côtés les rires et les cris de giaour, de chien, retentirent à mes oreilles. J'étais indigné, quoique non effrayé, car je n'ignorais pas que personne n'aurait l'audace de me toucher : dans ce moment je vis en

---

On y remarque la mosquée bâtie par le sultan Ala-Eddin. Cette ville conserve encore beaucoup d'importance sous le point de vue religieux, car elle est la résidence du grand cheik des derviches mewleri ou tourneurs qui a le privilége de ceindre l'épée au sultan le jour où il monte sur le trône. *Voy.* mes lettres écrites d'Orient en 1839. *Revue des Deux Mondes*, février 1842.

(1) Troupes régulières, *voy.* note 2, page 57.

face de moi un soldat qui me barrait le passage en me riant au nez d'une manière insolente; il y eut une telle force d'attraction entre ma main et cette impertinente figure, et je lançai au soldat un soufflet si vigoureux, qu'il tomba à la renverse : à peine ce coup fut-il porté que je compris le danger de ma position; la place était emcombrée de soldats et d'habitants. Cependant, bien convaincu qu'il ne faut jamais montrer de peur devant les Turcs; je me retournai avec une contenance ferme du côté d'où partaient les cris que mon action venait d'exciter, et levant ma canne, je leur dis avec force : Taisez-vous, chiens, si vous ne voulez tous être bâtonnés. Le silence régna aussitôt dans toute la place, et fier de ma victoire, j'achevai le tour de la place, maître du champ de bataille, sans que personne osât souffler. Cependant, en guerrier prudent, je battis aussitôt après en retraite, et rentrai dans mon écurie pour n'en plus sortir que le lendemain à la pointe du jour. Cette petite aventure prouve que le Turc est aussi lâche quand il vous suppose quelque autorité, qu'il est insolent quand vous êtes sans défense.

3 *mars*. Je suivis la plaine qui est entièrement déserte. Sa monotonie est cependant corrigée par de beaux effets de mirage dus à des vapeurs qui s'élèvent de la terre et réfléchissent la lu-

mière du soleil. Pendant toute la journée, le mont *Argeh* est en vue; le soir, au soleil couchant, il me présenta un spectacle admirable. Il ressemblait à une magnifique tente tendue au milieu de la plaine; les rayons du soleil le teignent de mille couleurs. La terre est desséchée comme dans les chaleurs de l'été. Les deux affluents du *Kizil-Irmak* marqués sur les cartes, sont à sec; c'est en avril et mai, époque des pluies et de la fonte des neiges du Taurus, que la campagne se ranime. — Je vins coucher à *Ismil*, gros village, douze heures.

4 *mars*. Même plaine: injures et malédictions de tous les passants; je les fais taire en les menaçant. Je rencontre un mutselim qui se rendait à son poste de Nigdeh; il était accompagné d'une nombreuse suite et d'un fou chargé de charmer les ennuis du voyage. Lui et tous ses gens me firent des politesses. Après neuf heures de marche, nous arrivâmes à *Karapia*, bourg naturellement défendu par de nombreuses collines volcaniques et par des marais situés au nord. Cette position est importante pour empêcher le passage; aussi s'en est-on servi pendant la dernière guerre, et y voit-on de nombreux retranchements en terre, construits dans les endroits découverts, ainsi que deux vieilles tours sur une des collines les plus élevées.

5 *mars*. A une heure environ de *Karapia*, on voit un large et profond enfoncement circulaire, du fond duquel s'élève un cône volcanique surmonté de son cratère : l'enfoncement est rempli par les eaux pluviales qui ceignent des deux côtés la base du petit volcan, ce qui fait un assez bel effet. Tout ici est volcanique, et pendant plus de trois heures on ne marche que sur un sol formé de détritus de lave. Ce terrain volcanique repose sur du schiste luisant. On rentre ensuite dans la plaine argileuse : elle forme un vaste cirque entouré, excepté au nord-ouest, de hautes montagnes. Mes chevaux étant fatigués, nous résolûmes de passer la nuit dans un village habité par des Turcs pasteurs qui gagnent les montagnes pendant l'été, à la manière des Turcomans. Leurs femmes me parurent jolies; elles ne se cachent point la figure, pas même le sein.

A notre arrivée, des chiens féroces se jetèrent sur nos chevaux et les mordirent à outrance, sans qu'aucun villageois cherchât à les apaiser. On nous indiqua une maison où l'on recevait ordinairement les voyageurs, mais à ma vue on se barricada à l'intérieur, et je ne pus trouver à me mettre à l'abri qu'en promettant beaucoup de paras, mais ce mot étant vague, il fallut que j'articulasse 5 piastres : on me reçut donc à ce prix. Tout le village fut bientôt réuni

autour de moi : les hommes, les femmes, les enfants, tous poussaient des cris d'étonnement; on ne me fit aucune injure, mais ces gens poussaient à l'excès leur importunité. Quand il fallut se procurer de la paille et de l'orge pour les chevaux, on déclara qu'il n'y en avait pas, ce qui, suivant toutes les apparences, n'était pas vrai, puisqu'il y avait des chevaux dans le village. En donnant beaucoup d'argent on n'en aurait pas manqué, mais comme le catergi n'était pas disposé à rien payer au delà de sa valeur, il me proposa d'aller le soir même coucher à *Erekli* : j'acceptai, trop heureux d'échapper aux importunités de ces paysans inhospitaliers, quoiqu'il ne fût pas très-prudent de s'engager tard dans une plaine marécageuse. Cependant nous arrivâmes heureusement à Erekli au commencement de la nuit, après trois heures de marche. Erekli est un bourg habité par des Turcs et des Arméniens. Il est bâti au milieu de vastes vergers, au pied du Taurus, ayant le mont *Argeh* en face.

6 *mars*. Séjour.

7 *mars*. La plaine se prolonge encore un peu en sortant d'Erekli, et on entre ensuite dans le Taurus. On voit à quelque distance de la route deux petits villages; du reste, le sol est inculte. A cinq heures, village avec quelques champs

cultivés; quatre heures plus loin, *Olukichla* (1), mauvais village à l'entrée d'une vallée, avec un grand khan dont la moitié est ruinée.

8 *mars*. La vallée où je suis entré la veille est bien cultivée; beaucoup d'arbres fruitiers et de peupliers, plusieurs khans entièrement ruinés; trois ponts en bon état ainsi que la route, ce qu'il faut attribuer au passage des troupes ; du reste, rien n'est ici plus facile que de faire une bonne route. La vallée se rétrécit de plus en plus; elle est formée par les montagnes à pic volcaniques dont la neige fait ressortir la couleur noire; ce paysage est très-sauvage : une rivière coule au fond. Après dix heures de marche, nous arrivons à Yeni-khan, premier corps de garde du pacha (2). Ce khan est très-mal construit; il y en a un immense et bien bâti à côté, mais ce dernier est totalement ruiné. Nous trouvâmes là plusieurs Rouméliotes (3), soldats salariés du pacha.

(1) La grande caserne.

(2) Le voyageur atteint ici la limite des possessions que l'arrangement de Kutahia, en 1833, avait reconnues à Méhémet-Ali.

(3) En quittant la Morée, Ibrahim-Pacha conserva le commandement des Arnautes ou Rouméliotes qui avaient fait la campagne ; il transporta ces troupes en Égypte, et elles lui servirent pour rassembler les recrues destinées à former les premiers régiments réguliers ; mais il ne put jamais décider les

9 *mars*. Après avoir marché quelque temps dans la même vallée, celle-ci change tout à coup de direction (nord-est) et devient impraticable. Nous remontons un peu et redescendons ensuite dans une autre vallée où il y a un second corps de garde de Méhémet-Ali, puis un autre près du *Boghaz* ou défilé des Portes Syriennes; un peu avant d'y arriver, on trouve quatre batteries dans l'endroit le plus favorable pour défendre le passage. Il y a un grand nombre de mauvaises huttes qui servent de logement aux artilleurs et à des mineurs occupés à exploiter des mines de plomb très-riches. Je passai ensuite les Portes Syriennes dont j'admirai l'aspect imposant: l'endroit le plus étroit n'a pas plus de trente pas; de chaque côté les rochers forment une muraille d'une hauteur prodigieuse. Un torrent occupe tout le passage et roule d'énormes blocs de pierre. L'an dernier il y avait un pont et tout à côté un rocher portant une sculpture. Je n'ai plus rien retrouvé; le pont aura été détruit ainsi que le rocher, probablement pour faciliter le passage des pièces d'artillerie. La vallée continue à être pittoresque; j'ai remarqué à une grande hauteur un village perché comme un nid d'aigle;

Arnautes eux-mêmes ni les Crétois à servir dans les troupes régulières.

la route est couverte de paysans et de soldats occupés à traîner, à l'aide de buffles, des pièces de canon (pour une pièce vingt-cinq hommes et huit buffles); j'arrivai ce jour-là à *Koukouglikhan*, khan isolé, si sale et si infect que je préférai coucher sous un rocher. — Onze heures.

Les portes syriennes m'ont vraiment ouvert le printemps; à peine les eus-je passées que la neige disparut entièrement : tout se ressentait des douces influences d'un autre climat; la hyacinthe orientale, la violette odorante, mille variétés de l'*Anemone coronaria*, le *Cyclamen persicum*, quatre espèces de *Crocus* dont trois sont charmantes et probablement nouvelles, forment de jolis parterres (1).

10 *mars*. **Adana.** On aperçoit plusieurs villages et des cultures; quelques sommités sont couronnées par de vieux forts. Après trois heures de marche, une station de soldats du pacha campés sous des tentes, et des paysans occupés à traîner de l'artillerie. Après six heures de route dans les dernières ondulations du Taurus, j'arrive dans la fertile plaine de la Cilicie, d'abord mal cultivée, et ensuite très-soignée en approchant

(1) Nos 2127, 2128, 2129. Un habile et patient botaniste, M. Gay, prépare depuis longtemps la monographie de ce genre.

de la ville. *Adana* (1), douze heures: grande ville sale et mal bâtie; 14,000 soldats dans la ville, point de logement dans les khans. Je suis obligé de partager un mauvais réduit avec un Arménien, avec lequel l'*Oda Bachi* (2) disputa longtemps pour m'obtenir cette faveur. Les habitants de la province ne s'étant point révoltés comme la plupart des autres provinces nouvellement conquises, le pacha n'exigea d'eux que la moitié de ce qu'ils payaient autrefois à la Porte; aussi a-t-il beaucoup de partisans dans ce pays-là. C'est une politique assez naturelle que de se ménager le peuple des provinces frontières. Le *Syhoun* est dans cette saison une belle rivière.

11 *mars*. On passe la plaine sur un long et beau pont. En sortant de la ville, la campagne est assez bien cultivée, mais bientôt elle devient déserte; on aperçoit cependant quelques petits villages. A quatre heures, *Messis* (3), village où la terre est cultivée passablement: 2000 soldats y sont réunis; je passe le fleuve sur un beau pont, dont deux arches ont été coupées et re-

(1) Aucher Éloy, en 1834, se rendant de Konieh à Alep, a passé aussi par Adana et suivi le même itinéraire, à partir de cette ville. *Voy.* page 77.

(2) Le chef des chambres; c'est l'officier chargé de loger des étrangers.

(3) L'ancienne Mopsuestia.

construites en bois; de l'autre côté, à la tête du pont, un beau khan qui se ferme la nuit et où le gardien me fit une petite avanie : je lui donnai les 10 paras qu'il me demandait pour ne pas perdre de temps, mais avec accompagnement d'injures, ce qui lui importait fort peu. Derrière le khan, est un grand village dont il ne reste que deux ou trois maisons. Le khan étant plein de soldats, je préférai aller coucher une heure plus loin en plein air. Il y avait d'ailleurs une caravane avec laquelle je me proposais de continuer ma route. — Cinq heures.

12 *mars. Kousloula*, six heures. Deux heures après Messis, on entre dans de basses montagnes et on se trouve ensuite dans une vaste plaine marécageuse, où des tribus de Turcomans font paître de nombreux troupeaux; on s'élève ensuite un peu et on trouve un très-grand khan nommé *Kousloula*, dont les trois quarts sont en ruine. Des nomades ont établi leurs tentes sur les décombres. J'avais l'intention de faire route avec la caravane; mais comme elle ne faisait tout au plus que quatre heures par jour, je ne pus me décider à voyager si lentement et je continuai mon voyage dans la société d'un Arménien et d'un Arabe d'Alep. Nous couchâmes dans la mosquée du khan.

13 *mars. Scanderoun* (**Alexandrette**). Nous

descendîmes quelque temps et nous nous trouvâmes sur les rives du golfe d'*Alexandrette*, mais avant d'y arriver on remarque dans une vallée sur la route une porte qui servait à défendre le passage. Cette côte est marécageuse, malsaine, et tout à fait abandonnée, cependant il paraît qu'il n'en était pas ainsi autrefois, car on rencontre à chaque pas des ruines de forts, d'habitations, de digues qui s'avancent dans la mer. Les paysans de la montagne de Païass (1) étaient en rébellion contre le pacha, parce que celui-ci avait voulu les désarmer : on avait envoyé contre eux un régiment et des Bédouins que le pacha emploie comme troupes irrégulières, ils sont excellents quand il y a à piller; ce sont les Cosaques de Méhémet-Ali. A peu près à moitié chemin, nous fûmes arrêtés par quatre hommes armés jusqu'aux dents, qui nous demandèrent insolemment où nous allions, et comment nous osions voyager en si petit nombre dans cet endroit. Je leur répondis que nous n'avions pas peur, ce qui était évidemment un mensonge, car mes compagnons de voyage tremblaient de toutes leurs forces : quant à moi, j'étais un peu plus résigné, mais fort inquiet.

(1) Faisant partie de la chaîne de l'Alma Dagh, Amans des anciens.

Je leur montrai mes armes, en disant qu'avec cela nous leur tiendrions tête. Ils ne firent pas grand cas de mes bravades, et ils délibéraient s'ils devaient aussitôt me dépouiller, quand on aperçut à quelque distance un groupe d'individus qui approchaient. Craignant alors que la partie ne devînt trop inégale pour eux, ils se décidèrent à nous quitter.

Neuf heures. *Païass*, bourg autrefois considérable; bâti sur une hauteur, maintenant abandonné et en ruine: il y avait une forteresse et un grand khan; le bourg a appartenu à Ali-Bey, qui s'était rendu presque indépendant, il y a trente ans; lorsque les Turcs marchèrent en Égypte contre les Français, ils n'osèrent pas passer par *Ayass* (1). Depuis sa mort, ses fils ont perdu toute leur autorité; c'est cependant l'un d'eux qui est maintenant en révolte, mais avec peu de monde. Je dînai, en passant à Scanderoun, chez l'agent consulaire de France. Ibrahim-Pacha, ayant l'intention de rétablir la ville, qui par la bonté de sa rade peut acquérir beaucoup d'importance, avait dû songer d'abord à assainir les environs. Il avait chargé de ce travail l'agent

(1) Aucher Éloy, ayant suivi les bords du golfe, a dû passer par Ayass avant d'arriver à Païass.

consulaire, qui a quelques connaissances en ce genre; celui-ci détermina en effet le niveau, mais le canal qui devait conduire les eaux à la mer ayant été fait avec de mauvais matériaux et sans murs de soutenement, le mauvais temps a gâté le travail pendant l'hiver; le canal s'est comblé, et maintenant il faut le recommencer; cependant l'étendue des marécages a été notablement réduite, et on peut espérer un plein succès. Pour attirer les habitants à Scanderoun, le pacha leur promet trois années franches de tout impôt. — On voit sur toute la côte un grand nombre de palmiers (1) qui végètent sans culture, ce qui fait penser qu'ils étaient cultivés autrefois : aujourd'hui ils ne fournissent point de fruits, ou de très-mauvais. — Je me rendis le même soir, à *Baylan*, trois heures, village dans une jolie position, sur le mont *Amanieh*; j'allai coucher dans un café qui était plein de Turcs. Le lendemain de très-bonne heure, les habitants vinrent prendre leur café et fumer leurs tchiboucks : comme le bruit qu'ils faisaient m'avait réveillé, je prêtai l'oreille à leur conversation : le mot giaour! avait frappé plusieurs fois mes oreilles, je croyais qu'il était

(1) *Phœnix dactylifera*. Lin.

question de moi, je me trompais; c'était à Ibrahim qu'ils donnaient cette qualification. Ils énuméraient les différences de prix dans les denrées depuis qu'il était leur maître avec l'ancien prix, et finissaient par maudire cet infidèle. Je jugeai facilement par leurs discours qu'Ibrahim est en horreur parmi eux.

14 *mars*. De Païass, nous continuâmes notre route à travers des bosquets de myrtes, de lauriers, d'*Andrachnés*, de *Styrax*, etc.; nous redescendîmes sur les bords de la mer, où nous marchions sur les galets.

15 *mars*. *Antakié* (**Antioche**). Quand on est parvenu au sommet de la montagne, on aperçoit le lac d'Antioche, qui de là semble occuper toute la plaine. Pour y descendre, la route est horrible. A une demi-heure avant d'arriver à *Karamourkhan*, on voit à droite de la route, sur un rocher, un ancien château fort nommé *Bacras*; il est de l'époque des croisades. Autour de ce fort est bâti un village. Karamour-khan est au pied de la montagne; l'an dernier, il y avait encore quelques maisons tout auprès, mais cette année tout s'est réfugié à Bacras, à cause du passage des troupes. Le khan est à peu près ruiné; il n'y a que six heures du khan à Antakié, mais nous en employâmes plus de huit, tant la route est mauvaise. Les bords du lac sont garnis d'une belle

variété d'*Ixia* (1), de *Narcissus polyanthos* (2). — Antioche est dans une belle position. Je descendis chez M. Georges Michaël, j'y trouvai un officier de la marine anglaise, M. Chesney (3), et un ingénieur français au service d'Angleterre, qui attendaient les bateaux à vapeur qui doivent naviguer sur l'Euphrate depuis Bir jusqu'à Bassora et retour.

16 *mars*. En quittant Antioche, la route suit quelque temps les bords de l'Oronte; je passai la nuit dans la chambre du gardien du pont de *Demir Keuprousou*, sur l'Oronte. Le pont se ferme tous les soirs, et au-dessus de la porte se trouve la chambre du gardien. — Quatre heures. Il y a près du pont un petit village; nous n'y trouvâmes plus d'habitants, parce qu'ils avaient fui à cause du passage des troupes qui les dépouillaient.

17 *mars*. *Danah*, dix heures. Continuation de la plaine d'Antioche. Monticules factices semés dans la plaine, sur la plupart desquels sont construits des villages ou des habitations; il paraît

(1) *Bulbocodium*, n° 2114.

(2) N° 2227.

(3) Chef de l'expédition sur l'Euphrate, dont les itinéraires sont tracés sur la carte annexée aux *Illustrationes plant. oriental.* *Voir*, pour les détails de l'expédition, le 7e volume du *Journal of the Geographical Society*, Londres, 1837. *Voy.* page 181, note.

que, dans l'origine, ils avaient été élevés pour apercevoir de plus loin l'ennemi et se défendre (1). — Nous nous enfonçons dans les marais : route affreuse. En sortant de la plaine, au pied de la petite chaîne de montagnes qui supporte le plateau peu élevé d'Alep, on aperçoit sur la droite, sur un rocher détaché de la montagne, un château fort ruiné, du pied duquel sort une source d'eau chaude. Arrivé sur le plateau, le sol devient fortement ferrugineux : on commence à voir de nombreuses ruines de villes, de forteresses, de monastères du Bas-Empire et du temps des croisades. Les montagnes à droite et à gauche sont couvertes des mêmes ruines, et on voit de nombreuses cavernes creusées de main d'homme. J'ai remarqué surtout un vaste monastère avec une tour carrée, dont tout un côté est encore debout : ces ruines, placées au milieu de solitudes, sont toujours un objet d'étonnement. Nous marchons, à travers les rochers, dans des sentiers tortueux, qui allongent beaucoup la route. Danah est un village entouré de ruines; nous eûmes beaucoup de peine à y trouver un konak. Je passe la nuit chez des Fellahs (2), au milieu de femmes et d'enfants.

(1) *Voy.* pag. 174, note 1.

(2) Paysan. Cette expression n'est ordinairement employée qu'en parlant des paysans de race arabe de l'Égypte.

18 *mars*. **Alep.** La route continue à travers la même plaine ; les vallons et les endroits débarrassés de pierre sont d'une fertilité extraordinaire ; ils sont très-bien cultivés. Beaucoup de Francs d'Alep fournissent aux Fellahs des instruments, des bœufs, des semences, et partagent ensuite le produit avec eux. Ils n'ont à payer au pacha qu'un certain droit pour la terre qu'ils ont en culture. Alep, six heures. M. de Bourville, consul de France à Tripoli, gérant en l'absence de M. Duval, titulaire d'Alep, me fait coucher au couvent de Terre-Sainte.

Du 19 au 24 mars. Séjour à Alep. Le pays se soumet fort difficilement au nouveau gouvernement qui, jusqu'ici, n'a pas encore osé établir un monopole général ; mais on sait positivement qu'il y tend. Déjà il a mis sur toutes les denrées des droits très-élevés, ce qui, joint au grand nombre de troupes qu'il entretient en Syrie, rend très-chers les objets de première nécessité. Le gouvernement s'embarrasse fort peu de blesser les usages et les opinions religieuses du peuple : par exemple, il a établi l'*apalte* (ou ferme de l'impôt) pour l'eau-de-vie et le vin, articles qui autrefois ne se vendaient jamais publiquement en Syrie. Autrefois des peines très-graves étaient encourues par ceux qui étaient convaincus d'avoir fait commerce d'un objet si expressément défendu par le

Coran. Le gouvernement, pour établir son monopole et réduire les habitants de la Syrie à la condition de serfs comme ceux de l'Égypte, a besoin de les désarmer, ce qui présente de grandes difficultés dans les pays de montagnes, et occasionne tous les jours de nouvelles révoltes. Les montagnards de Païass sont en pleine insurrection, et on annonce aujourd'hui que les Druses se sont de nouveau soulevés. Le gouvernement vient d'envoyer des troupes, et il obtiendra plein succès. Le désarmement s'opère d'une manière dont on se fait peu d'idée. Celui d'Alep est incroyable. L'ordre ayant été donné d'ôter à chaque habitant son fusil, il a fallu que ceux qui n'en avaient point en fournissent néanmoins un, sous peine d'être bâtonnés. Il s'établit alors un grand commerce de fusils; ceux qui en possédaient plusieurs en vendaient à ceux qui n'en avaient pas, et ceux qui étaient trop pauvres pour en acheter, étaient bâtonnés à outrance. Néanmoins, comme beaucoup de musulmans avaient jusqu'à dix fusils chez eux, il est certain que le désarmement est bien loin d'être complet. — Révolte de la montagne du Liban; les communications entre Tripoli et Latakié (1) sont interceptées; les insurgés ont pillé des caravanes

(1) Laodicée des anciens.

et tué quelques pèlerins chrétiens qui se rendaient à Jérusalem. La tribu des Ansarie vient de faire sa soumission. La cause de leur révolte est assez singulière : ils ont découvert, disent-ils, dans une prophétie, que les Ansarie étaient autrefois maîtres du monde, et que dans l'année où nous sommes ; ils devaient rentrer dans leur ancienne puissance : ils ont en conséquence nommé pour sultan un Cheik très-vénéré parmi eux, et se sont disposés à marcher sur Constantinople ; mais ils n'ont pas tardé à reconnaître la témérité de leur entreprise ; à la première rencontre avec les troupes d'Ibrahim, ils ont été mis en déroute. Ibrahim n'a point accepté leur soumission. Il a donné l'ordre de les exterminer tous et de brûler leurs villages. Il n'en a excepté que les hommes propres à faire des soldats. Du reste, Méhémet-Ali vient d'essuyer une défaite dans le Hedjaz. Il s'est mis lui-même en campagne ; on retire quatre régiments de Syrie pour les porter sur l'Arabie (1).

25 *mars*. La caravane pour Mardin tardant à partir à cause de la réquisition que le gouvernement

(1) Il est fait mention ici, comme note, d'une anecdote relative au tombeau d'Aaron, et du respect inviolable des Arabes pour leurs hôtes. Il n'existe pas à cet égard d'autres détails dans le manuscrit.

avait faite de toutes les bêtes de somme pour le transport des régiments qui vont dans l'Arabie, je résolus de mettre à profit le temps qui me restait pour faire mon excursion dans le désert. Au reste, le pays depuis Alep jusqu'aux approches du golfe Persique n'est point, à proprement parler; le désert comme on l'entend des déserts de sable d'Égypte et d'Arabie; c'est au contraire une terre rouge, pierreuse il est vrai, mais très-fertile, absolument comme celle d'Alep; au reste entièrement dépouillée de grands végétaux, à l'exception des bords de l'Euphrate, où il se trouve quelques forêts dont le chêne est la principale essence. Palmyre est bâtie sur un sol semblable, et ce désert est arrosé par de petits cours d'eau; on peut y établir des puits partout. Il serait très-habitable, et il l'était autrefois, comme l'attestent les ruines nombreuses qu'on y trouve.

Je fis route à l'est et j'arrivai après 4 heures de marche à *Sfiré* (1), gros village habité par des Arabes cultivateurs. Je trouvai sur ma route plusieurs villages ruinés; toutes les maisons sont en toit à pain de sucre, ce qui annonce des pluies violentes en hiver : ces cônes disposés en lignes font un effet singulier et tout à fait nouveau pour

(1) Olivier écrit *Sphiri*.

des Européens. Je trouvai sur ma route une troupe de bohémiens Chingané, dont les enfants étaient entièrement nus. La plaine est semée comme celle d'Antioche de monticules factices élevés à côté des villages, ou des ruines de villages, et sur le sommet desquels est ordinairement construite la mosquée (1). Les temples des faux dieux étaient probablement autrefois élevés sur les mêmes monticules, et c'est ce que veut dire sans doute les hauts lieux dans l'Écriture (2).—Les femmes de Sfiré ont la lèvre inférieure peinte en bleu et les ongles en rouge; quelques-unes ont des boucles dans les narines. Je fus très-bien reçu par une femme qui connaissait mon domestique. Il y a un assez fort ruisseau qui coule près de Sfiré; du reste toute la surface du terrain est imprégnée de sel.

(1) Ces monticules sont appelés par les gens du pays *Teppé* ou *Tuppa*. On en trouve dans tous les steppes de l'Asie jusques au delà de l'Oxus. Il est constaté par l'ouverture qui a été faite de ces tumuli, dans la Bactriane, dans la Médie, comme dans la Troade, qu'ils ne sont autre chose que des tombeaux dans le centre desquels se trouvent quelques constructions. Les paysans de ces diverses contrées ont choisi de préférence les monticules pour établir leurs villages, parce que d'une part ils pouvaient apercevoir de plus loin les ennemis, et que de l'autre ces terrains sont plus sains dans la saison pluvieuse (*Note de M. Texier.*)

(2) L'interprétation nous paraît un peu forcée, puisqu'il ne s'agit ici que de monticules faits de main d'homme.

26 *mars*. Je partis pour *Djeboul*, distant de près de trois heures de Sfiré; le sol devient de plus en plus salin; je trouvai sur ma route plusieurs fontaines et ruisseaux qui vont se rendre dans le lac de Djeboul (*El mello ah* en arabe). Ce lac est grand; on m'a assuré qu'il avait au moins 20 lieues de tour (1). Les anciens géographes n'en font point mention. Djeboul n'a plus d'habitants; les maisons sont cependant encore en assez bon état, le sol est excellent, il y a près du lac de très-riches pâturages où ne paissent aucuns troupeaux; c'est la crainte des Arabes qui a fait fuir les habitants. Des nuées de cousins muets (2) nous assaillirent et nous entrèrent dans les yeux et les oreilles. Il y a à Djeboul un khan bâti à côté de deux collines de très-beau sel gemme qui fournit à la consommation d'Alep.

Je ne me trouvais qu'à 10 heures de l'Euphrate; j'eus un instant l'intention de m'y rendre, mais on m'en dissuada, le trajet présentant de grands dangers de la part de la tribu des Anezi; c'était un peu trop de bonne heure pour la botanique; ce-

(1) Cette évaluation paraît exagérée.

(2) Tout le monde connaît le bourdonnement importun que font en volant les deux espèces de *Cousin* de France, le cousin commun (*Culex pipiens*), et le cousin annelé (*Culex annulatus*).

pendant c'est une localité très-intéressante et à recommander aux botanistes qui viendront après moi; il faudrait la visiter au commencement de mai (1). J'y cueillis promptement quelques plantes curieuses et peu connues : *Hesperis angustifolia*, *Arenaria umbellata*, *Astragulus tumidus*, qui forment de charmants petits buissons; *Astragulus brachystachis*, *Valantia ciliata* de Russel qui n'est point le *Valantia hispida*, comme De Candolle le suppose (2); la variété *altiuscula* de l'*Hutchinsia procumbens* (3) sur les bords du lac. Je revins le soir coucher à Sfiré.

27 *mars*. Je partis le matin pour retourner à Alep, et au lieu de prendre la route par laquelle j'étais venu, je me dirigeai vers les basses montagnes pour gagner la ville : j'ignorais que la veille les Arabes avaient enlevé 30 chameaux sur cette route. Du reste, c'était bien choisir mon temps, car il était à présumer que les voleurs n'étaient plus là. Tout le pays derrière moi, présentant de superbes effets de mirage, les monticules dont la plaine est couverte parais-

(1) Olivier et Bruguière ont fait la même route au mois de novembre 1794.

(2) De Candolle ne donne qu'avec doute le synonyme de Russel. (Prodr. 4, p. 614.) *Comparez Valantia aristata*, d'Aucher, n° 670, *in Mesopotamiâ*.

(3) N° 315.

saient de petites îles au milieu d'une vaste mer. Je remarquai que le mirage n'avait lieu que dans la partie imprégnée de sel; de tous les autres côtés il n'y en avait aucune apparence, ce qui semble prouver que le mirage n'est dû qu'à des exhalaisons salines. Après avoir fait quelques récoltes en plantes et en insectes, je fus de retour vers midi à Alep.

28, 29, 30 *mars*. Séjour.

Climat d'Alep. Pendant les mois de décembre, janvier et février, on éprouve assez ordinairement quelques froids; la neige couvre quelquefois la terre pendant une huitaine de jours et même plus longtemps; l'abaissement du thermomètre ne dépasse pourtant guère un ou deux degrés au-dessous de zéro; mais comme le vent est fort et qu'il vient des sommités glacées du Taurus, on éprouve des sensations de froid très-cuisantes. Les orangers ne résistent pas en pleine terre; on ne peut les conserver que dans les jardins de l'intérieur de la ville où cette année (hiver 1834 à 1835) ils ont beaucoup souffert. Vers la fin de février le printemps commence, et en mars la végétation est en activité: il fait pendant ce dernier mois des chaleurs assez fortes; mais souvent l'air se refroidit tout à coup, le vent devient piquant, et si on ne se couvre pas aussitôt on court le danger des maladies inflammatoires.

Au mois de juin les chaleurs sont insupportables, la campagne est brûlée. En général l'air d'Alep est pur, mais il est vif, et ne convient nullement aux personnes dont la poitrine est faible. Russel, qui a exercé longtemps la médecine à Alep, assure que presque toutes les maladies des indigènes proviennent des vers; on connaît le bouton d'Alep dont non-seulement les gens du pays, mais encore les étrangers qui y font un très-court séjour ne peuvent se préserver (1).

Le commerce de la France, dans les mains des Français établis à Alep, était autrefois très-considérable, maintenant on ne compte que deux ou trois maisons de notre nation qui fassent quelques affaires; cependant, en somme, il se pourrait bien que la consommation des articles français n'eût pas autant diminué qu'on pourrait le croire. Autrefois, les gens du pays ne faisaient point le commerce extérieur : aujourd'hui, on compte un grand nombre de maisons arabes qui ont leurs correspondants et même leurs agents particuliers à Marseille et dans quelques autres villes de France. L'économie de ces gens, leur manière de vivre à laquelle les négociants français ne pourraient se soumettre, donnent aux premiers un avantage considérable, et c'est

(1) *Voy.* page 85, Journal de 1834.

une des causes qui ont forcé les Français à renoncer au commerce d'Alep. Il est vrai de dire aussi que le commerce anglais a fait de grands progrès dans le Levant et qu'il a dû contribuer beaucoup à réduire le nombre des maisons françaises.

4 *avril.* Après avoir passé seize jours à Alep, la caravane se mit enfin en route; suivant l'usage, on partit à l'*asr* (trois heures après midi); et on fit peu de chemin. Nous allâmes camper sur les bords de la rivière (1) qui sont, dans cet endroit, assez agréables par leur verdure et leurs arbres.

5 *avril.* Nous fîmes à peine cinq heures, car dans cette saison les caravanes vont avec une lenteur désespérante pour un voyageur un peu pressé, tel que moi. Nous fîmes route à travers des rochers et vînmes camper près d'un ruisseau, non loin de tentes d'Arabes.

6 *avril.* Le pays est bien cultivé et d'une admirable fertilité; on aperçoit de tous côtés de nombreux villages qui paraissent en bon état. Ils sont habituellement bâtis au pied ou sur le penchant d'un monticule factice qui était entouré de murailles et de fossés, et servait autrefois à défendre

(1) Le Kaïk, qui se perd dans les sables au sud d'Alep.

les habitants contre les attaques des Arabes (1). Quelques-uns de ces monticules ont encore leurs murailles. La Cilicie, la Syrie, la Mésopotamie, sont couvertes de ces monticules. Je remarquai quelques villages à toits en pain de sucre, mais en général ils sont tous plats.—Cinq heures au plus.

7 avril. Continuation de la même plaine, belle culture, villages nombreux; après quatre heures, tentes d'Arabes; le pays est inculte.

8 *avril.* Même abandon, quoique le sol soit très-fertile. La caravane est inquiète, parce que les Bédouins viennent quelquefois exercer leur brigandage dans cet endroit. Nous campons à quelques heures de l'Euphrate. Depuis Alep, le plateau s'est toujours élevé, le sol n'a point changé de nature, il est toujours calcaire, très-pierreux et recouvert d'une terre rouge très-légère et fertile.

9 *avril.* Nous venons camper sur les bords d'un affluent de l'Euphrate, à côté d'un pont. Le calcaire (craie) est fort tendre: la végétation est peu avancée et sans intérêt. Les matinées sont très-froides.

10 *avril.* **Bir** ou *Biredjik.* Le pays est assez bien cultivé. Nous arrivâmes, après trois heures de marche, sur l'Euphrate. Nous en passâmes au gué

(1) *Voy.* page 174, note 1.

une partie pour gagner une île sablonneuse où nous nous embarquâmes pour Biredjik (1), bâti sur la rive opposée (ancienne Birtha). Cette ville possède une grande forteresse construite sur un rocher dont l'Euphrate baigne le pied ; du reste, elle tombe en ruines comme les murailles de la ville, auxquelles on a fait, depuis peu, quelques réparations pitoyables. La ville est en fort mauvais état; elle peut avoir 3 ou 4,000 habitants, presque tous Turcs. On y voit beaucoup d'habitations pratiquées dans le rocher. A mon débarquement, je fus empoigné par deux soldats, qui me conduisirent devant le gouverneur à la citadelle, afin que j'exhibasse mon teskéré. C'était un vieillard qui me reçut assez bien : il me fit apporter le café et la pipe. En sortant, les domestiques vinrent m'entourer pour avoir un bakchich, mais je crus que je n'y étais point obligé pour une visite forcée, ce qui les mécontenta beaucoup. A la porte extérieure, les soldats me présentèrent les armes, mais comme je me disposais à passer outre, ils croisèrent la baïon-

(1) C'est auprès de Bir que le colonel Chesney, *Voy.* page 168, note 3, établit son entrepôt de Fort-William ; les bateaux à vapeur en fer destinés à la navigation de l'Euphrate, construits en Angleterre, furent transportés par pièces à l'embouchure de l'Oronte, et de là, par les cours d'eau et par terre, à Fort-William.

nette et m'arrêtèrent tout court. Je leur demandai ce que cela signifiait et s'ils savaient bien à quoi ils s'exposaient en agissant ainsi ; ce peu de paroles suffit et ils me laissèrent aller. Nous allâmes camper à un quart d'heure de Biredjik, à côté d'une fontaine et près de nombreux jardins, disposés par gradins sur la montagne et où l'on cultive la vigne et des arbres fruitiers.

11 *avril*. Le rocher est presque à nu, et le pays est coupé par de nombreux ravins qui conduisent les eaux à l'Euphrate. Nous traversons de basses montagnes : les vallées sont très-marécageuses et peu susceptibles de culture ; nous marchons à peu près quatre heures, et venons camper sur les bords d'un ruisseau.

12 *avril*. Le sol devient meilleur et le pays est passablement cultivé.

13 *avril*. Pays sans culture. Sur la route ruines d'un vaste khan, qu'on nomme *Charmelek-khan* et que, chose extraordinaire, on s'apprêtait à reconstruire ; les matériaux étaient en partie réunis. On trouve sur la route plusieurs puits très-profonds, dans lesquels on descend par des chemins inclinés, fort commodes et fort bien creusés dans la roche. Nous campâmes près d'un de ces puits ; nos vivres étant épuisés, je fis cuire au beurre de jeunes tiges de *Gun-*

delia Tournefortii, qui me parurent délicieuses et d'un goût plus délicat que l'artichaut (1).

14 *avril.* **Orfa.** Nous gravissons des rochers escarpés et allons camper sur une hauteur au pied de laquelle est bâtie Orfa. Toute cette montagne calcaire est creusée par la main de l'homme, pour y faire des habitations ou peut-être des tombeaux. Il y a, de tous côtés, de belles citernes, et la route elle-même a été taillée dans le rocher. Orfa était l'*Edessa* des Grecs, l'*Ur* des Chaldéens, d'où Abraham vint demeurer dans l'Haran; Nemrod passe pour en avoir été le fondateur. Avant la conquête qu'en firent les Romains, c'était la capitale de l'Osroëne. Depuis la conquête d'Alexandre, la population fut mélangée avec des Arméniens, des Syriens, des Arabes, et sous les Saladin, elle prit le nom de Dessa. Peu après, en 1097, elle devint une principauté franque qui subsista cinquante-quatre ans: les comtes de Dessa étaient de la famille des Courtenay.

Orfa est située à l'entrée des gorges de la montagne, et peut être regardée comme la clef de la Syrie et de la Mésopotamie; elle est ceinte de murailles en mauvais état, et pourvue d'une ci-

(1) N° 3484. Le *Gundelia Tournefortii* (Déc. Prodr. 4. p. 88), appartient, comme l'artichaut, à la famille des composées. Ce genre a été dédié par Tournefort à Gundelsheimer son compagnon de voyage.

tadelle qui ne vaut guère mieux. Quoi qu'il en soit, c'est une place importante, et Méhémet-Ali s'est assez fait prier pour la restituer. La plaine d'Orfa est très-fertile et assez bien cultivée dans les parties basses, mais celles qui sont élevées sont pierreuses et sont négligées parce qu'elles donneraient trop de peine; on cultive un peu les vignes, qui paraissent y réussir admirablement. Cependant une grande partie du vignoble est abandonnée, et comme tout le pays est nu, je vois beaucoup de paysans arracher les vignes pour en vendre le bois à la ville.

Orfa, compris les militaires, peut avoir 20 ou 25,000 habitants, dont 2000 chrétiens, 500 juifs, le reste musulmans.

La route de Mardin se dirige par les parties basses ou les plaines; mais comme les Arabes Anézi se trouvaient de ce côté, et qu'ils sont à craindre, nous prîmes par les montagnes, ce qui nous fit faire trois jours de plus de marché : car au lieu de prendre à l'est, nous nous dirigeons au nord. Nous campons à six heures d'Orfa; la pluie nous surprend pendant la nuit.

16 *avril.* Après avoir gravi quelques basses montagnes, nous nous trouvâmes sur un plateau absolument désert; après six heures de marche, nous vînmes camper près d'un village kurde.

Les chats de l'endroit vinrent au-devant de nous en miaulant; je ne savais à quoi attribuer cette singulière députation quand j'appris qu'il n'y avait pas d'autres habitants dans le village. Reschid-Pacha avait fait une expédition de ce côté; les habitants avaient tous pris la fuite pour ne pas être décimés, et le village avait été mis sens dessus dessous par les soldats. La caravane arracha ce qu'elle put de portes et de solives, et en fit un feu d'enfer toute la nuit; nous en avions besoin, car il faisait très-froid, et nous étions campés au milieu d'un marécage : j'aperçus de là les hautes sommités du Taurus.

17 *avril.* Même fertilité du sol et même abandon; de nombreux monticules annonçent qu'il n'en était pas de même autrefois; nous trouvons un village ruiné, à l'exception de deux ou trois maisons, et couchons, après cinq heures de marche, près d'un campement de Kurdes; il y avait un monticule et des fondements fort anciens. Nous eûmes la visite de quelques Arabes à figures aussi sauvages et aussi extraordinaires que celles des Kurdes. Ils étaient armés d'un casse-tête en bois. Quant aux Kurdes, voici leur costume : une chemise en toile qu'ils relèvent au-dessus des genoux; quand ils marchent, une ceinture en cuir et un manteau; les cheveux longs et une calotte, quelquefois un turban par-des-

sus. Leurs armes consistent en une lance énormément longue, quelquefois accompagnée, pour les chefs, d'une queue de cheval; un fusil, un sabre recourbé et un petit bouclier: quelques-uns avaient des frondes et lançaient des pierres avec beaucoup d'adresse.

18 *avril.* Le plateau commence à s'incliner; même abandon. Nous trouvons des tentes de Kurdes qui cultivent une petite portion de terrain en coton et en blé. On voit de grands monticules, et des ruines de villages. Nous faisons cinq heures et venons coucher près d'un ruisseau où je recueille quelques bonnes espèces d'insectes. Quant aux plantes, la saison n'est pas assez avancée: je cueillis cependant le *Barbarea integrifolia* (1) en bon état.

19 *avril.* Plusieurs grands monticules sur notre route, et ruines de villages considérables, sur lesquelles les Kurdes ont dressé leurs tentes. Ces demi-sauvages accourent sur le passage de la caravane pour demander un peu de tabac; ils paraissaient tous dans une grande misère; il en vint à moi deux qui faisaient mille gambades, chantaient et s'accompagnaient d'instruments grossiers; je leur jetai une piastre sur laquelle ils se précipitèrent comme sur un trésor. Le sol

(1) N° 169.

est tellement fertile et si léger qu'il a à peine besoin d'être labouré; les plantes sauvages pullulent extraordinairement dans les champs cultivés; le *Leontice chrysogonum* (1), par exemple, formait de larges tapis jaunes dans la plaine.

20, 21 *avril*. Nous errons pendant ces deux journées à travers un pays tout couvert de roches et de pierres volcaniques détachées, qui ne permettraient pas de le cultiver au peuple le plus industrieux, quoique l'herbe croisse avec vigueur dans les intervalles. Le pays est nécessairement désert. La caravane éprouve de grandes difficultés à passer de nombreux ravins où l'eau coulait encore.

20 *avril*. Le terrain devient un peu moins pierreux. Nous trouvons quelques tentes de Kurdes : près d'un ruisseau, une vingtaine de femmes kurdes se lavaient ou se baignaient absolument nues; elles ne furent nullement étonnées à notre approche : les plus modestes, en petit nombre, nous tournèrent simplement le dos; les autres ne paraissaient pas se douter qu'elles étaient nues devant des hommes. Ensuite nous campâ-

(1) N° 393, Mesopot. *Leontice chrysogonum* de Lin.: (Prod. 1, p. 109) n'était indiqué dans les auteurs qu'en Grèce et dans les îles de l'Archipel; se trouve aussi en abondance dans le Caucase, province de Baki. Rieger l'a décrit dans ses Énumérations, p. 174, sous le nom de *Bongardia*.

mes près de tentes kurdes, et je fus obsédé de demandes de médicaments. Nous avons beaucoup descendu, et déjà la chaleur est considérable. Nous sommes à douze heures de Mardin.

22 *avril.* Le pays est meilleur : les Kurdes cultivent en coton et en blé quelques portions de terrain; nous fîmes ce jour-là environ neuf heures et vînmes coucher près d'un village en grande partie ruiné, à trois heures de Mardin, dont nous aperçevons le château. Près de ce village, coule un ruisseau sur le bord duquel j'ai le plaisir de voir quelques mûriers.

23 *avril.* **Mardin.** Nous marchons deux heures en plaine, et ensuite nous gravissons péniblement la montagne conique de nature calcaire et schisteuse sur laquelle Mardin est bâti. Je descendis chez un négociant arménien catholique pour lequel j'avais des lettres de recommandation.

Mardin, ancien *Marde* ou *Merida*, a environ 2000 maisons turques, 400 d'Arméniens catholiques, 400 de Syriens dont la moité est catholique. La population est de 12 à 15,000 habitants.

La ville est entourée de murailles en bon état; la citadelle, qui domine la ville, termine et couronne le cône; elle est naturellement très-bien défendue par les rochers à pic, et passablement en état.

Les habitants de Mardin sont presque tous janissaires ; il y a les Otouz-Bir (1), les Irmi-Bech (2), les Kefs, qui portent les signes de leur orta (3) écrits sur les bras avec de la poudre. Ils se font souvent la guerre entre eux ; les enfants mêmes en se rencontrant se prennent de querelle, s'ils sont d'orta différente ; ils se lancent des pierres avec des frondes, et malheur au passant qui se trouve au milieu de ces cailloux, qui rebondissent dans les rues étroites.

Le commerce de Mardin consiste en coton cultivé par les Kurdes fellahs, et dans une espèce de toile légère de coton. La montagne est assez bien cultivée en jardins, disposés en gradins, naguère plantés d'un grand nombre d'arbres fruitiers, mais les soldats turcs d'Ali-Pacha les ont tous coupés pour se chauffer ; on ne songera probablement pas de longtemps à les replanter dans un pays où le découragement est partout.

J'appris des nouvelles de l'armée de Reschid-Pacha : il a fait tomber près de cent cinquante têtes de Kurdes près de Diarbekir.

Il y a à Mardin un archevêque et un évêque

(1) Les *Trente et un.*
(2) Les *Vingt-cinq.*
(3) Compagnie.

catholiques qui ont étudié à la Propagande de Rome.

24, 25 *avril*. Séjour, courses autour de Mardin. — Herborisation dans la montagne; végétation encore peu intéressante; je trouve cependant quelques plantes nouvelles.

26 *avril*. Je profite de l'occasion d'un pacha qui se rendait à Bagdad avec une suite nombreuse pour aller à Mossoul; les caravanes font un détour assez grand pour s'y rendre et suivent le pied de la montagne, passant par Ruzilm et Eski-Mossoul, quelquefois même par Dgeziret, suivant que la route est sûre ou non. Le pacha suivit la route directe à travers ce qu'on appelle le désert, qui serait mieux appelé les steppes; elle n'est jamais suivie à cause des Kurdes et des Arabes qui l'infestent, mais le pacha ayant les moyens de se faire respecter, n'hésita pas à s'y engager : j'eus donc la bonne fortune de passer dans un pays peu visité.

Nous ne fîmes que six heures et vînmes coucher dans un campement très-considérable de Kurdes nomades. En sortant de Mardin, il y avait quelque peu de culture et quelques villages ruinés, mais bientôt toute trace de culture cessa. On ne peut se faire une idée juste de la vigueur de la végétation qui couvre ces riches plaines désertes. On y trouve aussi une grande quantité de magnifi-

quées insectes.—Les Kurdes chez lesquels nous reçûmes l'hospitalité, sont tout à fait indépendants : ils reçurent le pacha avec les honneurs dus à un étranger distingué; une garde armée veilla autour de sa tente; ces Kurdes me parurent beaucoup moins misérables que les Kurdes fellahs que j'avais rencontrés. Leurs femmes étaient en général assez proprement vêtues; leur camp forme plusieurs grands carrés ouverts d'un côté. Deux cheiks kurdes nous accompagnèrent.

27 *avril.* Une heure après avoir quitté le camp des Kurdes, nous trouvâmes une large vallée dans laquelle nous vîmes quelques cultures et quelques villages. On rentre bientôt après dans le désert; la végétation s'y déploie avec la plus grande force. De même que les tribus qui occupent la Mésopotamie, quelques plantes semblent se disputer l'envahissement du sol; leurs diverses stations forment dans la plaine autant de tapis de diverses couleurs : la *Centaurea behen* (1) occupe à elle seule de vastes espaces et ne permet qu'à quelques faibles plantes de vivre sous sa protection; le *Sinapis oliveriana*, une espèce d'*Avena*, etc. etc., se montrent presque partout.

(1) Indiquée dans la collection sous le nom de *Centaurea cerinthefolia*. Mésopot. (*Serratula cerinthefolia*, Dec. Pr. 6, p. 567). — Il y en a une autre sous le même nom, qui est la *Centaurea consanguinea*, de Dec. *ibid.*

Vers la fin de notre journée, le pacha et sa suite s'arrêtèrent devant un ruisseau pour attendre les mules chargées, parce qu'au delà on se trouvait dans le voisinage d'Arabes Anézi, la plus nombreuse et la plus redoutable tribu de cette nation. On ne tarda pas, en effet, à apercevoir une quantité considérable de tentes noires dispersées sans ordre dans la plaine, et plusieurs Arabes montés sur des dromadaires qui se dirigeaient vers nous. La suite du pacha, qui nous avait devancés, nous criait de nous hâter, recommandation qu'il était presque inutile de faire aux muletiers, car épouvantés de l'approche des Arabes, ils poussaient à outrance leurs malheureuses mules. Tout à coup cependant ils cessent de les harceler, leur figure redevient sereine, et ils se mettent à chanter. J'ignorais ce qui avait pu causer ce changement, car nous étions encore assez loin des tentes, et il fallait passer un large ruisseau pour y arriver; mais je m'aperçus que le pacha et sa suite avaient pénétré dans les tentes des Arabes : dès lors toute crainte avait cessé; le pacha, et tout ce qui lui appartenait, étaient désormais sous la protection des Arabes : nous étions leurs hôtes, et leur hospitalité est tellement connue que les muletiers étaient dès lors aussi tranquilles que dans les rues de Mardin. On fit une grande réception au pacha; on tua force

moutons et on distribua de vastes terrines de pilaw (1) à toute la suite. Le pacha fut même obligé de leur accorder un jour entier. Pour mettre cette politesse à profit, je me fis accompagner d'un Arabe et je fis une excursion dans le désert, mais la végétation est peu intéressante: jusqu'à Mossoul, elle est uniforme et méditerranéenne (2).

Les Arabes passent pour être riches, mais leur manière de vivre est très-misérable; ils sont couverts de haillons, n'ont souvent qu'une chemise et vont nu-pieds; leurs cheveux sont partagés en grandes tresses sur les côtés de la figure; leurs femmes sont recouvertes de lambeaux de chemises, aussi noires de saleté que leur peau; les enfants sont entièrement nus jusqu'à sept ou huit ans, quoiqu'il fasse quelquefois très-froid.

Non loin de Nizibin se trouve Davina, ville antique, mais ces deux villes ne sont plus que des bourgades dépeuplées.

28 *avril.* Séjour.

29 *avril.* Nous partîmes tard, car les Arabes voulurent servir à déjeuner au pacha: une procession d'Arabes portant chacun un plat se di-

(1) Riz bouilli.

(2) C'est-à-dire semblable à celle des provinces qui avoisinent la Méditerranée.

rigea de la tente où l'on faisait la cuisine à celle du pacha; on servit un énorme pilaw à la suite. Le pacha distribua des robes rayées aux cheiks, et ensuite on se mit en route avec une escorte de cinquante Arabes montés deux à deux sur un dromadaire, et tenant une jument en laisse ; ils étaient armés de lances de plus de dix pieds de long. Toute la journée nous eûmes à passer des ruisseaux très-profonds, un entre autres qui l'était tellement, que les chevaux furent obligés de le passer à la nage. On chargea les effets sur les dromadaires, mais cependant tout fut mouillé, quelques effets tombèrent dans l'eau et furent perdus; un homme de la suite du pacha se noya parce qu'il voulut passer sur son cheval. Ne me fiant pas aux dromadaires qui, en se débattant dans l'eau, imprimaient de violentes secousses à leurs cavaliers, et qui ne marchaient qu'à force de coups, je me décidai à passer le torrent à la nage; mais sachant à peine nager, je me fis soutenir par quatre hommes qui me conduisirent à l'autre bord.

Une heure avant d'arriver au konak, nous cheminions très-paisiblement lorsque tout à coup nous entendîmes des cris affreux qui partaient de l'escorte à quelque distance de nous : les gens qui la composaient avaient mis pied à terre, s'étaient pris de querelle, et comme pour me

donner un simulacre de leurs combats, ils s'étaient partagés en deux bandes : les lances se heurtent, on se prend aux cheveux, un homme est blessé à la main, le combat s'échauffe de plus en plus, le tout accompagné des cris des chameaux, aussi extraordinaires que ceux de leurs maîtres. Le pacha, qui ne pouvait rien sur cette bande désordonnée, continuait paisiblement sa route, lorsqu'à quelque distance de nous, nous aperçûmes une trentaine d'hommes, armés de fusils, postés sur la route; on s'arrêta, on appela les Arabes qui, pour un instant, oublièrent leur querelle et volèrent au-devant de nous. On marcha avec précaution, on découvrit encore un autre parti d'hommes armés; c'étaient des Kurdes du mont Sinjar; ils ont dans cet endroit deux forts villages en bon état, et cultivent une certaine portion de terrain. Grâce à leur position éloignée des villes de Mardin et Mossoul, ils sont indépendants de la Porte, et grâce à leurs fusils et à leur courage, ils savent bien se défendre contre les Arabes qui n'osent les piller. Quand ces Kurdes virent que nous n'avions aucune mauvaise intention, ils se retirèrent sans qu'on échangeât de côté et d'autre la moindre politesse. — Nous établîmes là notre konak; les Arabes firent un grand cercle; leurs chameaux s'agenouillèrent aussi en cercle derrière eux. Ils allumèrent du

feu et se mirent à causer entre eux, leurs lances plantées en terre à leurs côtés. C'était un spectacle assez nouveau pour moi que celui de ces hommes presque nus, à figures sauvages, éclairées par le feu du bivouac. — Le pays que nous avions parcouru était entièrement désert, mais de nombreux monticules que nous apercevions indiquaient qu'il avait été autrefois très-habité; il paraît néanmoins qu'à toutes les époques la majeure partie du pays était fréquentée par les nomades. Nous rencontrons aussi des ruines de grands villages. — Nous faisons ce jour-là dix heures.

30 *avril*. Nous continuâmes notre route à travers le même pays; nous rencontrâmes un grand nombre de petits cours d'eau à chacun desquels nos effets furent mouillés, particulièrement nos plantes. Nous eûmes ensuite six mortelles heures à faire sans trouver une goutte d'eau, par la plus forte chaleur du jour. Lorsque nous approchâmes du ruisseau, nous en fûmes avertis par une nuée de cousins; mais dès que nous fûmes sur le bord, il ne nous fut pas possible, ni aux hommes ni aux chevaux, d'y tenir : les cousins et les taons y étaient si nombreux que, hommes et bêtes, tout fut couvert de sang en un instant; nous fûmes cependant obligés d'y rester assez longtemps, car les bêtes de charge enfoncèrent dans le ruisseau, et on eut toutes les peines imagi-

nables pour les en retirer.—Nous fîmes ce jour-là seize heures, et nous marchâmes quelque temps dans l'obscurité : la pluie tomba assez fort pendant la nuit.

1er *mai*. Je trouvai sur la route une énorme quantité de sauterelles qui n'étaient encore qu'à l'état de larves et qui se dirigeaient toutes du même côté; la terre en était couverte et semblait brûlée sur leur passage. C'est ainsi que, favorisées par le vent, elles ont quelquefois dévasté l'Asie et l'Europe. Nous étions à quatorze heures de Mossoul et nous résolûmes de nous y rendre le même jour. Le pays devient un peu montueux : arrivés à huit heures environ de Mossoul, nos Arabes crièrent à toute la caravane de faire halte : leur coup d'œil perçant avait discerné à l'horizon un point imperceptible pour nous; ils nous dirent qu'ils voyaient distinctement des Arabes, mais qu'ils ne pouvaient dire s'ils étaient amis ou ennemis. Aussitôt ils sautèrent de leurs dromadaires sur leurs juments, et en un instant ils disparurent de nos yeux en se dirigeant vers la troupe qu'ils avaient aperçue. L'un d'eux, parvenu sur une sommité, arrêta tout à coup sa jument et se dressa sur ses jambes pour voir de plus loin, sans que la jument fît le moindre mouvement, et repartit ensuite avec une vitesse extraordinaire. Les Arabes restés sur

les chameaux suivirent les juments, et en un instant l'escorte disparut; mais bientôt après ils accoururent en dansant et en chantant, et nous apprirent que c'étaient des Arabes amis. La caravane continua sa route après cette alerte, et quelque temps après nous aperçûmes la rivière; c'était le *Tigre*. Le pacha descendit de cheval, les Arabes firent cercle autour de lui, on fuma la pipe, et le pacha conféra avec eux pour la solde qui revenait à l'escorte. Un instant après nous aperçûmes Mossoul. J'allai descendre chez un chrétien catholique pour lequel j'avais une lettre, et je fus bien reçu.

Mossoul est entouré de murailles en bon état et qui ont été rétablies, il y a une douzaine d'années, avec un fossé peu profond : le tout n'offrirait pas une grande résistance à de l'artillerie. On ne sait pas au juste la population de la ville: on compte 2,000 maisons de chrétiens, 1,000 de Chaldéens catholiques, 1,000 de Syriens catholiques et 1,000 de Syriens schismatiques; il y a aussi quelques juifs. Quant à la population musulmane, il est vraiment difficile de l'établir. Si vous consultez les habitants, ils vous diront qu'il y a 50,000 maisons, ce qui est absurde. Je serais porté à croire que toute la population n'excède pas 30,000 habitants. Si l'on compare Mossoul à une ville de France de 30,000 âmes, à

Orléans par exemple, on trouvera que Mossoul est bien inférieur en étendue, et encore on peut dire que le bon quartier de la ville est en ruine. La population y était plus considérable il y a quelques années, mais la famine et la peste de 1830 et 1831 en ont réduit beaucoup le chiffre; beaucoup de villages et plusieurs parties de la ville ont été abandonnés. Les maisons sont en général assez bien construites et garnies intérieurement de meubles qu'on fait venir de Bagdad. Elles sont disposées de manière à mettre à l'abri de la chaleur, qui est excessive depuis mai jusqu'en décembre. Toutes les chambres sont voûtées : celles du bas, qui sont comme des caves, sont habitées l'été, celles du haut l'hiver; les terrasses servent pour dormir pendant la nuit. — Je fus invité à dîner chez un catholique : on commença par servir des confitures, des dragées, des pastèques, des grenades, etc., etc., et de petits verres d'eau-de-vie. Ce prélude de dîner dura pendant près de trois heures, pendant lesquelles les convives ne cessèrent de boire de petits verres d'eau-de-vie; aucun d'eux n'en but moins d'un litre, ce qui m'étonna beaucoup dans un pays chaud. Ils chantaient en poussant des cris horribles et en faisant des contorsions à l'avenant. Enfin, à ma grande satisfaction, on se leva pour s'accroupir autour d'un vaste plateau :

chacun porta la main au plat non sans répandre la moitié de ce qu'il contenait. Il vint plus de trente plats qui étaient pêle-mêle au milieu des débris. Le service des petits verres d'eau-de-vie ne se ralentit pas pendant le dîner.

A l'ouest du Tigre il y a beaucoup de ruisseaux d'eau sulfureuse, et à l'est des eaux thermales.

Le principal commerce de Mossoul consiste en toiles peintes de coton, d'où est venu le nom de mousseline. La plupart des ouvriers sont tisserands ou teinturiers; le fil de coton leur vient de l'Inde, car il n'y a pas de filatures à Mossoul; ils se servent, pour donner de la roideur à leurs fils, d'un empois qu'ils préparent avec les oignons de l'*Ornithogalum umbellatum* (1), que les Arabes leur apportent du désert, et qu'ils leur vendent à très-bas prix.

Les chrétiens se plaignent beaucoup des musulmans, et surtout du gouvernement, qui ne cesse d'exercer des avanies à leur égard; à chaque

(1) Il paraîtrait au contraire; d'après ce qu'a bien voulu m'en dire M. Decaisne, que la plante qui fournit l'empois sec dont se servent les cordonniers à Constantinople et qui est appelé *sirich*, provient d'un grand asphodèle blanc, voisin de l'*A. ramosus*. M. Botta m'a confirmé le fait, en ajoutant que cette substance se recueille en assez grande quantité aux environs d'Alep.

Les collections d'Aucher ne contiennent d'ailleurs, en fait d'ornithogales à ombelles, que les nos 2144, du mont Olympe, et 1580, des environs d'Ispahan.

nouveau pacha, ils sont obligés de payer des sommes considérables. La population musulmane est fort turbulente, et divisée en plusieurs partis qui se font sans cesse la guerre, les uns pour tel pacha, les autres pour tel autre. Une partie de la ville s'arme contre l'autre; on tire des coups de fusil dans les rues; on crie à outrance; on démolit quelque pan de muraille, mais bien rarement le sang coule. Après s'être bien évertués entre eux de la sorte, les Turcs, fatigués, éprouvent le besoin de s'occuper de leurs affaires; on fait la paix, sauf à recommencer à la première occasion. Les pachas ne se permettent guère d'exercer d'avanie à l'égard des Turcs, tout retombe sur les chrétiens. Mon hôte, jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, jouissait d'une certaine aisance; mais à la mort de son père, le pacha d'Alep exigea de si fortes sommes, que la malheureuse famille fut obligée de vendre tout ce qu'elle avait de mobilier pour contenter l'avidité du Turc.

Mossoul est en plaine, et n'offre guère d'avantage à un botaniste. Depuis Alep, le sol est uniforme, ainsi que la végétation; elle est méditerranéenne (1), et ne m'a pas offert plus d'une centaine de plantes de quelque intérêt. On aperçoit, à

(1) *Voy.* p. 193, note 2.

quelque distance, les montagnes neigeuses d'Amadieh; mais, comme mon intention était de visiter Bagdad, je ne voulus pas étendre jusque-là mes recherches(1). Je me décidai seulement à consacrer quelques jours à visiter une petite montagne nommée *Makloub* (2), à cinq heures de Mossoul, au delà du Tigre. Je passai le fleuve sur un bac de forme irrégulière; la proue se relève presque à angle droit, à la manière des bâtiments turcs, à éperon, de Constantinople. De loin, je prenais ces proues pour des tentes; on ne voit pas quelle peut être la nécessité de cette forme. Je me trouvai sur l'emplacement de l'ancienne *Ninive* que l'on reconnaît très-bien aux divers monticules qui couvrent la plaine; en creusant, on trouve facilement des fondations d'anciens édifices. La plaine est bien cultivée jusqu'au pied des montagnes, et on aperçoit plusieurs villages.—Après cinq heures de marche nous arrivâmes à un village nommé *Bagtchika*, entouré de très-beaux oliviers; il en est de même de quelques villages voisins; la population se compose de Yèzides, nation répandue sur le mont Sinjar. Les Yezides n'adressent d'hommages qu'au diable; ils se rapprochent des Guèbres et des Sabéens, mais

(1) *Voy.* pourtant page 206.

(2) On trouve dans le manuscrit, entre parenthèses, le mot *renversée:* c'est sans doute la signification de Makloub.

paraissent être plus anciens qu'eux : c'est un reste de la religion des Mages ou celle des deux principes (1). (*Gazzoni, notice sur les Yezides* de Bagdad.) — Il y a aussi dans ce village des Schyytes ou sectateurs d'Ali (2). Je me trouvai ce soir-là précisément à l'anniversaire d'une fête qu'ils célèbrent tous les ans, et qui consiste à maudire Omar. La cérémonie se passait sur une terrasse voisine de celle où je couchais; le cheik monta sur une petite coupole en agitant un drapeau auquel il avait mis le feu ; la foule pendant ce temps chantait à tue-tête, et en s'accompagnant de tambours de basque : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu : Mahomet est son prophète et Ali le vicaire de Dieu.* Vinrent ensuite des imprécations contre Omar. On ne doit jamais prononcer devant eux le nom de Cheytan ou tout autre mot qui commence par ch. — J'étais descendu chez un Guèbre jacobite (3), qui voulut bien m'accompagner sur la montagne et me faire visiter le couvent chrétien qui s'y trouve : nous mîmes

(1) Arimane et Oromaze.

(2) On sait que cette secte du mahométisme est dominante en Perse.

(3) La secte chrétienne des jacobites, formée par un moine syrien du VI^e^ siècle, a un chef qu'elle appelle patriarche d'Antioche et qui réside dans le Diarbékir. Une grande partie d'entre eux se sont réunis à l'Église catholique.

deux heures à faire cette course. Le couvent est inhabité depuis deux ans que les Kurdes, survenus à l'improviste, le pillèrent entièrement, et forcèrent les moines à se sauver. Il est immense et d'une construction singulière; c'est un vrai dédale. L'église est très-grande et contient beaucoup d'inscriptions syriennes sur marbre : elles paraissent fort anciennes. Près du couvent, il y a de belles cavernes ombragées d'oliviers et d'où l'eau coule en abondance: c'est un endroit délicieux dans un climat brûlant. Je fis une assez bonne herborisation: je cueillis l'*Anisosciadium orientale* (1), *Calophaca euphratica* (2); une nouvelle espèce de *Michauxia* (3), etc.— J'allai coucher le soir au village, et le lendemain je fus de retour de bonne heure à Mossoul où je fus obligé d'attendre quelques jours pour trouver un kellek ou bateau posé sur des outres (4), pour Bagdad.

Il y avait, il y a vingt ans, des dominicains à Mossoul; mais des querelles étant survenues entre eux et les catholiques du pays, ils furent rappelés par la cour de Rome. On me conduisit à leur

(1) N° 3598. Aucher Éloy l'a retrouvée aux environs du golfe Persique, n° 4556.

(2) N° 1186, sous le nom de *C. tigenna*, Auch. Le *C. euphratica* porte le n° 2408, avec cette indication des localités: entre Ziamat et Erzingam.

(3) N° 1826.

(4) *Voy.* p. 18, note 3, et p. 212.

couvent qui n'a rien de remarquable. Je visitai la bibliothèque qu'ils ont laissée; elle ne se compose guère que de livres ascétiques. Chacun peut en prendre à sa guise, car ils n'ont plus de maîtres; cependant, au nombre qui en reste, il ne paraît pas qu'il y ait grand amour pour la lecture à Mossoul.

Tous les kelleks étant partis pour conduire les troupes à Bagdad, je me vis dans l'obligation désagréable de perdre plus de quinze jours à Mossoul à les attendre.

Le temps était d'autant plus perdu que Mossoul ne m'offrait aucun moyen de l'utiliser (1).

(1) Le manque de ressources pécuniaires suffisantes, non moins que les événements dont la contrée était alors le théâtre, et qu'Aucher Éloy indique plus bas, l'ont empêché de tirer de son séjour à Mossoul le parti qu'il en avait espéré. Il est à regretter surtout qu'il n'ait pas pu accomplir son excursion dans les montagnes d'Amadieh; il aurait rapporté sans doute de cette contrée, si peu connue, des plantes intéressantes. Mais tout porte à croire que nous aurons bientôt des notions complètes sur Mossoul et ses environs, grâce à la nomination de M. Botta aux fonctions de consul de France dans cette ville : les voyages de M. Botta en Arabie ont enrichi l'histoire naturelle; les plantes qu'il en a rapportées sont décrites par M. Decaisne. Nous avons vu M. Botta avant son départ pour Mossoul, et nous l'avons engagé, autant qu'il était en nous, à faire profiter la science des facilités que sa position lui donnera pour explorer le pays: personne n'est plus capable que M. Botta de nous le bien faire connaître.

Sous le rapport politique, sa mission ne peut manquer non

Cependant j'apercevais au loin et au delà du Tigre les montagnes d'*Amadieh*, dont les premières lignes conservaient encore de la neige. Je résolus d'y tenter une excursion. Les uns prétendaient qu'il y avait du danger, les autres qu'il n'y en avait pas; ce n'était cependant qu'à une petite journée de Mossoul. Je ne me laissai point intimider, je pris des chevaux et je partis. Le passage du Tigre me prit beaucoup de temps. En été, lorsque les eaux sont basses, on établit sur le fleuve un pont de bateaux; mais le Tigre étant très-fort dans cette saison, on se sert de barques. La réquisition des kelleks pour conduire les troupes à Bagdad, n'en avait laissé que trois pour faire le service, pendant la récolte des orges. On ne peut se faire une idée de la confusion qui régnait à ce passage; les hommes, les femmes se heurtaient pour entrer; d'autres survenaient qui les poussaient et les faisaient tomber par douzaine dans la rivière : le sang coulait, les effets étaient emportés par le courant, les enfants étaient foulés aux pieds, etc. En payant dix fois la valeur du passage, j'obtins non sans peine

---

plus d'être utile à l'influence française dans ces contrées lointaines; les chrétiens, qui y sont encore répandus en assez grand nombre, y reconnaissent encore la France comme leur protectrice naturelle.

d'entrer dans la barque, où je fus entassé parmi des Kurdes et des Arabes en haillons et couverts de vermine. Je passai près du village *Jonas*, où l'on prétend qu'est le tombeau du prophète de ce nom(1). La mosquée qui renferme ces précieuses reliques est située au sommet d'un monticule autour duquel est construit le village.—Je passai de nouveau à *Bagtchika*, et le soir nous arrivâmes près d'un village kurde, où nous campâmes. J'étais à peine assis que je vis arriver un paysan tout éploré qui vint nous dire que les Kurdes de la montagne lui avaient enlevé deux mules chargées. Les gens du village ne tardèrent pas à venir nous rendre visite, et j'appris d'eux qu'il était impossible d'aller sur la montagne, que la route d'Amadieh était complétement interceptée.

Le bey de Ravandus ayant appris la sévérité de Reschid-Pacha envers les Kurdes des montagnes du Diarbékir, et sachant que ce visir méditait aussi de le soumettre, s'était d'avance mis en mesure: il avait armé les Kurdes et ne permettait à personne de pénétrer dans les montagnes. Le bey de Ravandus était naguère un assez petit prince kurde : il ne possédait en quelque sorte que le

(1) Dans le Journal d'une campagne, etc., page 115, il est donné une autre version sur l'origine de ce nom.

bourg de ce nom, qui avait du reste l'avantage d'avoir une forteresse construite sur la sommité d'un rocher, et qui paraît imprenable, du moins dans ce pays. Il a étendu depuis son pouvoir en s'emparant d'Amadieh et d'autres cantons; de sorte que c'est maintenant un des plus redoutables chefs kurdes. C'est un homme plein d'énergie (1) et même de génie, et qui a su établir des lois et une police au milieu des brigands kurdes. On sait que le fameux Soliman, la terreur des Croisés, était de la nation des Kurdes, et que toute la Mésopotamie leur appartenait. Le bey de Ravandus est capable de rétablir leur puissance. Cependant il a à lutter contre les Turcs et les Persans: pourra-t-il conjurer l'orage? Il craint beaucoup les Francs, et leur permettrait difficilement de visiter son pays. Il redoute d'autant plus Reschid-Pacha, qu'il voit que celui-ci a des Francs avec lui; on lui a entendu dire: « Les têtes noires (c'est ainsi qu'il appelle les Francs) ne me reviennent point du tout! »

Il peut facilement réunir 30,000 combattants, hommes d'une férocité et d'une intrépidité rares; ils ne connaissent pas d'autres armes que le kan-

(1) On trouvera dans la *Relation du Voyage en Arménie et en Perse*, par M. Texier, le détail romanesque des circonstances qui ont précédé l'avénement au pouvoir de ce bey.

djar (1); ils se précipitent avec cette seule arme sur l'ennemi et l'égorgent, sans être effrayés ni par la fusillade, ni par l'artillerie. L'armée turque, toute régulière qu'on la dit, n'est composée que d'infanterie et de brigands que la soif seule du pillage anime. A Diarbekir, ils ont commis des atrocités révoltantes. Après avoir assouvi leur fureur sur les femmes et les filles, ils les égorgeaient et jetaient les enfants encore à la mamelle dans le feu. Avant ces circonstances, le bey de Ravandus laissait passer tranquillement les caravanes; on pouvait même parcourir seul les montagnes sans courir aucun danger. Il a établi un ordre très-sévère, et on ne connaît point, dit-on, de voleurs dans tous ses domaines (2).

Je fus obligé de renoncer à cette excursion, qui me promettait une bonne récolte, et je revins tout chagrin à Mossoul. On préparait des kélleks, mais il n'y avait pas de rameurs; ils

(1) Espèce de poignard court que les Turcs portent à côté du yatagan.

(2) Le bey de Ravandus a été fait prisonnier en 1836 avec un certain nombre de chefs de sa nation. Envoyé à Constantinople, il est resté longtemps à l'arsenal; rendu à la liberté, en faveur d'une espèce de traité, il est mort à Sinope en débarquant, ainsi que plusieurs de ses compagnons. On suppose qu'ils ont été empoisonnés.

étaient tous partis pour Bagdad, et comme il est impossible à ces kelleks de remonter le fleuve, ces hommes étaient obligés de revenir par terre, ce qui demanda beaucoup de temps. Il fallut donc s'armer de patience. Imaginant cependant que le pacha pourrait trouver le moyen de me faire partir, j'allai lui présenter mon firman et mes lettres ; je parlai d'abord à un homme de sa suite, qui nous traita, mon conducteur chrétien et moi, avec beaucoup de hauteur.

Cet homme avait cela de remarquable qu'il avait un nez d'or tenu par une petite chaîne du même métal, attachée derrière la tête. L'avant-dernier pacha lui avait fait couper le nez pour le punir de ses extorsions; mais il était rentré en grâce auprès du nouveau pacha, et ne se montrait, me dit-on, pas moins insolent à présent qu'autrefois. Du reste, dans un pays où l'on ne connaît de l'honneur ni le nom ni la chose, ce n'est point du tout une honte de porter la marque de punitions justement méritées. Les Turcs, bien loin de rougir de la bassesse de leur naissance et de leur professsion, s'en font un titre d'honneur. Ils vont plus loin : ils tirent vanité non-seulement de leurs imperfections extérieures, mais encore de leurs vices et de leur crimes. Un pacha employé dans l'armée de Reschid-Pacha se fait appeler Tcherkoth Ali-Pacha (Ali-Pacha

l'arrogant). Il n'est connu que sous ce nom, et lui-même répète souvent : Je suis Tcherkoth Ali-Pacha!

J'avais attendu l'arrivée du pacha au palais; quand il approcha, le capidji annonça son arrivée à haute voix : aussitôt une centaine de soldats irréguliers, les uns à cheval, les autres à pied, et presque tous en haillons, se mirent en rang dans la cour; le pacha passa cette troupe en revue et se rendit à son audience, où les principaux de la ville l'attendaient pour lui faire leur cour. Le pacha, après avoir pris connaissance de mes papiers, me fit appeler. J'entrai dans la salle, et m'assurant de l'œil la place qui me convenait, j'allai me placer auprès du pacha. L'homme au nez d'or ne manqua pas de me rappeler à l'ordre et de m'indiquer du doigt la dernière place du divan : je le regardai alors avec dédain, et il fut bien surpris quand il entendit le pacha lui-même lui dire : « Non, c'est à côté de moi qu'il doit se placer. » Le pacha m'accabla de politesses, mais je ne pus obtenir rien de plus. En sortant du divan, je n'avais pas encore eu le temps de remettre mes souliers qu'une nuée de domestiques, comme des harpies, se jetèrent sur moi pour avoir des bakchich; rien n'égale l'avidité et la bassesse de ces misérables. Quoique habitué aux mœurs de l'Orient, je fus révolté

de leur hardiesse, et j'en envoyai promener la plus grande partie ; ils ne se regardèrent pas comme battus, et ils vinrent les uns après les autres à mon logement pour extorquer quelque chose.

15 *mai.* Enfin tout fut prêt ce jour-là pour mon départ. J'avais fait prix pour un abra à raison de mille paras de Mossoul (1540 de Constantinople): c'était trois fois trop cher, mais comme mes hôtes les chrétiens n'osaient contredire des musulmans, et que je ne pouvais faire, moi, qu'une mauvaise affaire personnelle, il fallut en passer par là. Il y a deux sortes d'embarcations pour descendre le Tigre jusqu'à Bagdad : les abras et les kelleks, qui ne diffèrent les unes des autres qu p ar la grandeur. Les abras ne peuvent guère contenir que trois ou quatre personnes, tandis que sur les kelleks on peut faire entrer cent personnes et plus. Toutes deux ne sont que des radeaux de branchages et de roseaux supportés par des outres gonflées d'air. Lorsque ces radeaux sont arrivés à Bagdad, on vend les branchages, car le bois est rare et cher dans cette ville, et on renvoie par terre les outres à Mossoul : on pense bien qu'il ne serait pas possible à ces embarcations de remonter le Tigre (1).

(1) Ce procédé est en usage depuis un temps immémorial

Lorsque je fus rendu à l'endroit où je devais m'embarquer, je trouvai un attroupement nombreux qui m'y attendait, pour arracher de moi des bakchich. Les kellek-bachis, au nombre de cinq ou six, malgré le prix excessif que je leur avais donné, osèrent encore me demander un bakchich, et j'eus beaucoup de peine à les éloigner. Vinrent ensuite les hommes qui avaient enflé les outres, ceux qui avaient lié les branchages, cinq ou six domestiques du pacha, des employés de la douane, une espèce d'inspecteur du port, deux ou trois individus qui ne purent bien me décliner leurs titres. Je ne voulus point d'abord écouter toutes ces impertinentes demandes, mais on ne me laissait point partir; alors, j'eus beau me fâcher et crier à mon rameur de partir, il ne bougeait pas plus qu'un terme. J'eus d'abord l'envie d'aller chez le pacha, mais je réfléchis que c'était une grande perte de temps et d'argent à distribuer à sa suite, et qu'ensuite, suivant les idées des Orientaux, j'aurais eu aux yeux du pacha mauvaise grâce à réclamer pour des bakchich. Je m'exécutai et satisfis à toutes

---

pour descendre le Tigre et l'Euphrate. *Voy.* Hérodote liv. I^er^, chap. 194.

Sur le Nil, on se sert d'embarcations soutenues par des citrouilles. *Voy.* p. 18, note 3.

les prétentions; c'était, me disait-on, la coutume.

Enfin on détache l'abra, et bientôt le courant m'entraîne hors de vue de Mossoul. Le rameur de mon abra était un montagnard du mont Sinjar, aussi stupide que vorace; et si je n'y eusse mis ordre, il aurait dévoré le premier jour les provisions que j'avais faites pour tout le voyage. La rive gauche du Tigre est bordée de collines de marbre, sur lesquelles je recueillis quelques bonnes plantes. Le Tigre est une fort belle rivière plus de deux fois plus large que la Seine au-dessous de Paris; on trouve sur ses bords plusieurs ruines de villages, et des restes de châteaux forts sur la rive gauche. Au reste, de chaque côté le pays est désert, c'est un terrain d'alluvion aride et rempli de cailloux, qui ne convient pas à la culture; le palmier ne paraît point devoir y réussir.

16 *mai*. Vers le soir, nous nous trouvâmes au commencement de la chaîne du mont *Hamerin* (1), qu'on appelle en cet endroit *Gébel Ali*. Le rameur tira de dessous son fez une sale calotte de laine, et me la plaça sur le genou; ignorant ce que signifiait ce procédé, je repoussai la

(1) Hamrun, de la carte d'Arrowsmith. M. Texier dit Hamroun.

calotte qui alla tomber dans le Tigre. Cela lui déplut beaucoup ; il repêcha sa coiffure et m'apprit qu'il voulait encore un bakchich ; que l'usage le voulait ainsi, parce qu'une fois qu'on était parvenu au Gebel-Ali, il n'y avait plus rien à craindre des Arabes. Je voulus donner alors cinq peischirs qu'il refusa avec mépris, en ajoutant qu'il en voulait vingt. J'étais occupé à le gourmander à ce sujet, lorsque nous aperçûmes toute la rive droite couverte d'Arabes qui nous adressaient les questions d'usage : D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Qui êtes-vous ? Dès que nous eûmes satisfait leur curiosité, ils nous prièrent, avec quelque autorité, de venir à terre, et sur notre refus, deux Arabes prirent leurs outres et se mirent à nager vers nous avec leurs fusils sur la tête. Pendant toutes ces explications, j'avais préparé mes armes, et nous leur criâmes que s'ils s'avançaient d'avantage nous ferions feu sur eux ; que d'ailleurs ils prenaient mal leur temps, parce que nous étions suivis de deux kelleks qui portaient chacun plus de 300 nizams. Ils se retirèrent alors en protestant qu'ils ne voulaient avoir qu'un peu de tabac.

Les bords du Tigre, dans beaucoup d'endroits, sont couverts de la plus vigoureuse végétation, et en grande partie le *Tamarix gallica*, le *Salix*

euphratica (1), le *Capparis* (2), la *Sinapis glabrata*, etc. (3).

Nous arrivâmes pendant la nuit à *Tekret*, et l'abra s'arrêta derrière un rocher en vue du port. Je descendis à terre pour y passer la nuit; le lendemain de très-bonne heure, je fus réveillé par les voix de femmes du village; elles venaient les unes après les autres puiser de l'eau au Tigre, et se laver en même temps; et comme j'étais en partie caché par le rocher, et que d'ailleurs elles ne soupçonnaient pas qu'un homme était couché près d'elles, elles découvraient sans réserve ce qu'au reste, dans l'Orient, on montre plus volontiers que sa figure. Il n'était pas prudent de me découvrir, je restai coi pendant fort longtemps, quoique cela me contrariât beaucoup, car j'avais l'intention de partir de très-grand matin pour herboriser autour de Tekret. Cependant une femme m'aperçut par hasard; elle se mit à donner l'alarme. Quelques-unes avaient même déjà saisi des pierres; mais comme j'affectais de dormir profondément, elles s'éloignèrent sans chercher à m'emporter mes effets, et je pus enfin me lever. Tekret est un assez

(1) Populus Euphratica. Olivier, fig.
(2) N° 409, *C. leucophylla.*
(3) N° 226, *Sinapis lævigata.*

pauvre village qui avait un château et des murailles, mais presque tout est en ruine; les paysans cultivent des céréales sur l'autre rive du Tigre. Le désert était tout brûlé; je trouvai cependant quelques bonnes plantes.

17 *mai.* A midi, je repartis avec un autre rameur, car on est dans l'usage d'en changer à Tekret, qui est à peu près à moitié chemin. Nous vîmes bientôt sur la rive opposée à Tekret, des ruines très-considérables qui s'étendent pendant plusieurs lieues sur les rives du Tigre. On me dit que les habitants les appellent *Eski-Bagdad* (1). Vient ensuite le village de *Dor*, où je remarquai le premier bouquet un peu considérable de palmiers. J'aperçus au loin une tour conique dont la construction remonte à une antiquité reculée; vient ensuite *Samara*, village comme les précédents. Le pays est couvert de ruines, et je remarque l'embouchure de plusieurs grands cours d'eau (2), ce qui donne au Tigre une largeur et une profondeur qui en font une superbe rivière. Je passai une partie de la nuit à terre.

18 *mai.* Les palmiers deviennent très-com-

(1) Le vieux Bagdad.

(2) Ce sont les embouchures du grand et du petit Zab qui descendent des montagnes du Kurdistan.

mûns et les villages nombreux; mais tout paraissait dans un délabrement et une misère déplorables. De tous côtés on élève l'eau de la rivière (1) pour arroser les terres cultivées.

19 *mai.* **Bagdad.** En approchant de Bagdad, la rivière se promène majestueusement au milieu de magnifiques plantations de palmiers, sous lesquels sont construites les maisons des habitants; j'aperçus la coupole dorée d'un kesmène, tombeau d'un prophète mort en ce lieu, et très-révéré des Persans, qui y viennent en pèlerinage. Enfin Bagdad s'offrit à mes regards. J'allai d'abord chez l'abbé Triochi, vicaire apostolique faisant les fonctions de consul par interim. Je me présentai ensuite chez M. le Résident anglais de la compagnie des Indes, qui me reçut avec la plus grande affabilité, et me fit accepter un logement chez lui.

Me voici dans la cité du commandeur des fidèles, dans la ville d'Haroun-al-Raschid, sur le théâtre des Mille et une Nuits. Combien j'ai été désenchanté! Combien sa grandeur est déchue! Presque toute la ville est en ruine, ses rues sont désertes, et de 50,000 habitants qui s'y trou-

(1) Sans doute avec les roues à godets ou *norias*, en usage dans tout l'Orient, et introduites, dit-on, dans le midi de l'Europe par les Arabes.

vaient il y a seulement cinq ans, il n'en reste peut-être pas au delà de 20,000 : la peste, la guerre civile et l'inondation ont ruiné Bagdad en 1831.

Daout-Pacha, qui en était le gouverneur à cette époque, avait levé l'étendard de la révolte; c'était un homme énergique, animé de bonnes intentions, et qui était parvenu à faire fleurir le pays. On entend dire de tous côtés : « Du temps de Daout-Pacha les choses n'allaient pas ainsi ! » Ce temps est en quelque sorte l'âge d'or pour Bagdad. Il était parvenu à contenir les Arabes et à en tirer des tributs. Daout aurait probablement réussi à se rendre indépendant dans cette province éloignée de la capitale de l'empire, car il avait pour lui l'attachement que lui portait la majeure partie de la population; mais le commandant des troupes turques, le pacha actuel, Méhémet-Ali, profita des trois fléaux qui s'étaient réunis contre la ville, et en eut bon marché (1).

Le sol, aux environs de Bagdad, est un désert nitreux peu propre à la végétation; cependant le palmier y réussit admirablement. Du temps de Daout-Pacha, on cultivait la canne à sucre, l'indigo et le coton; maintenant ces cultures sont

(1) *Voy.* à la fin du Journal de 1835, Notice spéciale sur Daout-Pacha.

abandonnées; seulement on voit encore quelques misérables champs de coton.

Je fis en Mésopotamie une course qui ne me produisit presque rien. J'entrai en passant dans la cour de l'Imam-Mousa, grande mosquée couverte, ainsi que ses quatre minarets, de belles mosaïques; il y avait un nombre considérable de Persans, d'Hindous, de musulmans de toutes les sectes et de tous les pays, qui y étaient venus en pèlerinage.

Bagdad occupe les deux rives du Tigre réunies par un pont de bateaux dans l'état du monde le plus misérable; la partie de la rive droite est la plus considérable, l'autre n'est guère habitée que par des Arabes. Dernièrement la guerre existait entre les deux parties, et on se battait à outrance; le pacha parvint cependant à chasser les rebelles, et maintenant tout paraît assez tranquille. Ce pacha est, au reste, un homme faible; il ne fait pas volontiers le mal, mais il le laisse faire. En résumé, à Bagdad, comme dans le reste de la Turquie, tout annonce la ruine et la destruction. J'appris, à mon grand étonnement, que le commerce de l'Angleterre était fort peu de chose dans ces contrées, et que c'était la France qui en faisait la majeure partie, surtout pour les draps.

22 *mai*. Je partis pour visiter Babylone avec un

jeune Turc qui parle très-bien le français, et qui a étudié à Paris aux frais du pacha d'Égypte (1). Un des bateaux du pont de la ville ayant été emporté par le courant, nous fûmes obligés d'attendre plus de deux heures qu'on eût réparé le pont; à une heure plus loin, nous fûmes arrêtés par de nombreux canaux qui contenaient encore beaucoup d'eau. Ordinairement il se trouve des couffes, espèces de corbeilles rondes d'osier, et enduites de bitume, et qui servent de bateau, mais les Albanais à la solde du pacha, et qui gardaient leurs chevaux au vert, se permettant toutes sortes de vexations envers les bateliers, ces derniers avaient abandonné leur poste. Nous fûmes obligés de coucher sur les bords de la rivière.

23 *mai.* Le lendemain nous nous voyions sur le point de revenir à Bagdad, lorsque nous vîmes arriver un gros bateau qui nous prit à son bord, et nous conduisit au delà des canaux dans le désert. Après deux heures de marche environ, nous trouvâmes un khan ruiné, nommé *khan Keroua;* deux heures après nous en vîmes un autre en bon état, le *khan Azad.* A une heure plus loin nous traversâmes le canal Mahmoudieh;

(1) *Voy.* page 99, le Journal d'une campagne faite par ce jeune homme au service du pacha de Bagdad, en 1834.

nous trouvâmes ensuite les restes d'un ancien canal, et vînmes coucher au *khan Bir el Nous*, à côté d'un canal. Les khans qui se trouvent de deux heures en deux heures sur cette route sont en bon état, et se ferment la nuit pour se mettre à couvert des Arabes, qui les respectent tout faibles qu'ils sont. Il y avait autrefois des villages autour des khans, mais il n'en reste plus que les ruines.

Quelques habitants se sont logés dans le khan Azad. Quelques heures avant que j'y arrivasse, les Arabes venaient de tenter sur une caravane un enlèvement qui n'avait pas réussi. Nous trouvâmes sur la route une grande quantité de Juifs, de Persans, d'Hindous, d'Arabes, qui se rendaient en pèlerinage, les premiers à Kéféli, où est le tombeau d'Ézechiel, mort pendant la captivité de Babylone, les derniers à Kerbela. Cette dernière ville est depuis peu de temps devenue considérable : elle est habitée par tout ce qu'il y a de mauvais sujets et de vagabonds en Perse, en Mésopotamie et en Arabie. Ils ne reconnaissent aucune autorité et ne payent aucun tribut au pacha de Bagdad. C'est là que se réfugient chaque jour les habitants mécontents de Bagdad, Hillad, etc. Les environs de Kerbela sont plantés d'une énorme quantité de dattiers. On y cultive aussi les céréales au moyen d'irrigations, par un canal

dérivé de l'Euphrate, et qui a été fait par un prince hindou. Le grand nombre de pèlerins qui affluent à Kerbela suffit pour jeter d'ailleurs beaucoup d'argent dans le pays.

24 *mai.* Après une heure de marche, le sol devient gypseux et contient de petits cailloux roulés. Ce changement de sol produit une différence sensible dans la végétation; et j'y remarquai des plantes que je ne retrouvai plus ailleurs: le *Fagonia Bruguierii* (1), etc. Une heure après nous trouvâmes le *khan Scandera*; à quelque distance, à droite, on aperçoit un autre khan sur la route de Hussein. Une heure après le khan Scandera, on arrive à *Toweba* où l'on trouve les premières collines composées de débris de briques, et qu'on suppose être le commencement de l'emplacement de *Babylone*. Là finit le terrain gypseux. Depuis Toweba, tout le sol est couvert de débris de briques et de poteries. Nous trouvâmes le canal Nosseil, puis le *khan Nesserau*; deux heures après le *khan Muhanil* avec quelques palmiers. Nous trouvâmes ensuite beaucoup de canaux, et nous ne tardâmes pas à arriver sur les bords verdoyants de l'Euphrate. Il y a d'épaisses forêts de palmiers jusqu'à Hilla. Nous passâmes sur un pont de bateaux, et nous entrâ-

(1) N° 801.

mes dans la ville où nous allâmes loger chez un Arabe du pays.

25 *mai.* **Hilla** (*Babylone*), sur la rive gauche de l'Euphrate, a des murailles et une citadelle de brique, le tout très-faible, mais suffisant pour imposer aux Arabes. Voici une preuve de l'impossibilité de rien établir de fixe sur les peuples des villes de l'Orient : sur le bruit qui courait qu'on allait faire une levée d'hommes pour cinq ans, la moitié de la population qui a en horreur l'état militaire, surtout le régulier, se sauva les uns à Kerbela, les autres chez l'imam de Mascate. Tous les jours il en partait : cinq jours de voyage à travers le désert et à l'aide de dromadaires suffirent à ces gens pour se mettre à l'abri.

Nous partîmes de bonne heure pour visiter *Birs Nemroud*, qu'on suppose avoir été le temple de Belus. Il ne reste plus qu'un pan élevé de murailles en briques, sur un énorme monticule formé lui-même de constructions de même nature. Sur le sommet se trouvent de gros blocs de briques, dont la superficie est comme vitrifiée. On remarque dans les constructions des conduits qui avaient pour but de faire circuler l'air au travers de ces énormes masses : de la sommité j'aperçus Kéfeli où est le tombeau d'Ezéchiel. Au delà du lac qui est voisin de Babylone, l'Imam-Hussein,

lieu de pèlerinage pour les Persans. Notre guide nous conta qu'autrefois il n'y avait point de lac en cet endroit, et qu'il s'est formé sous l'influence d'une prière d'Ali. Ce que dit Hérodote sur l'immense étendue de Babylone n'est point exagéré, quatre cent quatre-vingts stades de circuit (dix stades pour un mille); il y avait, il est vrai, des jardins, des champs labourés dans l'intérieur; mais les aurait-on comptés parmi les merveilles du monde, s'ils n'avaient été tels qu'Hérodote nous les représente? Je fus de retour de bonne heure à Hilla. Berka n'était qu'à environ deux heures.

26 *mai. Mujellibé* (Babel). Nous reprîmes la route de Bagdad, et nous allâmes visiter les ruines de la tour dite de Babel: Mujellibé, Mukallibé ou Makloub c'est-à-dire renversé. Parmi les ruines on trouve un lion en granit, à moitié enterré, et qui tient un homme couché sous lui. Ce sont d'énormes monticules de débris parmi lesquels on distingue encore çà et là des murailles, mine inépuisable où l'on vient extraire des briques et des pierres pour construire. Il y a, sur la sommité, un arbre isolé (*Tamarix articulata*) (1) dont tous les voyageurs parlent: les

(1) La collection contient: 1° un échantillon sans numéro

uns disent que c'est un cèdre, les autres un arbre tel qu'on n'en trouve nulle part de semblable; un arbre enfin qui date des temps anciens, peut-être même du temps d'Hérodote. Nous allâmes coucher au *Khan Iskandera*, où nous trouvâmes une société nombreuse de juifs qui allaient en pèlerinage. Nous vîmes là un jeune homme assez extraordinaire; il avait six doigts très-bien formés, tant aux deux pieds qu'aux deux mains.

27 *mai.* Nous trouvâmes sur la route une grande quantité de Persans qui revenaient de Kerbela. Nous rencontrâmes fort heureusement un bateau qui nous conduisit à une heure de Bagdad; mais il fallut attendre longtemps avant que le patron du bateau eût recueilli le prix du passage. Les gens du pays payèrent 1 tcherkli, 2 f. 20 c.; quant aux Persans, que les Sunnites (1) détestent et méprisent comme hérétiques, ils n'en exigèrent pas moins de 1 kran,

---

ni nom, mais avec l'indication précise de la localité : recueilli sur les ruines de la Tour de Babel. 2°, n° 2822. *Tamarix pycnocarpa*, Babylone.

Ces deux échantillons appartiennent au *Trichorus pygnocarpa*, de M. Decaisne.

(1) Les Sunnites sont une secte du mahométisme à laquelle appartiennent les Turcs. Les Persans au contraire sont Schyytes ou partisans d'Ali.

c'est-à-dire 5 f. Comme étranger, ils voulurent aussi me donner une preuve de l'hospitalité musulmane, et exigèrent de moi 1 kran. Un jeune musulman qui m'accompagnait leur parla avec fermeté; on se disputa longtemps. Mon guide fit valoir mes firmans, mes lettres pour Ali-Pacha, etc., et l'on finit à l'amiable avec 2 tcherklis.

Le sol, depuis Bagdad jusqu'à *Hilla* est sec, ingrat et nitreux; on n'y voit que les *Tamarix gallica* et *articulata*, *pycnocarpa*, le *Chenopodium fruticosum*, le *Zygophyllum simplex*, le *Peganum harmala*, le *Fagonia Bruguieri* (1) (rare), un *Cucumis* nouveau (2), un *Ajuga* (3), le *Savignia ægyptiaca*, et le *Ranunculus natans* que je ne pus recueillir (4): tout était desséché; le pays serait fertile s'il était bien arrosé.

3 *juin*. Ignorant qu'il y avait une caravane prête à partir de Bagdad pour Kermancha, je m'étais fait donner cinq hommes d'escorte, car indépendamment des voleurs qui infestent la

(1) N° 801.

(2) N° 286, sans fruit, indéterminable.

(3) N° 1575, sans nom, étiqueté *A. elongata*. M. B. par M. Decaisne.

(4) Peut-être le *R. aquatilis* qui croît en Asie comme en Europe. Aucher Éloy l'a recueilli dans le Jourdain, N° 39.

route, il y avait encore à craindre les Kurdes de Ravandus, qui erraient sur la frontière. —Nous traversions les bazars où il y a toujours une grande foule, par conséquent, beaucoup de tumulte et souvent des querelles. Un Albanais qui se disputait vivement avec un autre homme, voyant qu'il ne pouvait pas obtenir raison, tira un pistolet et brûla la cervelle à son adversaire : le malheureux vint tomber aux pieds de mon cheval qui fut effrayé et faillit me renverser par terre. En sortant de la ville, je remarquai une mosquée du temps des khalifes : elle est, comme presque toutes les mosquées de ce pays-ci, recouverte en entier de belles mosaïques. En dehors des portes, je trouvai campée une caravane de Persans pour Kermancha. Je continuai ma route à travers un sol d'alluvion desséché et nitreux, qui produit de très-beaux effets de mirage, et vins attendre la caravane près d'un camp, voisin d'un village à peu près ruiné ; elle me rejoignit vers minuit, et après avoir voyagé tout le reste de la nuit, nous arrivâmes à la *Diala*, petite rivière que nous passâmes sur un bac. Le chef du bac exigeait de chaque Persan un demi-kran pour le passage, tandis que les Turcs qui se trouvaient là en même temps que nous, ne payaient qu'un huitième de kran environ. Je me fis l'honneur de penser que je valais bien un Turc, et en con-

séquence je donnai un kran pour moi et ma suite; on me jeta mon argent au nez et on se mit en mesure de m'empêcher de sortir du bac. Tout ceci se passait à l'insu de mon escorte qui se trouvait parmi la foule et ne pouvait guère voir ce qui m'arrivait. Dès qu'elle en eut connaissance, elle accourut, distribua à tort et à travers des coups de fouet, et je ne payai absolument rien. C'est une petite avanie que je ne regrette point de leur avoir faite.—De l'autre côté de la Diala, se trouve le village de *Bakauba*, qui est bâti au milieu d'une forêt de palmiers. Le village est assez considérable, mais délabré, et la culture y est fort négligée. Nous allâmes camper en dehors, et passâmes la journée sous nos tentes. Mon escorte me devenant inutile, puisque je me trouvais dans une caravane composée de plus de cinq cents hommes et de mille bêtes de charge, je congédiai mes gens, à l'exception d'un homme qui demandait à m'accompagner jusqu'à la frontière.

4 *juin*. Une heure après le coucher du soleil, la caravane se mit en route; nous traversâmes un pays absolument désert, et marécageux en plusieurs endroits, à cause des canaux d'irrigation de la Diala. Le matin, nous arrivâmes à *Scharaban*. On alla camper dans un champ nouvellement moissonné. Le feu qu'on alluma se

communiqua bientôt à un tas de gerbes et menaça de faire un grand dégât ; heureusement ce tas seul brûla, nous nous hâtâmes d'aller nous établir ailleurs.

5 *juin*. Au commencement de la nuit on se mit en route ; le pays est désert. Vers le milieu de la nuit, nous arrivâmes aux sources de la Diala (1) qui sort du mont *Hamerin*, et que nous passâmes sur un pont. Le sol d'alluvion cesse et les pierres commencent. Je regrettai beaucoup de n'avoir pas traversé le mont Hamerin pendant le jour, car la végétation doit y être intéressante. J'avais intention d'y faire halte et d'y attendre le jour, mais on m'assura que c'était très-imprudent, parce que la route était infestée d'Arabes et de Kurdes. — De bon matin nous nous trouvâmes à *Kosrabad*, village de 200 habitants. Les environs de Kosrabad n'étant pas sûrs, je fus obligé de me faire escorter par cinq hommes pour faire une excursion dans le désert. A ma grande satisfaction la végétation y était encore dans toute sa force, et je recueillis dans cette course le *Glossostemon Bruguieri* avec de beaux fruits ; l'*Oliveria orientalis* et une nouvelle espèce de *Buplevrum*. Je me ressentis ce jour-

(1) Aucher-Eloy a confondu un des affluents de la Diala avec cette rivière elle-même.

là pour la première fois de la mauvaise qualité des eaux des plaines de la Perse; j'éprouvais des coliques violentes toutes les fois que j'en buvais, et mon estomac en fut continuellement dérangé.

6 *juin*. Nous partîmes de grand matin et fîmes à peu près cinq heures pour arriver à *Hadji-Kara-Khani* (1), village (limite des palmiers), avec un beau pont sur l'*Ellouan*, petite rivière qui vient des montagnes du Kurdistan; ce pont est en assez bon état à l'exception d'une arche; il faudrait peu de frais pour la reconstruire, mais qui se chargera de cette dépense? Nous fûmes obligés de passer la rivière à gué; nos chevaux avaient de l'eau au-dessus du poitrail. Nous allâmes camper au delà du village; là nous apprîmes qu'une caravane considérable avait été pillée deux jours auparavant par les Kurdes, et qu'on se disposait à en faire autant de la nôtre. La caravane ne voulut point se hasarder à continuer sa route sans escorte : elle jugea prudent d'attendre le retour de soixante cavaliers persans qui étaient allés accompagner une caravane du côté de Bagdad. Nous restâmes

(1) Le khan noir des pèlerins. La lettre *h* aspirée se prononce comme un *k*. A. Eloy écrit *Khadji*.

donc en place toute la journée du 6 et du 7.

7 *juin*. Je profitai de ce retard pour faire une excursion dans le désert, et je cueillis le *Taverniera nummularia* (1), l'*Heliotropium persicum* (2), le *Lotus Michauxianus* (3), etc. Je me fis accompagner par un paysan, qui à chaque instant me suppliait de retourner au camp, m'assurant que quoique nous ne fussions qu'à une heure et demie du village il n'y avait point de sûreté pour nous, et que nous courions risque d'être dépouillés et même tués. J'étais occupé à cueillir le *Taverniera*, qui croît sur les collines escarpées, lorsque mon guide qui était monté sur le sommet de la colline, vint à moi tout tremblant en m'assurant qu'il venait d'apercevoir deux cavaliers, qui sans le moindre doute nous avaient vus et nous auraient bientôt atteints. Je gravis à mon tour le sommet, et distinguai en effet dans l'horizon deux points noirs qui me parurent être des hommes à cheval. Je jugeai prudent de déguerpir au plus vite, et me fiant sur la bonté de mes jambes, je liai solidement mes plantes et je dis à mon guide de me

(1) N° 1080, avec cette étiquette d'Aucher: Hedysarum *in rupibus desertis Assyriæ*.

(2) N° 2390. Cette plante à corolle infundibuliforme, doit probablement former un genre nouveau.

(3) N° 1043.

suivré. En un instant je franchis ravins et collines, me dirigeant toujours en ligne droite vers le village qu'on apercevait au milieu de tous les bouquets de palmiers. La route que nous suivions était tellement accidentée, qu'il aurait été impossible à un cheval de nous y suivre ; nous craignions seulement d'être cernés, ce qui faillit en effet nous arriver. En regardant autour de nous, nous aperçûmes de chaque côté un cavalier qui avait l'intention de nous barrer le chemin, mais ils étaient encore loin, et en redoublant d'efforts, j'arrivai à ma tente couvert de sueur et de poussière, et dans un état difficile à dépeindre, avant qu'ils eussent pu m'atteindre ; cinq minutes plus tard je tombais entre leurs mains.

Le soir, l'escorte étant de retour, nous nous mîmes en route. La caravane au lieu de marcher avec ordre et de se choisir un chef, comme cela arrive dans les caravanes qui voyagent dans le désert, se trouva bientôt dans une confusion inimaginable ; chacun commandait ; les femmes criaient, les enfants pleuraient ; les plus braves invoquaient Ali. On entendait crier de tous côtés : Ia Ali ! les derviches récitaient des versets du Coran, etc. Nous marchâmes pendant près de deux heures sans que personne se présentât, ce qui rassura un peu la caravane

et rétablit insensiblement l'ordre, lorsque tout à coup le cri d'alarme se fit entendre. Je croyais que les femmes allaient pousser des cris de désespoir, et que de nouveau tout allait rentrer dans le désordre ; mais soit habitude de pareils dangers, soit résignation, soit enfin confiance dans notre escorte, on garda le plus profond silence. On continuait à réciter des versets du Coran, et à répéter sans discontinuer la profession de foi musulmane des Schyytes: Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! Mahomet est son prophète, et Ali est le vicaire de Dieu ! Au premier cri d'alarme, les cavaliers qui marchaient à la queue de la caravane, se portèrent à la tête, et bientôt j'entends la fusillade. Les Kurdes, soit qu'ils fussent en petit nombre, soit qu'ils se souciassent peu de se mesurer avec soixante hommes bien armés, lâchèrent pied, car en général ils n'aiment point à se faire tuer, et la moindre résistance leur fait abandonner la partie. Quand ils furent éloignés, tous les hommes de la caravane, qui étaient armés de fusils, se joignirent à l'escorte : on cria victoire ; on tira force coups de fusils, pour effrayer davantage l'ennemi, et lui faire croire que nous avions avec nous des troupes régulières, qui sont l'effroi des Kurdes ; nos gens montaient sur les hauteurs et commandaient l'exercice avec des voix de Stentor. On

marcha cependant le reste de la nuit, en ayant la précaution d'envoyer des éclaireurs sur les devants de la caravane.

8 *juin*. Le 8 au matin, après cinq heures de marche, nous arrivâmes sur le territoire Persan, au khan *Kekerrad* (1), où sont les ruines de l'ancienne *Astigarte*, sur les bords de l'Ellouan (2). Autour du khan se trouvent quelques huttes de paysans. Les ruines d'Astigarte sont fort étendues; les murs d'enceinte existent encore en grande partie, ainsi que des restes considérables d'une forteresse. J'allai visiter sur une hauteur deux petites pyramides élevées sur les tombeaux de deux voyageurs Prussiens, assassinés par les Kurdes, suivant ce que me dirent les gens du pays; je ne pus en savoir davantage : les tombeaux eux-mêmes ne portent aucun renseignement. Nous passâmes la journée auprès du khan, et le soir nous nous mîmes en route. Toute espèce de crainte étant dissipée, l'escorte nous avait quittés, et nous cheminions paisiblement, lorsque des cavaliers qui étaient restés en ar-

(1) Sans doute le khan de Shah Zada, appelé passage de Karissa dans la carte d'Arrowsmith.

(2) Ou plutôt un de ses affluents. Le principal cours de la rivière semble remonter vers le nord, d'après la carte d'Arrowsmith.

rière, accoururent au grand galop et jetèrent de nouveau l'épouvante dans la caravane, annonçant que l'on venait de découvrir un parti nombreux de Kurdes qui témoignaient l'intention de nous attaquer. On fit aussitôt halte ; les hommes armés de fusils se réunirent au nombre d'une quarantaine ; j'en faisais partie. En ma qualité de franghi (1) je devais connaître le talim (2), et je fus d'un commun accord nommé général de toute l'armée, tant cavalerie qu'infanterie, car il y avait environ quinze hommes de cette dernière arme ; c'étaient des catergis qui suivaient, à pied ou à âne, leurs mules chargées. Je disposai mon monde de mon mieux, et leur recommandai surtout de ne pas tirer, suivant leur usage, un seul coup de fusil avant que l'ennemi ne fût à portée. Je recommandai aussi à la cavalerie de ne point faire de mouvement avant que l'ennemi, après avoir perdu quelques hommes, commençât à s'ébranler. Mes dispositions prises, nous attendîmes l'ennemi de pied ferme. Un instant après, un nuage épais de poussière nous annonça l'approche des Kurdes. Je réitérai mes ordres d'attendre que l'ennemi fût arrivé à portée; mais, au mépris de leur général, ils déchargèrent bien-

(1) Nom générique des Européens.
(2) La tactique militaire.

tôt au hasard leurs fusils, tous ensemble, et en criant comme des démons : l'ennemi riposta à la même distance et se retira voyant qu'on était en mesure. C'est ainsi, en général, que se fait la guerre entre les tribus nomades ; on tire des coups de fusil pour se faire peur, et il est bien rare que le sang coule. Après avoir fait feu, l'ennemi intimidé n'ose pas riposter ; on s'élance sur lui et le pillage commence.

Le matin nous passâmes devant un grand village ruiné, nommé *Serpoul*, où il y a deux grands khans en bon état. Quelques temps auparavant nous étions entrés dans une vallée assez bien cultivée et où coule une rivière qui sert pour l'irrigation des terres. Les montagnes de cette partie de la Perse ont la forme, la teinte noire et sauvage qui distinguent les formations trachitiques. Nous allâmes planter nos tentes à une heure de Serpoul, près d'un campement de Kurdes cultivateurs, jusqu'au pied de la montagne dite *Nál-kou* (qui brise les fers des chevaux).

9 *juin*. Voulant faire une excursion sur la montagne qui était couverte de verdure, je fis venir un Kurde et je lui demandai si, moyennant un Kran de bakchich, il voulait m'accompagner sur la montagne : il y consentit et je partis. Nous trouvâmes, à peu de distance, des tentes kurdes entourées de nattes et couvertes de feuillages.

Dès que je fus aperçu, les femmes et les enfants accoururent à moi pour m'examiner, et quoique mon costume ne dût rien avoir de bien extraordinaire pour elles, puisque c'était à peu de chose près celui du pays, elles ne cessaient pas de me tâter de tous les côtés. Deux d'entre elles poussèrent l'indiscrétion si loin, que je fus obligé d'employer la force et de leur donner sur les mains de violents coups avec le manche du keser ou fouet que je tenais à la main. Elles ayaient mis la main dans mes poches et en avaient retiré mon mouchoir et ma bourse, tandis qu'une autre, soit qu'elle eût pris certaine ouverture de mon pantalon pour une autre poche, soit par un autre genre de curiosité, s'amusait à y fourrager d'une manière fort désagréable pour moi. J'eus toutes les peines du monde à échapper à ces harpies, après avoir repris les effets qu'elles m'avaient enlevés. Je n'étais pas à une demi-heure de la caravane lorsque mon guide, l'être le plus stupide et le plus sauvage que j'aie jamais vu, me témoigna l'intention de retourner, disant qu'il y avait des voleurs, que le soir approchait, etc., et il était à peine midi. Je me fâchai contre lui, mais il me mit en main l'eau et le papier qu'il portait et me laissa là. Je fus donc obligé de retourner seul à ma tente, chargé du bagage destiné à cette grande herbo-

risation qui se borna à deux ou trois plantes. Le Kurde eut le front de se présenter pour toucher le kran qui lui avait été promis, et, pour avoir la paix, je lui en donnai la moitié. Un instant après, un Kurde, se disant autorisé par le gouvernement persan, vint me demander comme un droit établi sur tous les voyageurs la somme de six krans. Je lui répondis qu'étant Franc je n'étais pas soumis à cette loi, que je ne payerais qu'à la force, mais qu'ensuite malheur à lui, parce que à Kermancha je saurais le faire punir. Je n'eus pas besoin d'en dire davantage, car la peur que les Persans ont des Francs est incroyable.

Nous partîmes le soir une heure avant le coucher du soleil, en remontant le cours de la rivière qui arrose la vallée. En approchant du pied de la montagne, cette vallée devient charmante. La rivière est bordée de *Salix euphratica* (1). Nous gravîmes le *Nálkou* à travers les pierres dans un sentier très-difficile : la montagne est couverte du *Quercus*, qui fournit la noix de galle du commerce, de *Pistacia terebinthus* et du *Rhamnus pubescens* qui fournit la graine jaune de Perse. Voulant visiter cette montagne, je m'arrêtai vers

(1) *Voy.* page 216, note 1.

le milieu de la nuit près d'un camp, pour y attendre le jour, et laissai la caravane continuer sa route.

10 *juin.* Le matin, j'explorai quelques vallées et montai sur un des pics les plus élevés; j'y fis une herborisation passable. Je continuai ensuite ma route au milieu d'une forêt de chênes. La vallée s'élargit et forme une assez belle plaine, fermée de chaque côté par des montagnes élevées, puisqu'elles conservaient encore de la neige. On voit quelques villages au pied des montagnes, et des tentes de Kurdes dans la plaine. Vers midi, je rejoignis la caravane qui était arrêtée à *Khan Soliman*, près du village de *Zuhat*. Un garnement me vola mon canif, tandis qu'un autre enlevait les cordons de mes souliers, et qu'un troisième profitait de cette occasion pour me voler ma montre dans ma sacoche.

Le village de Zuhat est dans une position charmante: on y cultive beaucoup de vigne et d'arbres fruitiers. De même que sur le plateau de l'Asie Mineure, on cultive généralement en Perse le peuplier pour entretenir la fraîcheur et ensuite parce que cet arbre poussant très-promptement, fournit au bout de quelques années du bois de chauffage, si rare dans cette contrée. Les habitants de ce village sont des *Ali Ullahi*, secte particulière qui

regarde Ali comme Dieu unique, réunissant en lui Moïse, Jésus-Christ et Mahomet. Ils ont de la vénération pour le diable, parce qu'il provient de Dieu, et que Dieu ne fait rien de mauvais. (Voir sur cette secte Wolf. *Researches on missionary labours*, 1835.)

11 *juin*. Je pris un homme avec moi, et je fis une excursion sur les sommités neigeuses du Nâlkou, qui peuvent avoir 1500 toises, et qui conservent la neige jusqu'au 15 juillet. Là, je fis la première excellente herborisation de tout mon voyage. En revenant nous entrâmes dans la plaine sous les tentes des Kurdes qui nous apportèrent plusieurs grandes tasses en bois de lait aigre pour nous rafraîchir. Je voulus donner quelque monnaie à ces gens, mais tout le monde se mit à me rire au nez; l'escorte et les hôtes étant de même nation, il y aurait eu honte pour ceux-ci de recevoir l'argent des étrangers qui viennent sous leur tente prendre quelque repos. Nous partîmes le soir et continuâmes à nous élever; la nuit fut très-froide et nous souffrîmes beaucoup, étant obligés de camper en plein air.

12 *juin*. Nous partîmes pendant la nuit, et vînmes faire halte dans une vaste plaine passablement cultivée. J'avais en vue l'*Elwend* couvert de neige; de temps en temps on aperçoit

dans la plaine des ruines de villages et des tentes de Kurdes.

13 *juin*. **Kermanchah.** Comme il n'y avait plus que quatre heures à faire pour se rendre à Kermanchah, je me reposai un peu, et n'arrivai que le soir. Je cueillis sur la route, dans les endroits secs et stériles, le *Gaillonia Olivieri* (1). J'allai descendre dans un khan et m'y logeai dans une mauvaise chambre étroite où j'avais peine à me retourner. Bientôt après, le domestique d'un officier anglais au service du roi de Perse, m'apporta une lettre dans laquelle ce gentleman m'invitait à venir loger chez lui. J'acceptai cette offre sans hésiter ; c'était un jeune homme plein d'affabilité, d'instruction. La position des instructeurs Anglais en Perse ne ressemble en rien à celle des instructeurs au service du sultan ou du pacha d'Égypte. Les premiers ne sont point, à proprement parler, au service de la Perse, car

(1) Dans le manuscrit le nom a été effacé par Aucher Éloy. On ne trouve pas dans la collection du Muséum d'échantillons de *Gaillonia* provenant des environs de Kermanchah.

Mais il y en a 1° : de Téheran, n° 829, tout semblable à ceux qu'Olivier et Bruguière ont recueillis près de la même ville, et entre Bagdad et Alep ; 2° du Laristan, (inter Faroun et Darap, secus rivulos), n° 1254 (inter Fara et Darap), n° 1357.

Le genre *Jaubertia*, Illust. plant. orient., t. 8, est voisin du Gaillonia.

c'est le gouvernement des Indes qui les a envoyés et qui paye leurs honoraires. Aussi sont-ils sur un pied qui ne peut manquer de leur attirer beaucoup de considération ; leur gouvernement leur alloue les frais d'une grande maison, force domestiques, plusieurs chevaux; ils ne sortent jamais qu'avec une suite nombreuse.

14 *juin*. Le gouverneur de Kermanchah, frère du roi régnant, ayant témoigné le désir de me voir, je me rendis à son palais. Il m'entretint pendant quelque temps par une fenêtre d'un appartement qui donnait sur un jardin où nous avions été introduits; l'étiquette est si absurde et si minutieuse en Perse, qu'on jugea que c'était le seul moyen convenable de me donner audience.

15 *juin*. Je me rendis à *Takt-el-Bostan* pour y visiter le célèbre monument de ce nom ; il est situé à une heure et demie de la ville, au pied des montagnes. Je ne m'attendais point à trouver une construction aussi imposante; elle a été élevée par Kosroé Parvis (1). Les quatre figures principales sont l'ouvrage d'un artiste persan ; mais les chasses qui sont représentées sur les côtés et les deux renommées placées en dehors,

(1) Kosroé Parvis, fils d'Hormuz III, régnait en 591.

décèlent par leur fini et leur élégance un ciseau grec; Kosroé, dans son expédition en Grèce, n'aura pas manqué d'en ramener des esclaves, et ce sont eux sans doute qui auront terminé le monument. A côté de la grande caverne s'en trouve une autre plus petite avec des figures et des inscriptions en Pehlvi (1); ce monument est plus ancien que le premier. L'endroit est charmant : une eau magnifique coule en grande abondance du pied de la montagne, et fait tourner une quantité de moulins : c'était un endroit de plaisance très-bien choisi. Dans la grande caverne, sur un des côtés, on voit des figures récemment sculptées par ordre du prince qui commandait à Kermanchah sous le dernier chah; elles représentent *Feth-Ali-Chah* avec deux de ses fils et une de ses filles.

(1) Le *pehlvi* est une langue de la Perse, qui s'est conservée comme langue savante, dans cette contrée, jusqu'à des temps assez rapprochés de nous; mais elle n'y était déjà plus d'un usage général au IIIe siècle de notre ère. On peut conjecturer que le *pehlvi* a succédé au *zend*; c'est dans ces deux idiomes que nous ont été transmis les plus anciens textes des livres qui portent le nom de Zoroastre, et que les Parses de la Perse et de l'Inde regardent comme le fondement de leur loi. Il paraît aujourd'hui démontré que le pehlvi dérive de la même source que le *sanscrit et le pali*.

16 et 17 *juin.* Ces deux journées furent employées en débats avec un muletier pour continuer mon voyage. Je m'aperçus pour la première fois de la fausseté des Persans, et de la difficulté de terminer une affaire avec eux. Un voyageur doit bien se garder de prendre à son service un muletier persan, à moins que celui-ci ne soit recommandé par de bons répondants, et surtout ne lui avancer de l'argent que sous de bonnes garanties, car ces misérables sont dans l'usage de vous conduire quelques jours et ensuite de vous laisser là, quand ils trouvent une occasion favorable, emportant l'argent qu'ils font presque toujours donner d'avance. J'en fis venir deux : je traitai successivement avec eux, mais quand je croyais tout fini, les difficultés recommençaient et il fallait chercher d'un autre côté.

La ville de Kermanchah qui, il y a quelques années, pouvait avoir une population de 20,000 habitants, n'en compte maintenant pas plus de 5 à 6,000, depuis la peste qui désola ce pays il y a deux ans. La plus grande partie de la ville et des bazars sont en ruine; la citadelle n'existe plus. La rivière de *Kerah* passe à une bonne demi-lieue de la ville.

Au moment de mon départ de Kermanchah, on parlait d'une expédition contre le bey de Rayan-

dus (1); elle devait se faire en commun avec les Turcs, qui étaient déjà en marche et campés à Kackou. Le prince gouverneur de Kermanchah doutait que les Turcs eussent véritablement l'intention d'attaquer les Kurdes; il ne regardait cette guerre que comme un prétexte; leur véritable but, suivant lui, était de s'emparer de Sulimanieh, dont les Persans touchaient les revenus et s'étaient pour ainsi dire emparés contre toute justice, profitant de la faiblesse des Turcs de ce côté. Il y avait bien un pacha turc à Sulimanieh, mais il était sans autorité, et celle des Persans lui était bien supérieure. Ceux-ci n'ayant point de troupes dans le voisinage étaient dans d'appréhension, et le prince expédia à Téhéran un courrier pour prendre les instructions du roi. Après les avoir reçues, il fit partir un envoyé pour Bagdad afin de s'entendre avec le pacha, mais cet envoyé fut attaqué sur la route et blessé par les Kurdes : plusieurs hommes furent tués, et il eut lui-même beaucoup de peine à s'échapper. Il est revenu à Kermanchah sans avoir pu réussir dans sa mission.

19 *juin*. La plaine de Kermanchah est passablement cultivée partout où l'irrigation est possible. A une heure se trouve un khan près d'un

(1) *Voy.* Journal de 1837.

pont sur la rivière de Kermanchah. Après avoir marché six heures toujours en plaine, je vins coucher à *Besitoun*, village ruiné où il y a un khan et beaucoup de peupliers.

20 *juin*. Route toujours dans la plaine, cultivée en riz. Après cinq heures de marche, *Sana*, gros village, mais à moitié ruiné. Nous allons camper une heure au delà.

21 *juin*. Nous gravissons une montagne peu élevée, et nous retombons dans une plaine où il y a de belles cultures et quelques villages épars; nous allons coucher à *Kangovar*, petite ville avec des murs en terre, une mauvaise forteresse et les restes d'un temple de Diane; la base de ses colonnes est encore en place. Les Turcs ont une mosquée dans cet emplacement. Un Anglais qui a visité cette mosquée n'y a trouvé aucune inscription (1).

22 *juin*. Nous franchissons une montagne peu élevée et nous nous trouvons ensuite dans une vaste plaine avec de belles cultures et des pâtu-

(1) Les ruines qui restent à Kangovar, appartiennent au péribole d'un temple que l'on regarde comme consacré à Diane persique. Le soubassement occidental est encore parfaitement conservé; il supporte six colonnes dont les chapiteaux et l'entablement ont été renversés, mais dont on trouve de nombreux fragments dans les décombres.

(*Note de M. Texier.*)

rages occupés par des Iliates (1). Au pied de la chaîne de l'Elwend, je traverse de nombreux villages avec des peupliers, des vignes, etc. Le premier que l'on trouve dans la plaine est *Mondouray*, ruiné, avec un fort encore en assez bon état, mais bâti en terre. Nous venons côtoyer *Cernabad* au pied de la montagne : ici les rochers schisteux avec des filons de quartz commencent à succéder au calcaire. On me fait une singulière querelle pour avoir satisfait, étant debout, à un petit besoin (2).

23 *juin*. Nous gravissons une montagne qui fait partie de l'Elwend, et nous couchons au pied de la principale cime. Nous repartons pendant la nuit et entrons bientôt dans la magnifique plaine d'Hamadan, admirablement cultivée, et arrosée par les eaux qui coulent de l'Elwend.

24 *juin*. J'arrive à **Hamadan**, où je loge dans une maison particulière, ne faisant point usage des lettres que j'avais pour le chef des Karagueuzlus (3), parce que je n'avais point de temps à perdre.

Hamadan, bâtie en terre comme toutes les

(1) Les Iliates sont des Kurdes nomades du mont Zagros.

(2) En pareille circonstance, les Orientaux ont coutume de s'accroupir.

(3) Karagueuzlus, hommes aux yeux noirs, nom d'une tribu Kurde.

villes de la Perse, est bien déchue de la gloire de l'antique *Ecbatane* dont elle occupe à peu près l'emplacement; je dis à peu près, car Ecbatane, suivant le rapport des géographes anciens, et particulièrement d'Hérodote, devait être beaucoup plus sur le penchant de l'Elwend. La ville actuelle est presqu'en plaine, à l'exception du château en ruine, et ne pourrait point, comme le dit Morier, compter ses collines comme Rome et Constantinople : on ne conçoit guère comment ce voyageur a pu voir ainsi. Il n'y a aucun monument ancien bien remarquable, si n'est des inscriptions à têtes de clous (1) gravées sur le rocher. On y remarque une vaste mosquée, *Mesgid-Djouma*, qui est en ruine. C'est un édifice qui passe pour être le tombeau d'Esther et de Mardochée. On y lit une inscription en hébreu dont on peut voir le texte et la traduction dans Morier.—Hamadan ne compte pas plus de 15,000 habitants; il y a un petit nombre d'Arméniens et de Juifs. On y voit le tombeau d'Avicenne et des ruines de tombeaux, de très-belles mosquées avec des caractères kufiques; enfin un an-

(1) Ces inscriptions sont gravées dans les rochers granitiques du mont Elwend. Elles sont désignées par les habitants sous le nom de Gagdinaméh (l'histoire du trésor). Ces inscriptions que les travaux récents des philologues ont expliquées en partie, sont en langue assyrienne et perse. (*Note de M. Texier.*)

tiquaire pourrait y faire de belles découvertes (1). On peut s'y procurer de bonnes médailles et de belles pierres gravées; mais les Anglais, en les achetant sans rime ni raison, en ont fait élever le prix immodérément, et les juifs se sont emparés de ce genre de trafic.

25 *juin*. Je partis pour les sommités de l'Elwend (Orontes des Anciens). J'entrai bientôt dans une vallée charmante parfaitement cultivée en blé, en vignes et en peupliers. J'allai ensuite planter ma tente au-dessus d'une plaque de neige, et de là, accompagné d'un guide, je me dirigeai sur les cimes neigeuses les plus élevées, espérant y faire une abondante moisson de plantes rares. Entraîné par mon zèle, je franchis avec ardeur les vallées et les précipices sans m'occuper du chemin. Il y avait plus d'une heure que je marchais ainsi, lorsque je me retourne pour faire une question à mon guide; mais j'eus beau appeler, personne ne me répondit : j'étais seul, et, m'étant fié sur ce guide, absolument hors d'état de retrouver ma route. Je ne renonçai point cependant à gagner la cime, ce qui me fut d'autant plus pénible que je ne trouvais rien ou très-peu de chose pour me dédommager de

(1) Le public jouira sans doute bientôt de celles qu'y a faites M. Ch. Texier. *Voy.* le prospectus récemment publié de son grand ouvrage sur l'Arménie et la Perse.

mes fatigues. La végétation était à peu près celle de la plaine : *Farsetia suffruticosa* (1), *Vesicaria vestita* (2). J'y cueillis cependant trois *crucifères* intéressants : un *Hesperis* nouveau (3), un *OEthi membranaceum* (4), et un *Thlaspi* qui pourrait bien être nouveau (5). Les hauteurs de l'Elwend offrent peu de points de vue intéressants, si ce n'est, d'un côté, la belle plaine d'Hamadan bornée par des montagnes grises ; et d'un autre, celle de Kangovar et les cimes neigeuses de Bisitoun.

Je ne savais comment faire pour regagner mes gens, et je n'osais trop m'avancer de peur de m'égarer davantage. J'espérais toujours voir quelqu'un venir à ma rencontre. Cependant le soleil baissait, et je pensais avec horreur à la nécessité de passer la nuit dans ces cimes glacées, et dans la société des ours qui n'y sont pas rares. Je pris le parti de descendre dans une vallée profonde, au fond de laquelle coulait un torrent et où du moins le froid serait moins in-

---

(1) N° 234. — Elwend, n° 204 — (ex montibus Persiæ), n° 1631. — Ispahan, n° 4086, sans localité. (F. pendula *Boissier*, n° 283.

(2) N° 249.

(3) Sans numéro (*H. Persica?* Boiss.).

(4) *Deless. Icones selectæ*, 2, t. 75.

(5) N° 247. *Didymophysa Aucheri*, Boiss., n° 369.

tense : j'étais résolu à y passer la nuit. J'avais déjà beaucoup descendu, lorsque j'entendis la détonation d'un fusil. Ne doutant pas que ce ne fussent mes gens qui étaient à ma recherche, je me dirigeai du côté du bruit, comptant bien qu'il recommencerait. En effet, après une demi-heure de marche, je vis un homme qui appelait et tirait de nouveau un coup de fusil; je marchai avec ardeur; enfin, après deux heures de la route la plus pénible à travers les pierres roulantes, les rochers à pic, les vallées, etc., j'arrivai à moitié mort à ma tente.

L'Elwend est au demeurant, une montagne fort peu intéressante pour les botanistes. On n'y trouve que les plantes de la plaine et des montagnes à sommités beaucoup plus basses, ce que j'attribue à sa nature schisteuse; en effet, ce terrain est tellement sec que, autour de la neige, tout était comme brûlé. Sa hauteur n'est point grande, et elle ne conserve point de neige toute l'année; je ne sais si elle a été mesurée, mais je doute qu'elle atteigne 1,200 toises. Elle n'offre aucun genre de beauté; c'est enfin une montagne vulgaire s'il en fut jamais; mais quelle que soit la pauvreté d'une montagne, on n'en revient cependant jamais les mains entièrement vides; j'y avais cueilli une belle espèce nouvelle de *Silene*, un *Papaver* nouveau, à très-petites fleurs, dont les

pétales sont marquées d'un petit point noir, le *Papaver fugax*, le *Cicer songaricum*, etc. Je passai la nuit sur l'Elwend, et le lendemain, 25, je fus de retour à Hamadan.

26 *juin*. Je me mis en route pour Ispahan. Après être sorti de la plaine, le pays est inculte faute d'irrigation. Nous fîmes seulement deux heures, et allâmes coucher près d'un petit village à une heure au delà de *Jalkan*, qui lui-même est un gros village avec de belles cultures et de belles plantations de peupliers et d'arbres fruitiers. Tous les villages de la Perse sont en quelque sorte fortifiés : pourquoi ce gouvernement ne préserve-t-il pas les villages du pillage, au lieu d'en faire autant de places fortes ? Telle était la France, tels étaient la plupart des états de l'Europe sous le système de la féodalité.

Ce qui frappe le plus en Perse, et ce qui contribue à donner à ce pays une physionomie triste et mélancolique, ce sont les ruines qui couvrent le sol ; il est rare de trouver un village dont la moitié au moins ne soit pas en ruine : il y en a un grand nombre qui sont tout à fait sans habitants. Il faut dire pourtant que les ruines ne sont pas toujours une preuve de dépopulation, et le voyageur ne doit point s'y méprendre. En *Orient*, en Perse surtout, on ne répare presque jamais les édifices ; si une maison, par une cause quel-

conque, devient inhabitable, on l'abandonne pour en bâtir une autre à côté. Par suite de la domination des Afghans, les guerres lointaines de Nadir-Chah (1), et des guerres civiles qui ont précédé l'avénement au trône de Feth-Ali-Chah, une immense quantité de villages furent ruinés de fond en comble ; les habitants ne cherchèrent point à relever ces ruines ; ils abandonnèrent le lieu, se réunirent à un autre village ou en bâtirent un nouveau. Au reste, et dans tout le pays que j'ai parcouru, depuis Kermanchah jusqu'à Ispahan, partout où il y a le moindre filet d'eau, il est utilisé pour l'irrigation des terres. On ne voit pas les terres, susceptibles de culture, abandonnées comme en Turquie, ce qui est surprenant avec un aussi mauvais gouvernement. Les Persans sont naturellement industrieux, laborieux, et paraissent se plaire particulièrement à la culture des terres.

J'étais campé au pied de l'Elwend, et comme mon muletier prétendait qu'il y avait des voleurs sur la route, qu'il n'était pas prudent de voyager seul, et qu'il fallait attendre une caravane, je me décidai à visiter cette partie de l'Elwend.

---

(1) Nadir Schah a régné dix ans, de 1737 à 1747.

Feth-Ali-Chah est monté sur le trône en 1797; il est mort en 1834.

29 *juin*. Le matin je partis pour cette excursion, accompagné d'un paysan persan. Je traversai un grand et beau village bien fortifié, au pied de la montagne. Nous traversâmes ensuite quelques tentes d'Iliates, et nous arrivâmes, après deux heures de marche, dans une vallée bien arrosée, au pied de la principale sommité. Mon guide paraissait très-fatigué; je lui dis de m'attendre dans un endroit convenu; je me dirigeai seul vers les sommités, j'y recueillis quelques plantes intéressantes, quoiqu'en petit nombre, telles que la *Vesicaria cretica* (1), et un *Corydalis* nouveau (2). Je descendis pour rejoindre mon guide, mais, par une erreur qui faillit m'être fatale, je pris une autre vallée que celle où je l'avais laissé; je me mis à l'appeler, mais j'eus beau crier, personne ne répondait à ma voix; ce qui contribuait à m'entretenir dans mon erreur, c'étaient des tentes d'Iliates que je prenais pour les mêmes que j'avais vues le matin.

Enfin, fatigué de crier, je me décidai à rega-

(1) N'existe pas dans la collection. On n'y trouve, se rapportant à cette localité, que la *Vesicaria* nommé *triloba*, par Aucher, à feuilles pinnatifides trilobées qui porte le n° 247.

(2) On ne trouve dans les collections d'Aucher que les

Coryd. verticillaris, n° 400, Mésopot.
— *rutæfolia* 402, Baylan.
— — 4053, Asie Min.
— — 403, Mont. de Carie.

gner ma tente sans le guide; lorsque je passai devant les tentes des nomades, ils vinrent tous à moi et leurs procédés furent d'abord honnêtes, mais me voyant seul, ils s'enhardirent et prétendaient vouloir me retenir la nuit dans leurs tentes; je leur dis que je ne pouvais y consentir, puisque la caravane dont je faisais partie, devait se mettre en route la nuit même; ils n'ajoutèrent point foi à mes paroles et se mirent à employer la force pour m'entraîner sous leurs tentes. Cette manière d'exercer l'hospitalité ne me revenait pas du tout. Je fis lâcher prise au plus obstiné en lui donnant sur les doigts des coups de fouet, et n'hésitai point à me sauver d'entre leurs mains en traversant le torrent qui coulait au fond de la vallée. J'avais jugé ce torrent assez peu profond et cependant j'avais de l'eau jusqu'aux aisselles: ils n'essayèrent pas de me poursuivre et je sortis en courant de la vallée. Arrivé dans la plaine, je ne connaissais nullement ma route: par malheur encore j'ignorais le nom du village près duquel j'étais campé, de manière que je ne pouvais demander que la route d'Hamadan à Ispahan; tous les paysans que j'interrogeais me regardaient la bouche béante, et je ne pouvais tirer d'eux la moindre réponse. Je m'arrêtais continuellement croyant quelquefois avoir retrouvé ma route, puis je reconnaissais mon illusion; je revenais

sur mes pas pour m'engager dans de nouvelles routes, et toujours ainsi. Je désespérais de me retrouver, et je me voyais dans la nécessité de passer la nuit en plein champ, dans un pays où les nuits sont glaciales et où l'homme ne se fait aucun scrupule d'en égorger un autre. Cependant à force d'errer, j'aperçus un village du haut d'une éminence; je m'y dirigeai; là, j'eus toutes les peines du monde à décider un paysan à me conduire sur la route de Hamadan à Ispahan; il voulait que je lui payasse un kran à l'avance, ce qui était fort difficile pour moi, car je n'avais pas jugé prudent d'emporter de l'argent sur la montagne. Enfin, après bien des explications indispensables de ma part, il vint avec moi. J'étais mourant de fatigue et encore cet imbécile ne cessait de m'adresser les questions les plus saugrenues et de les répéter mille fois : il fallait qu'à chaque instant je lui répétasse que je lui donnerais un kran pour sa peine. Cependant la nuit arrivait, et mon guide alors me proposa de retourner à son village; je fis tant que je le décidai à continuer, mais bientôt il recommença à ne plus vouloir marcher; il fallut que je lui promisse un second kran. Arrivé sur la route d'Ispahan, je ne me reconnaissais point, mais je jugeai que ma tente devait être plus près d'Hamadan, et je dis à mon guide que bientôt nous

serions rendus, et que là, je le payerais. Ces promesses ne firent aucun effet sur lui; il prétendit être payé sur-le-champ, et voyant que je ne le faisais point, il fit quelques pas en arrière et se mit en mesure de m'asséner un coup d'un bâton énorme qu'il portait : nous étions dans un chemin creux, je sautai lestement sur une petite hauteur, et là, m'emparant d'une grosse pierre, je la lui lançai à la tête. J'eus la main malheureuse; je ne voulais que l'effrayer, je fis plus : la pierre lui mit toute la figure en sang et lui cassa deux dents. Il se mit à pousser des cris affreux; je m'emparai alors de son bâton et lui dis de marcher, ce qu'il fit : nous trouvâmes un petit ruisseau, il se lava et devint à peu près tranquille; enfin après une demi-heure de marche j'aperçus ma tente. Je jugeai que mon guide avait été assez puni, je lui comptai ses deux krans, et il s'en retourna dans son village avec deux krans de plus et deux dents de moins. Je n'avais rien pris de la journée, et j'étais tellement harassé que je ne pus manger : la fièvre s'empara de moi et je passai une très-mauvaise nuit.

Cependant la caravane que j'attendais ne paraissant pas, je me décidai à me mettre en route, et après une marche d'environ quatre heures, pendant lesquelles je cueillis quelques bonnes plantes, j'arrivai à *Orouk*, petit village

fortifié. Je commençai à avoir en vue les montagnes neigeuses du Louristan.

1^er^ *juillet*. Je fis environ quatre heures et arrivai à *Nanatch*, village.

2 *juillet*. *Dovlot-Abad*. Cinq heures.

3 *juillet*. *Parri*. Cinq heures. Petit village à moitié ruiné.

4 *juillet*. *Hasar*. Cinq heures. Jusqu'ici nous avions suivi la route directe d'Hamadan à Ispahan, mais la nouvelle nous étant venue que les Backtiaris (1) avaient dépouillé des caravanes sur cette route, et qu'ils y faisaient continuellement des excursions, nous fûmes obligés de changer de route et de nous diriger vers l'est.

5 *juillet*. Le pays que nous parcourûmes est désert; j'aperçus devant moi des plaines sélénitenses qui brillaient au soleil comme si c'eût été de la neige. J'allai planter ma tente à quatre heures de distance, aux portes du gros village de *Cheshnau*, où j'éprouvai les premiers symptômes du choléra-morbus, que j'avais contracté par suite de ma course sur l'Elwend. Les curieux du village ne manquèrent pas de venir sous ma

(1) Tribus insoumises, habitant les montagnes du Louristan, ancienne Suziane, au S.-O. d'Ispahan. (*Voy.* la Notice sur les Backtiaris, à la fin du Journal de 1837-38.)

tente, et de m'importuner, au delà de toute expression, de leurs sottes questions. Bientôt les enfants s'en mêlèrent : mon domestique essaya de les chasser; ils ripostèrent par des pierres, sans que les hommes intervinssent. Malade comme j'étais, il n'était pas possible d'y tenir; je me décidai alors à me rendre chez l'aga. Je pris le firman du prince de Kermanchah et me disposai à entrer dans le village; alors trois ou quatre individus, qui me parurent les premiers du village, accourant tout effrayés sous ma tente, me conjurèrent de ne point aller trouver l'aga: ils éloignèrent alors la nuée d'enfants qui m'assiégeait, et me proposèrent de rester auprès de ma tente pour me protéger. J'y consentis, mais les menaçai de faire punir le village de sa conduite inhospitalière, et telle était en effet mon intention. Je remarquai du reste que dans toutes leurs importunités il n'y avait aucune injure, et que les enfants eux-mêmes ne paraissaient excités ici par aucun mépris pour ma religion, ni par aucun sentiment superstitieux: ils ne faisaient que ce que pourraient faire en pareil cas les enfants de la plupart des grandes villes de l'Europe. Je n'eus de tranquillité que lorsque la nuit close fut arrivée et que les portes du village furent fermées. Mais alors commença sérieusement le choléra; toute la nuit je fus sur pied: mes déjections étaient

d'abord très-abondantes, ensuite elles devinrent pénibles et noires.

6 *juillet*. L'état de souffrance dans lequel je me trouvais m'aurait, dans tout autre menzil (1), déterminé à y séjourner, mais je ne pouvais le faire à Cheshnau. Je me remis en route et fis six heures au travers d'un désert couvert de plantations d'oliviers. Ma maladie m'obligeait à descendre de cheval à chaque minute. Enfin nous arrivâmes à *Chayé*, village en ruine, mais encore habité.

7 *et* 8 *juillet*. Le choléra fit de tels progrès que je désespérai d'en échapper; cependant je n'éprouvai pas tous les symptômes, puisque je n'eus aucun vomissement. Je manquais absolument de remèdes, j'éprouvais des douleurs cruelles dans la région gastrique. La nécessité me suggéra quelques moyens qui ne furent pas inutiles. Je pris dans ma collection d'insectes les lyttes (2) que j'avais recueillis, les mis en poudre et en fis un vésicatoire qui rubéfia beaucoup la peau et me procura quelque soulagement. Le lendemain matin un clystère m'aurait fait le plus grand bien, et je regrettais vivement d'avoir négligé de prendre un clysoir, lorsque jetant machinale-

(1) Ou konak, lieu de station.

(2) Espèce de cantharide.

ment les yeux sur mon ombrelle, je remarquai que son fourreau était de peau : aussitôt je fis couper un morceau de tuyau d'écume qui servait de tchibouck à mon domestique, je l'adaptai au fourreau et réussis parfaitement à me faire un clysoir. J'attribue mon rétablissement aux lavements que je pris. En effet, le 7 au soir, les déjections furent plus abondantes, moins noires et je pris un peu de repos, tellement que le 9 je me remis en route moins mourant.

Tout le pays jusqu'au menzil prochain, *Var*, éloigné de sept heures, est montueux et sans eau; c'est un vrai désert. Je cheminais fort tristement, la tête baissée, dévoré de fièvre, redoutant une rechute et pensant à ma famille que je ne reverrais peut-être plus, lorsque mon cheval fit un écart qui faillit me jeter à terre; je levai la tête, et je vis au milieu du chemin un cadavre nu, la gorge coupée et dans la bouche duquel on avait mis une pierre. Ce spectacle ne contribua pas peu à augmenter ma tristesse, et je me voyais dans la position du malheureux qu'on avait probablement égorgé pour le dépouiller de quelques mauvais haillons.

10 *juillet*, quatre heures. Toujours le désert. Nous gravissons une montagne assez élevée et approchons d'un village nommé *Makatal*. Là sort du pied de la montagne un gros ruisseau qui va

porter l'abondance dans la plaine. Les arbres fruitiers, les peupliers, les platanes, etc., y sont admirables. Ce village offre un coup d'œil ravissant lorsqu'on sort du désert.

11 *juillet*. Toujours le désert. Nous fîmes sept heures et arrivâmes près du petit village fortifié de *Méïmen*.

12 *juillet*. Désert, sept heures. *Rouatmek*, village avec de belles cultures; là on nous dit que les Baktiaris interceptaient la route.

13 *juillet*. Nous fîmes deux heures et arrivâmes à un village où nous devions prendre de nouvelles informations sur les Backtiaris. D'après ce qui nous fut rapporté, le muletier et mon domestique étaient d'avis qu'il fallait s'arrêter et attendre qu'il plût à Dieu de nous procurer quelque occasion d'achever notre route. Un tel parti, qui flattait beaucoup la paresse du muletier que je payais à tant par jour, ne pouvait me convenir : dans l'état où je me trouvais, j'avais besoin d'être dans une grande ville où je pourrais trouver les moyens de me rétablir, et j'aimais encore mieux courir la chance d'être dépouillé, que de mourir sans secours dans un méchant village. Je me fâchai sérieusement, menaçai de donner des coups, et j'obtins non sans peine de continuer la route. Un paysan qui allait à Ispahan se joignit à nous; nous fîmes

ce jour-là une route de douze heures à travers un désert affreux. Nous ne trouvâmes qu'une seule fois un peu d'eau saumâtre; enfin nous arrivâmes à un endroit où il y a quantité de khans construits; c'est l'embranchement de la route de Téhéran. Un peu plus loin, nous trouvâmes un canal d'eau courante, nous y passâmes la nuit : cet endroit s'appelle *Moutchakar*. Le paysan qui nous avait accompagnés s'éloigna à une certaine distance de nous pour ne pas être souillé par des chrétiens (1), et nous ne le trouvâmes que le lendemain sur la route.

14 *juillet*. Le désert continue. Nous fîmes quatre heures et arrivâmes à un beau khan nommé *Gués*. Nous apprîmes là qu'il y avait des troubles à Ispahan et que le choléra-morbus y régnait.

15 *juillet*. **Ispahan**. Je fis trois heures dans un pays couvert de ruines et arrivai enfin aux portes d'Ispahan : je traversai une grande partie de cette immense ville pour me rendre au faubourg arménien de *Djulfa*; je vis le magnifique bazar, la superbe place, les jardins du roi. Tout, dans cette ville, respire un air d'ancienne majesté qui émerveille, mais on voit par-

(1) Cette répugnance est plus rare en Perse qu'en Turquie. *Voy.* la Notice sur les mœurs des Persans, à la suite du Journal de 1837-1838.

tout des ruines, et on est frappé d'un sentiment profond de tristesse à la vue d'un tel état de dépérissement. Ispahan, dans le temps de sa splendeur, devait être la plus grande et la plus belle ville de l'Asie. Sa population est tellement réduite qu'elle compte à peine 60,000 habitants, au rapport même des gens du pays qui exagèrent toujours : peut-être le nombre est-il beaucoup moindre. On ne voit un peu de monde que dans les bazars. Dans la plupart des rues on n'aperçoit que peu d'hommes errant au milieu des ruines.

Djulfa ne compte pas plus de 1,500 habitants, tous Arméniens, dont quelques familles sont catholiques. J'allai descendre chez le préfet de la mission catholique de la Propagande, le père Jean Denderian, pour lequel j'avais des lettres de l'abbé Triochi, vicaire apostolique de Bagdad. Je fus reçu fort bien par ce bon père et aussi par son collègue, autre Arménien, qui a demeuré quinze ans à Rome (1). Le père Denderian me conduisit dans la ville pour m'en faire voir les curiosités. Il faudrait un livre entier pour décrire tout ce que cette ville offre d'intéressant : palais, jardins, bazars, ca-

(1) C'est entre leurs bras que notre malheureux voyageur est mort trois ans après, à son retour de Mascate.

ravenserails, médressés, fontaines, jets d'eau, etc., tout y est d'un grandiose et d'une magnificence qui ne sont point surpassés par les descriptions des Mille et une Nuits. Dans un de ces palais, je vis la place où mourut Feth-Ali-Chah. Mais tout tombe en ruine; jamais on ne répare rien; et si les choses vont ainsi encore cinquante ans, il ne restera plus rien de la splendeur d'Ispahan.

Du 15 au 25, je séjournai à Ispahan, pour y rétablir ma santé. Je fis seulement quelques promenades à cheval dans la ville.

Je fis une excursion sur la montagne dite Sophi, sacrée pour les Guèbres, et où se trouve un de leurs autels. A mi-côte, il y a un petit palais que le prince qui résidait à Ispahan, avant la mort du roi, avait commencé à réparer. On y trouve un peu d'eau douce, et ce qui rend cet endroit agréable, c'est qu'on y jouit de la vue de tout Ispahan. Quoique cette montagne parût extrêmement sèche, j'y cueillis quelques belles plantes, entre autres un *Althæa* nouveau que je nommai *pulverulenta*, et dont j'envoyai des racines à Paris (1). En revenant, je passai au milieu des ruines immenses de trois ou quatre palais:

(1) N° 852, sous le nom de *Alth. melanosperma*, Auch. L'indication précise de la localité : *Ispahan in monte Sophi*, ne permet pas de douter de l'identité de l'espèce.

25 *juillet.* Quoique ma santé ne fût pas encore très-ferme, je résolus de faire une excursion à la montagne de *Keis*, qu'on me vantait comme couverte de plantes. Nous partîmes vers cinq heures du matin, par un soleil brûlant. Nous passâmes à travers d'immenses jardins, environnés de murailles, et ensuite dans une campagne bien cultivée en riz. Le pays s'appelle *Peria;* nous arrivâmes, après six heures de marche, à *Nadjabat;* mais le soleil m'avait tellement frappé que j'eus un accès de fièvre assez fort. Nadjabat est un gros village; j'allai m'établir à quelque distance, car le choléra y faisait de grands ravages.

26 *juillet.* Je fis environ sept heures, et vins coucher, après avoir traversé des plaines arides, à *Tiran*, où il y a des restes de belles mosquées. J'eus un second accès de fièvre.

27 *juillet.* Après quatre heures de désert, nous arrivâmes à un petit village arménien, qu'on me dit être Keis, mais on m'avait trompé, et je sus plus tard que ce village était situé deux heures plus loin. Au reste, cela m'importait peu, le village où j'allai descendre étant au pied de la montagne, et c'est tout ce qu'il me fallait. Je me présentai chez le prêtre Arménien qui me fit coucher à l'église même, dans une petite chambre haute, ornée d'images, etc. J'eus là un troisième accès de fièvre.

28 *juillet*. Je ne savais comment faire pour gravir la montagne, dans l'état de faiblesse où je me trouvais. Je m'y décidai cependant, et comme la fièvre ne me prenait ordinairement que dans l'après-midi, je partis de bonne heure pour tâcher de faire mon herborisation auparavant. Presque toutes les montagnes de la Perse sont escarpées et d'un accès difficile. J'avais déjà gravi, avec grand effort, une partie de la montagne, lorsque j'éprouvai des frissons, et bientôt après une fièvre ardente que la fatigue avait sans doute accélérée et augmentée. J'éprouvais une soif brûlante, et cependant l'eau ne se trouvait que dans une haute vallée éloignée : il fallut bien m'armer de courage et gagner l'eau. Je crois n'avoir jamais tant souffert ; enfin j'y arrivai. Je me couchai à l'ombre d'un rocher, et laissai passer mon accès. Je voyais à peu de distance les sommets où il y avait encore un peu de neige : c'est la première fois de ma vie que j'ai renoncé à gagner la cime d'une montagne. Je chargeai mon domestique d'y monter et de me rapporter absolument tout ce qu'il trouverait. Cet homme était intelligent, et il m'apporta quelques bonnes plantes, entre autres un *Ranunculus* voisin du *demissus*, si ce n'est lui, le *Pastinaca pimpinellifolia*, une nouvelle espèce de *Nepeta*, et une belle espèce nouvelle de *Ru-*

bia (1). En somme, je rapportai de Keis vingt-cinq plantes, la plupart rares et nouvelles, entre autres un *Prangos* bien distinct (2); l'*Astragalus verus*, dont on extrait la gomme adragante, branche de commerce à Ispahan; un *Sureau* magnifique et nouveau, etc. Lorsque mon accès de fièvre fut passé, je descendis la montagne.

29 *et* 30 *juillet*. Je revins à Ispahan, et pendant ce voyage je n'éprouvai plus de fièvre.

Les domestiques d'Ali-Naxi-Khan, serdar (3) d'une partie des Backtiaris (4), étant venus apporter à Ispahan la soumission de leur maître et des présents pour le Châh, quelques Arméniens et quelques Persans à qui j'avais parlé du désir de visiter le *Zerdakou* (5) (mont Jaune), amenèrent au couvent les Backtiaris, qui me promirent de me conduire en toute sûreté à leur khan, et d'avoir pour moi tout le respect et les égards possibles. Je me décidai donc à faire cette excursion que nul Européen n'avait encore faite, me promettant d'abondantes récoltes sur

(1) N° 664, *Rubia persica*.

(2) N° 3586, étiquetté *Pr. uloptera*, mais non par Aucher.

(3) Chef.

(4) *Voy.* notice sur les Backtiaris, à la fin du Journal de 1837-1838.

(5) Koh-i-Zerd, d'Arrowsmith.

une montagne à neige éternelle et que nul botaniste n'avait pu encore visiter. J'obtins facilement des lettres de recommandation de Kosrew-Khan, gouverneur d'Ispahan, de Macor-Khan et d'un autre seigneur persan. Je fis une bonne provision de vin et d'eau-de-vie pour donner au serdar, car on ne se présente jamais les mains vides chez les grands dans ce pays-ci.

2 *août*. Nous partîmes à huit heures du soir; nous nous égarâmes quelque temps dans les vastes ruines du palais situé au pied du mont Sophi, et traversâmes un pays très-bien arrosé par les eaux du *Zenderoud* (1), que nous passâmes sur un pont. Après être entrés ensuite dans les montagnes, nous retombâmes dans une belle vallée cultivée en riz et en coton. Nous passâmes de nouveau le Zenderoud, sur un pont, près de plusieurs grands villages en bon état; nous nous élevâmes de nouveau, et après avoir voyagé toute la nuit du dimanche et toute la matinée du lundi, nous nous arrêtâmes à *Kalavallas*, où il y a un caravansérail. Nous devions repartir le soir même, mais les Backtiaris qui avaient apporté d'Ispahan une grande provision de vin et d'eau-de-vie, ne purent attendre plus longtemps

(1) *Roud*, terme générique signifiant rivière; de même que *Kou*, en Perse, et *Dagh*, en Turquie, signifient montagne.

pour faire la débauche. Ils étaient déjà tous ivres lorsqu'ils vinrent me prier de venir avec eux. Je montai dans une petite chambre haute, dans une des tours qui flanquent les angles du caravansérail, et je trouvai là les Baktiaris avec une fille publique qui dansait et chantait en prenant les postures les plus lubriques : elle était presque nue. Les Backtiaris qui pouvaient se tenir sur leurs jambes, dansaient avec elle; tout à coup un des acteurs se mit à faire sa prière, et quand elle fut terminée, il recommença ses gestes lascifs, sans mettre aucun intervalle entre l'une et les autres, de manière qu'on eût pu croire que c'était absolument le même acte.

4 *août*. Au matin, nous nous remîmes en route. Nous traversâmes plusieurs vallées bien cultivées. J'aperçus les montagnes neigeuses des Backtiaris, nous traversâmes plusieurs villages et vînmes coucher à..... (1), après une journée fort longue.

5 *août*. La journée fut assez courte pour nous. Nous arrivâmes au mâl (2) du serdar. Après m'avoir fait quelques questions et demandé ce que je voulais faire sur le Zerdakou, je lui montrai mes plantes et lui dis que j'étais médecin; je lui remis

(1) Le nom est complétement effacé dans le manuscrit.
(2) Campement.

mes lettres et mon présent de vin ; il me fit alors beaucoup de politesses et me dit que nous étions frères. Je plantai ma tente près de la sienne ; le soir, il me fit appeler et je le trouvai entouré de sa cour. Un jeune homme qui pourrait bien être son Ganymède était à côté de lui, et versait du vin et de l'eau-de-vie à la ronde, tandis que d'autres chantaient et faisaient de la musique. Après avoir bu quelques verres de vin, je me retirai, mais ils continuèrent une grande partie de la nuit à se réjouir. Ils en font autant presque tous les soirs.

Le serdar est très-riche, il possède un nombre immense de chevaux, de juments, de bœufs, de moutons, etc., et sa suite est composée de près de mille personnes. Il peut lever près de trente mille hommes.

J'aurais voulu partir le lendemain même pour le Zerdakou, mais le serdar me pria de rester ce jour-là, parce que lui-même devait changer de place : je me résignai donc à perdre un jour. Le lendemain matin en effet, tout le mâl se mit en mouvement. Un de mes domestiques le suivit avec ma tente. Le serdar ordonna à trois hommes de m'accompagner à une montagne voisine, où il y avait encore de la neige. Nous traversâmes le Zenderoud, et après avoir visité la montagne, qui ne m'offrit pas grand'chose d'intéressant, je

vins me reposer à une des sources du Zenderoud, et le soir je repartis pour le mâl; mais mes guides, ne connaissant pas l'endroit du campement, me firent tomber au milieu d'un mâl ennemi, sous le commandement du serdar Giaffer-Kouli-Khan, grand ennemi du nôtre; heureusement pour nous le mâl était peu considérable, et les familles qui le composaient étaient campées à de grandes distances. Ce n'étaient d'ailleurs que de misérables chevriers qui couchaient en plein air sans tentes, et ayant à peine de quoi se garantir du froid; leurs femmes étaient obligées de passer la nuit auprès du feu, qu'elles avaient soin d'entretenir pour ne pas être morfondues. Mes guides me proposèrent d'y passer la nuit, je m'y opposai fortement, car je n'avais rien pour me couvrir ni pour manger; je proposai de l'argent aux hommes du mâl pour me conduire, mais ils s'en gardèrent bien. Enfin mes guides se décidèrent à partir, et après deux heures au travers des montagnes et dans l'obscurité, nous arrivâmes à notre mâl.

6 *août*. Le matin, il y eut un grand conseil; le serdar s'assit au centre d'un vaste cercle, composé de ses principaux domestiques; derrière, étaient les gens du commun; on s'entretint des affaires générales de la tribu, il s'agissait de guerre avec Giaffer. Après le conseil, le serdar,

accompagné d'une nombreuse suite et précédé d'un drapeau blanc, se mit en route pour aller visiter un autre khan, son allié. Pour moi, quand il fallut partir pour le Zerdakou, les difficultés commencèrent; mes guides déclarèrent qu'ils n'iraient point, qu'il y avait des voleurs et quantité de bêtes féroces, que dix cavaliers bien armés seraient à peine suffisants. Le serdar aurait levé toutes les difficultés, mais il était parti; j'eus recours à son frère, qui me donna à peu près les mêmes raisons, et me dit que le lendemain il me donnerait six cavaliers pour m'accompagner. Je lui répondis que je ne pouvais attendre jusqu'au lendemain; que six hommes seraient pour moi une escorte trop embarrassante, et que, puisqu'il y avait tant de difficultés pour cette montagne, j'y renonçais, voulant partir à l'instant pour Ispahan. Le frère du serdar ordonna alors aux trois guides de se tenir sur-le-champ à ma disposition; ils ne répliquèrent pas, et me voilà en route.

J'avais fait à peu près une heure, lorsque ces trois hommes me déclarèrent qu'ils n'iraient point au Zerdakou, qu'il y avait trop de danger. Cependant ils me firent entendre que si je voulais donner par jour une bonne somme à chacun d'eux, il n'y aurait plus de difficultés; ils me demandèrent quatre krans par jour chacun. Je leur

en accordai trois, ils parurent contents ; ils mirent la main sur leurs yeux et me promirent de m'accompagner partout où je voudrais ; il n'y avait plus alors de voleurs, de bêtes féroces, etc., enfin je croyais tout fini. Nous entrâmes dans une charmante vallée où coule le Zenderoud, dont les bords sont couverts de saules, et ensuite nous nous trouvâmes au pied du mont *Sereh*, au lieu nommé les Quatre-Fontaines, à cause du grand nombre de ruisseaux qui coulent de cette montagne et forment le Zenderoud ; c'est un lieu fort agréable. Il y avait encore de la neige à la sommité. Malgré nos conventions, les guides me dirent qu'ils me conduiraient à cette montagne, mais non au Zerdakou; que si je voulais monter à ce dernier, il leur fallait à chacun quatre krans. Toutes les raisons que je leur donnai ne servirent à rien; enfin, fatigué de tant de débats, je tournai bride, résolu à retourner à Ispahan. J'avais déjà fait quelque chemin en arrière, quand ils me rappelèrent, craignant sans doute d'être punis par le serdar. Je repris donc la route du Zerdakou et vins coucher à un mâl nommé *Piroun*. Les habitants y sont sédentaires et cultivent un peu la terre.

7 *août*. Le lendemain, nouvelles difficultés : quand il fallut partir, les brigands qui m'accompagnaient déclarèrent qu'ils voulaient être

payés d'avance. Je me décidai alors de nouveau à retourner au mâl du serdar : ils me laissèrent partir; mais, nouvel embarras, où trouver le serdar, qui tous les jours, ou au plus tous les deux jours, changeait de place? La prudence voulait donc que j'accédasse à leur demande, quelque danger qu'il y eût : je les payai, et nous partîmes avec un guide. Nous gravîmes d'abord une petite chaîne de montagnes avant d'arriver tout à fait au pied du Zerdakou. Nous descendîmes ensuite dans une vallée profonde où coule le *Karoun*, qui va se jeter dans l'Euphrate au-dessous de Bassora. Cette rivière coule à l'est de la montagne et se dirige ensuite vers l'ouest en passant à Ahvaz (1). Quelques rois de Perse avaient d'abord songé à détourner le Karoun pour le conduire à Ispahan, mais ce serait un travail prodigieux pour une pareille nation; il faudrait percer une montagne qui a plus d'un mille anglais de largeur, pour opérer la jonction avec le Zenderoud. Nous traversâmes avec assez de peine le Karoun, et après avoir monté un peu, mes chevaux s'arrêtèrent près d'une fontaine; je fis un déjeuner frugal en montant le Zerdakou. Me voilà donc sur cette montagne si désirée, sur cette montagne à neige éternelle, par le 32e degré de lati-

(1) Au-dessus de Chouster (l'ancienne Suse).

tude, qui ne peut avoir moins de 1800 toises. Je me flattais d'y trouver quantité de plantes alpines, telles que *Saxifrages*, *Androsaces*, et mon cœur palpitait d'avance. Quel fut mon désappointement! Partout des roches calcaires à nu que le soleil rendait brûlantes; dans les hautes sommités, j'éprouvais une chaleur presque égale à celle de la plaine. Quelques plantes végétaient tristement au milieu de ces rochers, et sur le sommet, où je parvins avec beaucoup de peine, je ne trouvai qu'une *Centaurea* et une *Crucianella*, toutes deux nouvelles, il est vrai.

Mais je dois reprendre l'histoire de mon ascension sur la montagne. Deux hommes et un de mes domestiques m'avaient suivi; à chaque pas, ils voulaient rétrograder; ils me firent remarquer de la fiente récente d'ours, et bientôt m'en firent voir à quelque distance de nous. Il y aurait eu de quoi refroidir tout autre zèle que le mien, mais j'insistai pour gagner le sommet; nous étions quatre hommes avec trois fusils et une paire de pistolets que j'avais à la ceinture; je crus pouvoir braver les ours. Après avoir flatté mes guides, m'être mis en colère, les avoir pris de toutes les manières, je parvins enfin à les traîner sur une sommité voisine de la cime. Là, il ne fut plus possible de rien obtenir; ils me firent les récits les plus absurdes pour me détour-

nèr d'y aller. Je leur dis de m'attendre, et après avoir marché près d'une demi-heure, toujours dans la neige, qui forme en cet endroit une plage immense, je parvins sur la cime; de là, j'aperçus de loin d'autres cimes neigeuses, mais plus basses, et mes regards suivaient à une grande distance la vallée du Karoun. Il n'y avait, au reste, qu'une faible portion de terrain qui fût libre de neige, et ce terrain était sec et brûlé. J'aperçus de là une quantité d'immenses troupeaux de chèvres sauvages (coui) qui couraient sur la neige, et qui servent de pâture aux tigres et aux lions (1). Mes deux guides, las de m'attendre, descendaient en toute hâte la montagne, et je me

(1) Olivier, tome III, page 426, parle du lion d'Arabie, qui diffère à quelques égards de celui de l'Afrique, d'après Aristote et Pline, et qui habite la partie de l'Arabie voisine du fleuve des Arabes depuis (*Hilla*) Babylone jusqu'à Bagdad; il se tapit parmi les roseaux du Tigre et de l'Euphrate, et se précipite sur les animaux faibles qui viennent s'y désaltérer. — Cuvier dit que le lion est aujourd'hui confiné dans l'Afrique et quelques parties voisines de l'Asie. Chardin dit qu'on trouve des lions dans le Caucase, mais ce pourrait être une erreur. (*Dictionnaire d'Histoire Naturelle.*)

Les tigres du Zerdakou paraissent être le caracal de Perse et de Turquie, d'après Cuvier (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*). — Le caracal est connu dans partie septentrionale de l'Afrique, en Perse et en Arabie.

trouvai seul avec mon domestique, chargé de mon herborisation. Nous marchâmes pendant plus d'une heure sur la neige, dans une profonde vallée; de chaque côté de la montagne étaient de profondes cavernes, repaires de tigres. Mon domestique arménien de Djulfa était à moitié mort de frayeur; il me faisait voir la trace des tigres, leurs fientes fort récentes; à chaque caverne, il faisait un signe de croix. Quant à moi, je n'étais pas non plus très-rassuré; mais ma frayeur redoubla quand nous nous trouvâmes près d'une caverne où il y avait un amas considérable d'ossements, restes du repas d'un tigre. Mon domestique ramassa le tibia d'un daim, et s'écria : « El saheb ! (nous sommes perdus !) Voilà l'os d'un homme que le tigre a mangé. » Heureusement pour nous, le maître du logis était absent; nous ne jugeâmes pas prudent de continuer à suivre une vallée si dangereuse; nous gravîmes la montagne, au travers de précipices affreux, et enfin, sains et saufs, nous arrivâmes à l'endroit où étaient nos chevaux. Nous y passâmes la nuit.

J'avais trouvé dans les vallées, toujours arrosées, une végétation plus forte, mais c'était à peu près celle de la plaine. Si je n'y fis pas une abondante moisson, la qualité me dédommagea un peu de la quantité; j'y recueillis cinquante-cinq

plantes presque toutes nouvelles : un *Cleome*, quatre *Astragales*, six *Crucifères*, un *Heracleum* (1), un *Chærophyllum*, etc., toutes espèces nouvelles; les seules plantes déjà connues que je recueillis sont le *Vesicaria cretia* (2), le *Bufonia macrocarpa* (3). Une vingtaine de plantes nouvelles dans un jour sont certainement une acquisition qui n'est pas à mépriser; mais il faut aussi savoir que ces plantes m'ont occasionné près de 500 f. de frais, sans compter les contrariétés, les fatigues et les dangers. Allez donc vendre ces plantes 18 f. la centurie à la Société allemande (4)!

8 *août.* Nous reprîmes la même route; mais en passant le Karoun, un cheval s'abattit au milieu de la rivière, tous les effets tombèrent à l'eau et furent entraînés par le courant; j'en perdis la plus grande partie; mes pauvres plan-

---

(1) N° 3603.

(2) N° 248, *Vesicaria gnaphalodes*, Boiss., 326.

(3) *Tunica brachypetala*, Jaub. et Spach., Illust. pl. or. tab. V.

(4) Il s'est formé à Esslingen, en Souabe, une société de souscription destinée à favoriser les voyages botaniques lointains. Les plantes rapportées par ces explorateurs sont partagées entre les souscripteurs. Hohenacker dans les régions caucasiennes, Kotschy en Cordofan, etc., ont voyagé sous les auspices de cette Société. (*Voy.* la Notice sur Aucher Éloy.)

tes furent toutes trempées; mais, comme elles étaient récentes, elles souffrirent peu. Je les exposai au soleil, et tant bien que mal, le dégât fut réparé.

Mes guides voulaient s'arrêter à *Piroun*, à peine à deux heures de la montagne. Quant à moi, pour éviter l'importunité des habitants, j'allai m'établir à quelque distance afin d'achever de sécher mes effets; les guides m'abandonnèrent et ils ne revinrent que pour me signifier qu'ils voulaient être payés à l'avance pour trois jours, parce que le mâl du serdar devait être à cette distance de Piroun. D'après le conseil des pères missionnaires et d'autres personnes à Ispahan, je n'avais pris avec moi que quatre toumans, dont un avait été dépensé en route : je me trouvais donc dans l'impossibilité de contenter l'avidité de mes guides. Je leur abandonnai tout ce que j'avais et leur dis que je payerais le reste au mâl du serdar, ils prirent l'argent et partirent!.. Me voilà au milieu de montagnes remplies de tigres et d'hommes aussi féroces qu'eux, sans savoir de quel côté diriger mes pas! Les gens de Piroun, s'ils nous avaient sus abandonnés de nos guides, seraient accourus pour nous dévaliser. Dans cette extrémité, mes deux domestiques réunirent ce qu'ils pouvaient avoir de menue monnaie sur eux et formèrent à peu près trois

krans; nous courûmes à toute bride après nos gens et les rejoignîmes. Je m'avançai à eux, et avec l'air et le ton qu'inspirent ordinairement de semblables circonstances, je me dépouillai de mon manteau et d'une partie de mes habits, les jetai à leurs pieds en leur disant que je ne pouvais leur donner autre chose en payement, puisqu'il ne me restait plus que la menue monnaie que je leur apportais. J'eus le bonheur d'agir sur ces esprits grossiers, et ils ramassèrent mes habits, me les remirent en main et me dirent qu'ils ne me quitteraient plus. Le soir, nous allâmes coucher à un mâl nommé *Mamsalé*.

9 *août*. Nous passâmes près *Babaadari*, grand village où mes guides s'informèrent de nouveau de l'endroit où était le serdar. Nous gravîmes une haute montagne et arrivâmes à *Arouni*, village près duquel était le mâl du serdar. Nous y apprîmes de mauvaises nouvelles. Giaffer Kouli-Esset-Khan avait commencé les hostilités; j'étais bien heureux d'avoir achevé mon excursion sur le Zerdakou, car elle n'aurait plus été possible, ce chef occupant présentement les environs de la montagne; il avait déjà enlevé des troupeaux, etc. Le serdar n'était point revenu à son mâl, il était occupé à réunir ses troupes.

J'ai oublié de dire que d'après le conseil des pères missionnaires, j'avais emporté avec moi

une très-belle paire de pistolets, afin de pouvoir les offrir au serdar, dans le cas où il me ferait présent d'un beau cheval, ainsi que ces chefs le pratiquent souvent à l'égard de leurs hôtes. Les domestiques du serdar, à qui on les avait fait voir à Ispahan, les ayant aperçus dans mes bagages, lui en parlèrent : il en fut émerveillé et temoigna le désir de les avoir : il m'en demanda le prix, et fit proposer ensuite par un de ses domestiques une mule ou un cheval en échange. Je lui envoyai la paire de pistolets; comme je ne devais pas partir de suite, il ne m'envoya point la mule. A mon retour au mâl, je témoignai au frère du serdar mon intention de partir; il me dit qu'il était absolument nécessaire que j'attendisse le retour de son frère qui, disait-il, devait revenir le lendemain. J'attendis donc la journée du 10.

11 *août*. Le mâl changea de place et alla s'établir à *Barcou* : je fus bien forcé de le suivre. Nous apprîmes que le serdar ne reviendrait que dans dix jours; je témoignai de nouveau le désir de partir. On me dit que cela était impossible, qu'on avait envoyé un exprès au serdar pour lui dire que je voulais partir et lui demander ce qu'il fallait faire à mon égard. Il fallut bien encore attendre la réponse et m'armer de patience; ce qui m'occupait le plus, c'est que j'étais absolument sans

argent, que mes gens me tourmentaient et que je ne savais comment faire pour gagner Ispahan. Il fallait donc me résoudre à demander de l'argent au frère du serdar, m'engageant à le remettre à l'homme qui devait me conduire à Ispahan.

12 *août.* On nous remit des nouvelles du serdar : il était parti pour faire une expédition contre Giaffer, au pied du Zerkadou ; il écrivait qu'on eût à me remettre une belle mule. Je voulais partir incessamment, mais il fallut attendre au lendemain pour avoir la mule : personne ne bougeait pour me la donner. Cependant, m'étant fâché, on m'amena une pauvre mule sauvage qui n'avait jamais porté de fardeau; je fus forcé de l'accepter; elle valait 6 toumans; les pistolets que j'avais donnés en valaient bien 30.

13 *août.* Je voulais me mettre en route, et comme je n'avais plus d'argent, j'étais fort en peine, lorsqu'un Persan qui retournait à Ispahan me proposa de faire route avec moi : mon domestique lui fit part de mon embarras et lui dit que s'il voulait me prêter 5 krans, je lui en rendrais 7 à Ispahan. Le Persan accepta parce qu'il voyait bien qu'il n'y avait qu'à gagner; cependant, au moment de partir, un Arménien qui savait ma pénurie vint m'apporter 8 krans, à la charge par moi de les remettre à sa femme, à

Ispahan; je les acceptai volontiers. Lorsque nous fûmes en route, le Persan m'offrit les 5 krans; mais quand je lui dis que je n'en avais pas besoin, il montra beaucoup de mécontentement et finit par me quitter.

Le premier jour nous fîmes halte à *Ttchalecotor*, gros village à trois heures est de Banou, puis *Decort*, village à deux heures plus loin; toute la journée nous marchâmes et nous vînmes coucher à *Kala*, petit village où j'avais déjà logé la première fois.

14 *août*. Après cinq heures de marche, j'arrivai dans la belle vallée arrosée par le Zenderoud; la culture y est bien entendue et consiste en riz, coton, etc. On voit sur les rives de nombreux et beaux villages. Nous traversâmes ensuite une montagne calcaire, fîmes halte dans un village ruiné où il y avait cependant sur la route un marchand de mulets, etc., et arrivâmes deux heures après sur les rives du Zenderoud, que nous passâmes sur un pont fort mal construit. Pendant l'espace de deux heures, le pays est marécageux, inculte; plus loin on cultive le riz, le *Dolichos* (1), etc. Nous cheminions tran-

(1) Genre de plantes voisin des Haricots. D'après une étiquette d'Aucher Éloy, le nom vulgaire de la plante est *mâch*, et on la cultive dans toute la Perse.

quillement, lorsque la maudite mule, qui à chaque instant se câbrait pour la moindre cause, finit par s'échapper. Il fallut mettre à terre la charge d'un cheval et courir après. Mes deux domestiques y étaient occupés, et je restai gardien des effets sur le bord de la route. Une douzaine de paysans, montés sur de gros ânes, passèrent près de moi : un d'eux, voyant un matéra (1), me demanda à boire ; dès qu'il eut le matéra en main, il s'enfuit en l'emportant. Je courus après lui, mais pendant ce temps un autre s'empara de la bride de mon cheval et s'enfuit aussi de toutes les jambes de sa monture. Pareille perfidie est inouïe dans tout autre pays : en Perse c'est la chose la plus commune. L'autorité regarde de pareilles actions comme des peccadilles, et une plainte serait chose inutile. Le soir j'arrivai à Djulfa, après avoir marché au moins pendant quatorze heures.

21 *août*. Je restai quelques jours à Ispahan pour y mettre mes collections en état, et le 21 je me mis en route pour Téhéran avec un second domestique arménien de Djulfa, que j'avais pris à la recommandation du préfet de la mission. Après avoir marché péniblement pendant plus de deux heures à travers les bazars et les ruines,

(1) Vase contenant des liquides.

je me trouvai enfin sur la grande route. Le pays est à peu près désert jusqu'à Guès; cependant on trouve çà et là quelques cultures arrosées par un canal. A *Guès*, je trouvai nombreuse compagnie : c'était une cinquantaine de soldats venant de Chiraz et se rendant à Téhéran (4 farsangs).

22 *août. Moutchakar*, 5 farsangs. Il y a à côté un petit village, mais on n'y trouve rien à manger, probablement à cause des soldats. Mon costume, qui n'était pas décidément Franc, ma barbe et le nouveau domestique arménien qui m'accompagnait, firent croire à des gens qui se disaient hommes de Kosrew-Khan que j'étais Arménien; ils me demandèrent mon teskeré, et comme c'est une chose tout à fait inutile pour un Franc, je n'en avais point pris. J'eus beau leur donner des preuves que j'étais Franc, couper ma barbe devant eux, prendre un costume tout à fait Franc, ils ne voulaient rien rabattre de leur opinion, parce qu'ils voyaient bien qu'il y avait de l'argent à gagner pour eux. Ils prétendaient me reconduire à Ispahan, et comme ils étaient en force, je fus obligé de m'exécuter et de leur donner 5 karas, moyennant quoi je pus continuer ma route.

23 *août. Sof.* 8 farsangs, à travers le désert. Aux approches de *Sof*, village en ruine, cul-

ture de riz, vergers, beau caravansérail, comme sur toute la route.

24 *août*. Nous nous enfonçâmes dans les montagnes, et après 5 farsangs de marche, nous atteignîmes le village de *Kerau*, situé sur la sommité. Un grand nombre de cimes dominent le village de côté et d'autre ; mais, comme elles n'ont plus de neige dès le mois de juin, et que toute la végétation avait disparu, je ne jugeai pas nécessaire de les gravir : ce que j'aurais pu y trouver n'aurait probablement été autre chose que ce que j'avais déjà recueilli sur les montagnes voisines d'Ispahan. Kerau est du reste un lieu délicieux; l'air y est d'une pureté et d'une fraîcheur admirables, les vergers immenses et les arbres d'une grosseur prodigieuse ; c'est le paradis de la Perse.—L'arrivée de 50 soldats à Kerau mit tous les paysans sur pied ; chacun avait à défendre son verger et ses melonnières : bientôt tout fut en émoi ; il était impossible d'empêcher le pillage des vergers par des gens affamés et naturellement voleurs. Les paysans essayèrent de défendre leurs propriétés ; ils furent bâtonnés, d'autres blessés dangereusement à coups de candjar ; le sang coula, les femmes s'en mêlèrent; Kerau fut dans la plus grande confusion. J'avais choisi, pour camper, un endroit assez éloigné de la foule ; mais, comme cet endroit

était voisin d'un verger rempli de superbes fruits, les paysans accoururent et voulurent m'en éloigner, craignant que je ne me laissasse tenter par le fruit défendu; mais je leur fis observer que j'étais Franc, et qu'en cette qualité j'étais dans l'habitude de respecter le bien d'autrui. Je leur dis que je payerais tout ce que je consommerais, et j'obtins par là la tranquillité et des vivres en abondance : la guerre continua toute la nuit.

25 *août. Cachan.* Le matin de bonne heure, quand nous nous mîmes en route, nous trouvâmes une partie de la population occupant les hauteurs; elle nous salua d'un déluge de pierres qui blessèrent plusieurs hommes assez grièvement. Craignant d'être atteint, je restai prudemment en arrière, et quand tout eut défilé, je leur fis crier par mon domestique que je n'étais point du nombre des soldats qui les avaient pillés; que j'étais Franc, et que j'avais payé ce que j'avais acheté. Jakchi! Jackhi! s'écrièrent-ils, Guit! Guit (1)! et aucune pierre ne fut dirigée contre moi. Jusque-là les soldats n'ayaient eu à dévaster que des vergers; un peu plus bas, dans la vallée, ils trouvèrent des melonnières; c'est alors qu'un pillage universel eut lieu; ils foulèrent tout aux pieds, et autant par vengeance que par

(1) Très-bien, très-bien! marche, marche!

désir d'avoir des melons, ils détruisirent tout en un instant. Les paysans accoururent, mais comme la vallée était large en cet endroit, le terrain était favorable aux soldats; ils chargèrent les paysans et obtinrent facilement l'avantage. Telles sont les scènes qui se renouvellent à chaque passage de troupes; quand le nombre est plus considérable, imaginez ce qu'il doit en résulter pour les villages.

A 2 farsangs environ de la montagne, dans un endroit où la vallée est très-étroite, on a construit une forte digue pour retenir les eaux lorsqu'elles deviennent rares. Un peu plus loin on trouve un beau caravansérail, vers la base de la montagne. On ne tarde pas ensuite à voir **Cachân**, où nous arrivâmes après 5 farsangs de marche. Cachân, la première ville manufacturière de la Perse, est couverte de ruines, comme toutes les autres villes. Les bazars en sont considérables et il y règne encore une grande activité; les caravansérails sont très-beaux. J'évalue la population de 15 à 30,000 habitants. On y fabrique des velours, des tissus de soie, etc., et surtout de la chaudronnerie, art dans lequel les Persans sont fort habiles. J'y remarquai de charmantes tasses à boire, des cafetières, des lanternes, des réchauds pour porter les mets, etc. La ville est vaste et entou-

rée de murs en briques cuites au soleil. Cachân a de très-bonnes eaux de source ; il y a d'ailleurs plusieurs ruisseaux qui entretiennent une assez belle culture aux environs. On aperçoit de côté et d'autre des endroits cultivés en mûriers qui servent à l'éducation des vers. Il y a non loin de Cachân un petit palais royal, où Feth-Ali-Chah venait habiter quelquefois.

26 *août*. De Cachân à *Sensen*, caravansérail : on voyage dans un pays très-aride. On y trouve cependant quelques petits villages, dont l'importance est en raison de la quantité d'eau qui les arrose. Il y avait autrefois un village à Sensen, mais il n'en reste plus guère que les ruines, à l'exception de quelques maisons pour loger les cultivateurs ; les cultures sont encore assez étendues.

27 *août*. Pays aride et désert. *Fagonia*, nouvelle espèce (1). 8 farsangs pour atteindre le caravansérail isolé de *Passengou*.

28 *août*. De Passengou à *Koum*, 4 farsangs, pays désert. Koum, ville médiocre, plus de ruines que de maisons habitées.—Tombeau de Falimé, couvert d'or depuis la base jusqu'au sommet de la coupole : contraste de ces richesses immenses accumulées et de la misère qui règne tout autour.

29 *août*. Désert. Après 4 farsangs on arrive

(1) N° 804, ressemble au *F. cretica*.

sur une petite rivière d'eau très-saumâtre, sur laquelle il y a un pont et au bout le caravansérail de *Pâl-Dalak*. Quoique cette eau soit détestable, nous en fîmes provision, car nous avions à parcourir 18 farsangs absolument sans eau. Nous marchâmes encore 2 farsangs, et force nous fut de nous arrêter au caravansérail de *Khaour-Sultan*, nos chevaux ne pouvant continuer. Il y avait de l'eau salée que les chevaux purent boire. Quant à nous, il fallût passer dans cet endroit la journée entière, avec l'eau saumâtre de Pâl-Dalak.

30 *août*. En sortant de Khaour-Sultan, nous entrâmes dans le grand Désert salé (1). Nous employâmes toute la nuit à traverser cette affreuse solitude, et, au point du jour, nous descendîmes dans la vallée de l'Ange de la Mort. Les Persans ne traversent ces lieux qu'avec de grandes appréhensions. Ils croient qu'il y a une goule (2), qui enlève les hommes. Nous fîmes 10 farsangs pour atteindre *Kinaraghueit*, village avec de bonne eau.

31 *aou*.. Nous gravîmes une petite montagne,

(1) Désert de Kaveir.

(2) Espèce de vampire, esprit malfaisant qui erre pendant la nuit et se nourrit de chair humaine. Lorsque les hyènes vont dans les cimetières déterrer les cadavres, les paysans attribuent aux goules ces dévastations sacriléges.

puis nous nous trouvâmes dans la vaste plaine où est bâti Téhéran. Cette plaine est marécageuse en quelques endroits, et d'ailleurs mal arrosée, de sorte qu'elle est, en grande partie, inculte; il n'y a un peu de culture qu'au pied des montagnes de *Choubra*, d'où coulent les eaux, et tout à fait autour de Téhéran. — 6 farsangs.

Téhéran. La ville forme un carré long ceint de tous côtés par des murs en briques, cuites au soleil, et qui ne résisteraient pas à la moindre attaque de l'artillerie. Au centre est le palais, édifice qui, loin d'être admirable, comme l'ont dit certains voyageurs, ne mérite pas la moindre attention; c'est un amas confus de bâtiments, sans ordre ni régularité. L'intérieur est assez remarquable : il y a une salle garnie de beaux cristaux, une autre où il y a des colonnes de beau marbre de Chiraz d'une seule pièce, etc. La ville ressemble à un grand village; des maisons de terre sans apparence, des rues tortueuses où il y a deux pieds de boue en hiver et de poussière en été. Les bazars sont très-mesquins, les caravansérails peu remarquables. — Presque tout le monde parle turc à Téhéran, mais c'est un turc assez différent du dialecte de Constantinople.

L'air est très - mauvais à Téhéran en été. Cependant on attribue la plus grande partie des fièvres qui y règnent en automne à la consom-

mation prodigieuse que les Persans font des fruits, qui sont pour ainsi dire leur seule nourriture.

Le premier jour de mon arrivée, j'allai descendre à l'ambassade d'Angleterre, un des plus beaux édifices de la ville, avec de vastes jardins à la manière persane. Sir John Campbell était au camp du Chah, à quelque distance de la ville. Je lui envoyai la lettre que j'avais pour lui, il eut la bonté de venir me recevoir le lendemain. Après déjeuner, il nous vint un message de la part du Chah qui nous faisait dire qu'ayant appris qu'un Français venait d'arriver et qu'il y en avait encore un autre (le comte de Suzannet), ainsi qu'un Anglais, il nous recevrait le lendemain matin. Je me rendis sous la tente de l'ambassadeur : nous nous présentâmes à l'heure indiquée, l'ambassadeur à notre tête et accompagnés d'une vingtaine de domestiques, suivant l'usage persan, dans le jardin où le Chah occupait un kiosque. D'après l'étiquette, il nous fallut attendre une demi-heure. L'ambassadeur fit étendre un tapis qu'un domestique avait apporté, et on fuma le keliour, en attendant que Sa Majesté voulût bien nous recevoir. Le maître des cérémonies parut enfin, portant un long bâton. Nous aperçûmes le Chah à la fenêtre du kiosque : à cent pas en face de lui, nous fîmes une salutation ; à cinquante pas, nous

fîmes une seconde salutation et ôtâmes nos souliers; lorsque nous fûmes près de la fenêtre, nous fîmes une troisième et dernière salutation. Le Chah était assis, dans un angle, sur un tapis; au milieu de la pièce où il était, on voyait un large bassin plein d'eau, d'où un ruisseau s'écoulait ensuite au dehors, et de côté et d'autre, sur les bords de l'eau, des corbeilles à fruits; des melons, etc. La figure du Chah est douce et agréable, le sourire est continuellement sur ses lèvres; il se montra très-affable envers nous; il fit d'abord de nombreuses questions sur la France, et demanda pourquoi nous avions chassé notre ancien roi Charles X, comment s'appelait le nouveau, en faisant un signe de tête qui, suivant l'usage des Persans, évite la question directe de: Quel homme est-ce? La France, dit-il ensuite, a-t-elle toujours une armée formidable? les soldats sont-ils payés régulièrement? le roi a-t-il beaucoup de puissance? etc. Les Persans ont une grande estime pour la France, et les victoires de Napoléon sont toujours l'objet de leur admiration. Il demanda ensuite ce que j'allais faire sur le Demawend, je lui répondis que c'était pour chercher des plantes: « Il » serait bien juste, dit-il, que vous nous en ap» portassiez des vôtres, puisque vous venez cher» cher les nôtres. » Il voulait parler des fleurs

cultivées de nos jardins ; les Persans en font grand cas, et ce serait un présent fort agréable au Chah que de lui donner des racines de nos belles fleurs. Il demanda si ces plantes étaient seulement pour le plaisir des yeux ou bien si c'était pour en faire l'application à la médecine, aux arts, ou à l'industrie; enfin il fit à ce sujet des réflexions très-justes. Le prince du Mazanderan n'ayant point encore fait sa soumission, il n'y avait pas entière sécurité à visiter le Demawend ; le Chah me dit qu'il me donnerait un homme, et en effet, au bout de peu d'heures, il en vint un avec lequel je me mis en route. Notre conversation avec le Chah avait duré une bonne demi-heure.

3 *septembre*. Je partis de Téhéran pour le pic de Demawend, avec un homme d'un des kbans de cette contrée. Je me dirigeai à l'est, et après avoir marché environ 2 farsangs (trois lieues), je fis halte un instant au caravansérail de *Jour Xasor*.

J'entrai ensuite dans les montagnes qui ceignent la plaine, et suivis une profonde vallée où coule une rivière très-rapide (ancien *Épardus*, suivant Larochette); nous vîmes aussi les ruines d'un pont. Il y avait un village et un caravansérail également ruiné, nommé *Djadjroud*. Je continuai ma route dans les montagnes, et vins coucher à *Asalek*, espèce de caravansérail, avec quelques maisons et des cultures.

4 septembre. La route continue à travers les montagnes; je descendis ensuite dans la belle plaine de Demawend, et fis halte à *Bomeijn*, où le khan me fit bon accueil et m'offrit une collation. Je laissai la ville de *Demawend* à droite et me dirigeai, à travers les montagnes, directement vers le pic; je descendis encore dans une vallée profonde où coule une rivière rapide que nous passâmes sur un pont bâti à l'entrée d'une gorge. Il y avait beaucoup de nomades dans cette vallée.—Je gravis de nouveau une montagne très-escarpée, par un chemin épouvantable, et qui sert comme de rempart au pays situé au delà. C'est cependant la route des caravanes du Mazanderan; j'en trouvai une grande quantité transportant du riz à Téhéran. Parvenu à la sommité de cette montagne, je me trouvai tout à fait au pied du pic de Demawend, parsemé encore d'une grande quantité de plaques de neige. La sommité du cône est évidemment un cratère; elle est recouverte de diverses substances volcaniques, particulièrement de soufre, dont la couleur tranche avec le reste de la montagne. Il est faux que le cratère vomisse encore quelquefois de la fumée: les brouillards auront causé cette erreur. Les gens du pays assurent d'ailleurs que le cratère est plein de glace, et qu'il est comblé; que lorsqu'ils vont y chercher du soufre, ils ne peuvent

y pénétrer que revêtus d'étoffes de laine, parce que la toile s'y enflammerait (1). Je descendis ensuite dans une vallée profonde et magnifique, arrosée par la rivière que j'avais déjà passée sur un pont. A l'exception des eaux du torrent, presque toutes celles qui viennent du pic sont minérales; il y en a de sulfureuses et chargées d'acides, etc. J'allai descendre au village d'*Ask*, premier village de cette contrée, nommée *Laradjoun* (2), ou Larjan. Je fis, ce jour-là, plus de 8 farsangs (douze lieues) de marche pénible.

Le khan me fit une bonne réception; mais comme sa puissance est fondée sur la difficulté des passages pour arriver dans son pays, et qu'il n'avait point encore fait sa soumission au Chah, il s'imagina que je pourrais bien être envoyé afin d'explorer les passages pour les troupes et l'artillerie. Lorsque je lui témoignai le désir d'aller sur le pic, il n'osa me refuser et me promit même de me faire accompagner par son frère. Cependant, le lendemain matin, quand je

(1) Ces assertions, en apparence contradictoires, se concilient si l'on a égard aux variations successives que l'état de la montagne peut éprouver par l'effet des hivers et des feux souterrains.

(2) Dans la carte d'Arrowsmith, au contraire, Larjan est le nom d'un village situé sur la rivière Héraz au-dessus d'Asek. Aucher Éloy écrit Hérak et Ask.

voulus partir, je rencontrai des difficultés : le frère n'était pas levé, je l'attendis; on me dit qu'il fallait que je fisse une visite au khan, qui ne fut visible que vers midi, heure à laquelle il n'était plus possible de se mettre en route; enfin le guide vint me dire que le khan avait des soupçons sur moi, et qu'il ne me permettrait pas d'aller sur le pic. Le khan me fit ensuite demander, et comme il ne parlait pas le turc, ce fut avec son mirza (1) que j'entamai la conversation. Celui-ci, à la manière des Persans, se montra très-poli; il me fit toutes les promesses imaginables : « Soyez le bienvenu, » commandez ici, le pays est à vous; voulez-» vous aller sur le Demawend? je vous y accom-» pagnerai; parlez, tout est à vos ordres. » Je rentrai alors dans ma chambre, séduit par ses belles promesses, et voulant ensuite profiter du reste de la journée pour visiter les rochers des environs du torrent, je sortis avec mon portefeuille sous le bras. Je ne tardai pas à m'apercevoir de la fausseté des promesses qu'on m'avait faites par le mirza : un homme du khan accourut, m'accabla de questions sur le but de ma promenade, et finit enfin par me déclarer que

(1) Mirza, placé devant un nom propre, veut dire écrivain; placé à la suite du nom, c'est le titre des princes du sang.

le khan ne voulait pas que je sortisse de chez lui. J'étais prisonnier.

Cependant, pour me faire avaler la pilule, il me fit prier d'aller avec lui visiter un jardin qui domine la vallée : je ne voulus pas le bouder et je m'y rendis avec lui. Là, ses gens m'accablèrent de politesses et de questions : «Va-t-il venir » des troupes, des canons ? êtes-vous talindji (1) ? » J'eus beau leur dire que je n'étais rien autre chose qu'un médecin, que je n'en voulais qu'aux plantes, je ne trouvai que des incrédules. Nous causâmes longtemps; on m'apporta quantité de fruits; le soir, on servit un magnifique souper, et le khan vint me dire que le lendemain je pourrais partir pour la montagne.

Le lendemain, nouvelles difficultés, et enfin, comme on ne pouvait plus reculer à m'en faire l'aveu, on me révéla que, pour rien au monde, le prince ne consentirait à mon excursion. Je pris donc mon parti, et me décidai à retourner à Téhéran. Le khan me fit alors de nouvelles cajoleries : « Qui vous presse ? me di- » sait-il ; restez ici, rien ne vous manquera. » — « Suis-je donc décidément votre prisonnier? » lui répondis-je d'un ton ferme. Il hésita à répondre et enfin me dit que j'étais libre de retourner à

(1) Instructeur militaire (*Voy.* p. 319).

Téhéran. Je partis en effet, mais je remarquai sur plusieurs points des hommes qui m'observaient. Je sortis enfin heureusement de ses domaines, et après avoir fait la même route, j'arrivai en deux jours à Téhéran, n'ayant presque rien récolté, si ce n'est un singulier *cryptogame* qui forme des gazons très-épais sur les rochers.

Sir Campbell fut fort surpris de la conduite du khan, d'autant plus que celui-ci parlait en ce moment de sa soumission au Chah et qu'il avait envoyé à cet effet son imam à Téhéran. Le khan qui m'avait donné le guide avec lequel j'étais sorti de Téhéran (1) devint alors suspect à son tour; quoiqu'il passât pour être ennemi de celui du Larjan, on supposa qu'il n'en avait pas moins des intelligences avec ce dernier, et qu'il l'avait prévenu contre moi, ne sachant pas au juste ce que j'allais faire sur le pic. M. Campbell en donna avis au Chah qui fit redoubler la surveillance sur ce khan, qu'il avait fait venir à Téhéran, précisément parce que déjà il n'avait pas grande confiance en lui.

10 *septembre*. Je partis pour me rendre à Tabriz, et j'arrivai de bonne heure à *Kend*, village à 3 farsangs.

---

(1) *Voy.* page 296.

De Kend, pour se rendre à *Casbin*, il y a plusieurs routes. On peut y aller en passant par :

Kend,	3 farsangs,
Songrebad,	7
Kiclak,	5 1/2
Abdelabad,	3
Casbin,	4

Mais je me rendis de Kend, 3 farsangs, à *Hadji-Abad*, 3; *Tchenard*, 3; *Hassen-Abad*, 4. De ce dernier village nous allâmes camper à 2 farsangs à la gauche de Casbin, parce que la peste y faisait des ravages; de là, *Korvendère*, 5 farsangs.

Nous longions toujours la chaîne de l'Elbourz, à peu de distance; un vent d'est très-frais nous venait de la Caspienne, et nous voyions les brouillards épais qu'elle fournit s'arrêter au-dessus des montagnes et former comme des murailles de nuages qui ne descendent jamais jusque dans la plaine. Nous nous trouvions au pied d'une petite rangée de montagnes, que nous traversâmes pour nous rendre dans la plaine de Sultanieh, beaucoup plus élevée et très-froide pendant la nuit.

Nous fûmes reçus à *Sultanieh* par un officier anglais, dans le palais royal en ruine; il y a cependant quelques pièces en assez bon état, particulièrement le harem et la chambre de Feth-

Ali-Chah, où l'on remarque des peintures bien conservées. Sultanieh est, comme on sait, en ruine; ce n'est plus qu'un misérable village. Toute cette vaste plaine est couverte d'une végétation vigoureuse, et c'est là que la cavalerie vient se refaire au printemps.

De Sultanieh, nous vînmes à *Zengoum*, grand village où nous n'entrâmes pas, à cause de la peste.

Armand-Kavé, 4 farsangs, où nous logeâmes chez le khan. Des gens du village qui avaient prêté une marmite pour faire le pilaw, eurent le front de demander deux ducats pour ce service; cependant le docteur avait fourni gratis des remèdes à tous les malades du village.

Akkend, 4 farsangs. Le lendemain, nous eûmes à traverser les montagnes qui séparent l'Irak de l'Aderbidjan. Nous passâmes sur des ponts le *Kizil-Ouzen* et ensuite un de ses affluents nommé rivière de *Miané*, 5 farsangs. *Miané* était affligé du choléra; l'air y est d'ailleurs malsain. C'est là qu'on trouve, dit-on, une espèce de punaise qui, suivant l'opinion vulgaire, donne la mort aux étrangers; mais c'est un conte.

De Miané nous nous élevons toujours. Les montagnes sont presque toutes argileuses.

Nous mîmes cinq journées fort longues, à 6 ou 7 farsangs chacune, pour nous rendre à Tabriz. Ce pays est assez bien cultivé, et les

montagnes sont en pleine culture; cependant les villages paraissent pauvres. Je rencontrai plusieurs campements d'Iliates. Les nomades ne manquaient jamais de me demander : *pouli* (1) !

Tabriz. En approchant de Tabriz, la plaine est aride, peu arrosée et ressemble au désert. J'ai remarqué le contraste de certaines montagnes d'un blanc argenté, à côté d'autres qui sont d'un rouge éclatant. Les environs de Tabriz possèdent un grand nombre de vergers. La ville n'offre rien de remarquable : c'est un grand village de boue; on voit cependant à l'entrée, dans ses faubourgs, les ruines d'une mosquée qui a dû être magnifique. Lorsque j'arrivai, presque toute la population était dehors, le choléra y faisant de grands ravages.

(Ici s'arrête le manuscrit de 1835. Dans le trajet de l'Aderbidjan et de l'Arménie, notre auteur fut presque constamment malade. *V.* la Notice.)

(1) De l'argent, l'aumône.

LETTRE A M. NAUDIN, A BLOIS (1).

Constantinople, 15 février 1836.

MON CHER MONSIEUR NAUDIN,

. . . . . .

. . . L'amitié que vous avez pour moi vous fera peut-être lire avec quelque intérêt un léger précis du voyage que je viens de terminer. Après avoir traversé l'Asie Mineure, au milieu des neiges de février, j'arrivai aux imposantes Portes Ciliciennes, que le pacha d'Égypte fortifiait à grands frais. Je retrouvai là le printemps, et j'y cueillis trois jolies espèces de *Crocus*. A peu de distance d'Alexandrette, je faillis être dépouillé et mas-

(1) Extrait des Mémoires de la Société des Sciences et des Lettres de la ville de Blois, t. III, 1840, page 146.

sacré par une bande de paysans révoltés contre la tyrannie du pacha; heureusement pour moi, il survint une poignée de Bédouins, que le pacha a organisés pour faire la police en Syrie. Ces espèces de cosaques mirent les paysans en déroute, en tuèrent plusieurs et m'escortèrent jusqu'à la ville, moyennant bakchich, c'est-à-dire, pour boire. La route d'Alep à Bagdad, par le désert, étant interceptée par les Arabes, je fus obligé de m'y rendre par la Mésopotamie ; cette voie est un peu plus sûre, mais en revanche deux fois plus longue. Mes herborisations d'Alep furent assez bonnes, quoique j'eusse déjà exploré le pays. Obligé d'errer vingt jours dans les montagnes pour éviter les nomades, je n'arrivai à Mardin qu'à la fin d'avril. Là, je fis la rencontre d'un pacha, qui se rendait à Mossoul ; je profitai de cette bonne occasion, sans laquelle je n'aurais peut-être pu de longtemps continuer mon voyage; tout le pays était soulevé. Le pacha, qui était bien escorté, et qui d'ailleurs, en sa qualité de commandant d'un corps d'armée, se faisait respecter par lui-même, prit la route la plus directe, mais aussi la plus dangereuse.

Nous traversâmes les tribus Kurdes et Arabes qui occupent les magnifiques plaines de la Mésopotamie, qu'elles ont converties en désert. Nous reçûmes l'hospitalité partout où nous trouvâmes

des tentes, et j'eus occasion d'étudier les mœurs de ces hommes singuliers avec lesquels j'avais déjà vécu six mois, dans l'Hedjaz, et qui ne m'en paraissaient pas moins nouveaux. Ils nous escortèrent jusqu'à Mossoul, et pendant la route, ils nous donnèrent le spectacle d'un combat sérieux entre eux. Je restai près de quinze jours à Mossoul, et j'étendis mes excursions jusque dans les montagnes d'Amadieh; malheureusement je ne pus y pénétrer très-avant, à cause d'un bey, nommé le bey de Ravandus, homme de génie, de courage, qui de simple petit bey, est parvenu à étendre son pouvoir jusque dans la plaine, et à commander à toute la chaîne de montagne d'Assyrie. Il a secoué le joug des Turcs, qui ne cessent de le menacer, mais se gardent bien de se mesurer avec lui. Comme le bey de Ravandus n'aurait pas manqué de me prendre pour un employé des Turcs, j'évitai prudemment de tomber sous ses griffes. J'explorai le mont Makloub, où je découvris une magnifique espèce de *Calophaca*, que j'ai nommée *euphratica*, et une troisième espèce de *Michauxia*. Au pied du mont Makloub, situé à quelques heures de l'antique Ninive, j'allai coucher dans un village habité par des Yézides, gens qui n'adressent de prières qu'au diable; c'est un reste de la religion des Mages, qui reconnaissaient les deux principes. Pour me rendre

à Bagdad, je descendis le Tigre sur un kellek, espèce de radeau, formé de branchages, soutenu sur l'eau par des outres gonflées d'air. Le Tigre à Mossoul est couvert d'hommes et de femmes, qui nagent portés sur des outres; on voit souvent des femmes traverser ainsi le fleuve, portant leurs enfants sur leur tête.

La végétation de la Mésopotamie est tout à fait méditerranéenne, et par conséquent assez peu intéressante pour moi, qui ai tant exploré cette région. Cependant le désert, entre Mossoul et Bagdad, ne manque pas d'intérêt, et dans les parties qui ne sont point formées de terrains d'alluvions, je recueillis des plantes curieuses. Je ne pus y herboriser autant que je l'aurais désiré, parce qu'il était dangereux d'aller à terre, la rive étant ordinairement occupée par les Arabes. Ces brigands osèrent même essayer de me dépouiller sur mon kellek; plusieurs se mirent à la nage sur leurs outres, et me menacèrent de me couler bas, si je ne venais sous leur tente; j'étais armé d'un fusil, de pistolets, et d'un sabre, je les effrayai en leur montrant mon artillerie; et surtout en leur apprenant, ce qui était faux, que dix kelleks, chargés de troupes turques, venaient après moi. Cette nouvelle, qu'ils crurent d'autant mieux qu'il en était question, épouvanta tellement les Arabes, qui ne redoutent rien tant

que les soldats turcs, qu'ils se hâtèrent de ployer leurs tentes, et de gagner le désert avec leurs troupeaux.

En arrivant à Bagdad, la ville d'Haroun-al-Raschid, le spectacle est magnifique. Le Tigre, plus large que la Loire lorsqu'elle remplit son lit, se promène avec majesté entre des forêts épaisses de palmiers. Au reste, Bagdad ne présente plus que des débris; ses palais et ses orgueilleuses mosquées, couvertes de mosaïques, tombent en ruine; les bazars ne sont plus qu'un amas de décombres, et des rues entières sont dans le même état. La population, qui était naguère de près de 200,000 âmes, ne s'élève pas maintenant à 20,000. J'arrivai à Bagdad à la fin de mai; toutes les plantes annuelles avaient déjà disparu; d'ailleurs, la végétation y est peu intéressante, le pays n'étant composé que d'un terrain d'alluvion inprégné de sel. Je me hâtai de visiter Babylone, Séleucie, etc., et de gagner le plateau élevé de la Perse. Chemin faisant, j'explorai le mont Hamerin et le désert de l'Assyrie, où je fis de délicieuses herborisations. J'y recueillis toutes les plantes découvertes par Olivier et Bruguières, et quantité d'autres qui avaient échappé à ces voyageurs. J'y fis aussi une récolte très-remarquable d'insectes, entre autres une douzaine d'espèces de buprestes de très-grande

taille et d'une rare beauté. Sur la frontière de Perse, nous fûmes attaqués par les Kurdes; il fallut payer de sa personne, et faire le coup de fusil avec ces brigands. Comme ils ne sont pas très-curieux de se faire tuer, lorsqu'ils virent des gens déterminés, ils nous laissèrent; mais la nuit suivante, ils revinrent en nombre, et alors l'engagement fut sérieux. Il y avait environ cinquante hommes en état de porter les armes, dans notre caravane; ces gens me prirent pour un talindji (instructeur militaire), et, en cette qualité, me supplièrent de les commander. Je fus donc proclamé général. Après avoir disposé mon armée convenablement, je recommandai d'attendre mes ordres avant de tirer un seul coup, car l'usage dans ce pays-ci est de pousser de grands cris à l'approche de l'ennemi, et de tirer à une grande distance. Tous promirent de faire rage; mais à peine aperçurent-ils le nuage de poussière que les Kurdes soulevaient, qu'ils cédèrent à leur habitude de tirer leur poudre aux moineaux. Cependant ils conservèrent leurs rangs. Je me mis alors à commander l'exercice à très-haute voix, de manière à être entendu de l'ennemi. Or, il faut que vous sachiez que les troupes réglées sont la terreur de ces bandits, et que les paroles du commandant suffirent pour les mettre en déroute; ils crurent effectivement que

nous étions des nizams ; et ne voulant rien avoir à démêler avec eux, ils se jetèrent sur la queue de la caravane, composée de plus de deux mille bêtes de somme, et en enlevèrent plusieurs, grâce au désordre qui régnait. Si mes soldats avaient été plus braves, j'aurais sans doute battu l'ennemi à plate couture; et je me réjouissais déjà d'avoir, pour part du butin, quelques beaux chevaux kurdes.

La première montagne que je visitai en entrant en Perse, fut l'Elwend. J'y faillis perdre la vie; mais en revanche, dans les deux excursions que j'y fis, je me procurai une belle moisson de plantes rares; et qui avaient échappé à Michaux et à Olivier. J'y cueillis le *Cicer songaricum*, et une nouvelle espèce du même genre.

Je continuai ensuite ma route pour Ispahan, visitant toujours les montagnes, non sans de grandes fatigues, car les montagnes de Perse sont toutes très-abruptes et réfléchissent une chaleur qui, jointe à l'ardeur incroyable du soleil, exténue bientôt le voyageur qui n'y trouve jamais une goutte d'eau pour étancher sa soif. Le choléra régnait dans le pays; j'eus le malheur d'en être atteint dans le Désert salé, à quatre jours d'Ispahan. Je luttai pendant cinq jours contre la mort; enfin, mon tempérament l'emporta, je remontai à cheval et j'arrivai à Ispa-

han, presque mort. J'allai demander l'hospitalité à des missionnaires catholiques qui résident à Djulfa, faubourg d'Ispahan. Ces bons pères me reçurent vraiment chrétiennement, et me prodiguèrent tant de soins qu'ils me rendirent à la vie.

J'étais à peu près rétabli lorsque j'appris qu'il se trouvait à Ispahan des Backtiaris qui étaient venus apporter au gouvernement persan la soumission de leur chef. J'allai les voir, et me décidai à visiter, sous leur protection, un pays inconnu aux Européens ; mes guides me conduirent à leur serdar ou chef, qui me reçut très-bien, et me donna trois hommes pour me conduire au mont Zerd (1), montagne très-élevée et couverte de neiges éternelles. Arrivé au pied de la montagne, mes guides me dévalisèrent de tout mon argent, et m'abandonnèrent dans un pays rempli de bêtes féroces et d'hommes plus féroces encore. Je ne renonçai point cependant à mon projet ; je laissai au pied de la montagne un domestique arménien que j'avais amené de Constantinople, pour garder les chevaux, et avec un soldat persan que m'avait donné le gouverneur d'Ispahan, je gravis le Zardakou. Vous vous ferez difficilement une idée des fatigues que j'éprouvai, et du courage qu'il me fallut déployer ; je

(1) Zardakou du journal.

laissai à moitié chemin mon soldat persan qui était rendu. Mon fusil sur l'épaule, mon paquet de plantes sous le bras, et une petite hache à la main pour creuser un escalier dans la neige, j'arrivai au sommet de la montagne, où nul être vivant avant moi n'avait peut-être jamais mis le pied. Je retrouvai en descendant le soldat persan qui m'attendait, et nous rejoignîmes l'Arménien à moitié mort de frayeur; il avait reçu la visite de quelques lions (1) qui, heureusement, n'étaient pas affamés, et ne firent pas grand cas de lui. J'avais quelques livres de riz; je plantai ma tente au pied de la montagne, nous allumâmes un grand feu, et nous passâmes la nuit. L'espace me manque pour vous donner les détails de mon histoire pendant près de quinze jours que j'errai dans ces solitudes où l'homme était le plus grand ennemi que j'eusse à redouter. Je souffris de la faim, du chaud et du froid; enfin j'eus le bonheur de rentrer sain et sauf au couvent de Djulfa, où les saints pères priaient déjà Dieu pour le salut de mon âme. Je rapportai, de cette expédition, plusieurs centaines de plantes nouvelles, et des notes curieuses sur la géographie du pays.

Je restai quelques jours encore à Ispahan,

(1) *Voy.* pag. 278, note.

dont je voulais admirer de nouveau la magnificence. Ce n'est que là qu'on ne trouve point exagérées les fastueuses descriptions des Mille et une Nuits; malheureusement tout tombe en ruine, et avant un siècle il ne restera peut-être plus de traces de ces merveilles. Je me remis en route pour Téhéran.

Je traversai le grand Désert salé, et nous fûmes trois jours sans eau. A Téhéran j'eus une audience du Chah, qui me fit force questions sur la France et sur son Roi; il me témoigna beaucoup de regret de ce que l'éloignement des deux nations ne leur permettait pas d'entretenir des relations suivies. Les Persans en général ont une grande estime pour les Français. Quant à eux, ce sont des misérables pour lesquels personne n'oserait professer le moindre intérêt; ils n'ont que beaucoup de politesse et de manières, mais au fond ce sont d'indignes scélérats, menteurs, débauchés, ivrognes, et s'honorant de tous les vices. Rien n'est plus commun dans le harem que le commerce des sœurs avec les pères, et des fils avec les mères; j'ai été témoin de scènes de débauche qui vous feraient rougir.

Je voulais visiter le pic de Demawend, situé à deux jours de Téhéran, sur la route du Mazanderan; le Chah eut la bonté de me donner un de

ses esclaves pour m'accompagner. Malheureusement pour moi, le khan du Larjan, vallée magnifique au pied de la montagne, n'avait point encore fait sa soumission au gouvernement. Ce khan est surtout puissant par les précipices et les montagnes qui défendent son pays; je ne parvins en effet chez lui qu'après bien des difficultés. Il me fit un accueil très-honorable, mais en même temps, me prenant pour un officier anglais à la solde du Chah, et chargé de découvrir des routes pour l'artillerie, il me déclara que j'étais son prisonnier. J'eus beau dire que j'étais médecin (1) et que je ne voulais que ramasser des simples, tout fut inutile, il posta trois soldats à ma porte; mais du reste toutes sortes de soins me furent prodigués, et j'avais deux fois par jour un repas somptueux. Je fis tant cependant que je le déterminai à me faire reconduire par les soldats en dehors de ses frontières, et je revins à Téhéran sans avoir pu visiter le Demawend, montagne très-remarquable couverte de neige toute l'année, et dont la cime est volcanique. Je croyais qu'il m'était réservé de la visiter le premier. Je rapportai seulement de la base

(1) Je voyage comme médecin, et mes recherches ne font que trop croire que je le suis en effet, ce qui m'attire une foule d'importuns. (*Note d'Aucher Éloï.*)

quelques bonnes plantes, entre autres un *Gyso phila pygmée* (1).

Pour terminer enfin une relation que vous n'avez peut-être pas eu la patience de lire, je vous dirai que je traversai rapidement l'Aderbidjan et l'Arménie, et que je me trouvai à la fin d'octobre à Trébisonde. Pendant tout ce temps, je ne cessai d'avoir la fièvre, et je faisais ordinairement huit à dix lieues à cheval avec des accès très-violents; imaginez-vous ce que je dus souffrir! Je m'embarquai en novembre pour Constantinople; notre traversée, qui n'aurait dû être que de cinq à six jours, dura vingt-cinq jours, pendant lesquels nous éprouvâmes tempêtes sur tempêtes; nos mâts furent brisés, une lame balaya le pont, enleva une partie de l'équipage, et nous réduisit à nous laisser aller où la tempête voudrait. Nous fûmes jetés sur la côte, où le bâtiment échoua sur un banc de sable; nous sauvâmes toutes les marchandises, et comme nous n'étions qu'à peu de distance de Sinope, un autre bâtiment vint les charger, et nous conduisit enfin assez heureusement à Constantinople. Je ne commence qu'à me rétablir.

(1) N° 4271.

Des Caravanserails et des Khans.

L'institution des khans est excellente en elle-même et produit des avantages qu'on ne saurait contester. C'est surtout aux caravanes qu'elle est indispensable pendant l'hiver, comme chez nous les hôtelleries en tout temps, car l'été on bivouaque. Il y a des khans fort beaux et qui ont dû coûter des sommes énormes aux fondateurs. Mais la plupart sont maintenant en ruine, suivant l'usage en Turquie de ne jamais rien réparer, ou plutôt à cause du dépérissement de toutes choses chez ce malheureux peuple. Les plus beaux khans se trouvent sur les routes fréquentées par les caravanes de pèlerins, et c'est au zèle religieux qu'ils sont dus.

Le Moniteur ottoman vantait beaucoup cette institution, et lui attribuait le bas prix des transports par terre. Mais d'abord les caravanes ne s'en servent que pendant l'hiver. En outre, dans les villes, elles doivent un bakchich au chef du khan; ce bakchich est faible, il est vrai, mais assez proportionné au service rendu; car les muletiers sont réduits à coucher dans l'écurie, et s'ils veulent une chambre bien sale et bien puante, ils sont forcés de la payer.

Du reste, on ne trouve aucune ressource dans le khan; seulement quelquefois du café. Quant aux voyageurs isolés, ils sont forcés de payer bien au delà de sa valeur, le trou qu'on leur donne. Le bas prix des transports n'est donc pas tant dû au caravansérail qu'à la manière de vivre des muletiers qui ne consomment pas dans un mois ce que consomme chez nous un roulier dans un jour, et ensuite à ce que presque partout les terrains étant vagues, les bêtes de charge peuvent y paître sans rien payer. Un roulier qui, en France, voudrait vivre et coucher comme un catergi de l'Orient, pourrait en hiver ne pas dépenser en proportion plus que lui. En supposant même que les catergis ne payent rien aux khans, ils n'y obtiennent qu'une place pour leurs chevaux; or, dans aucun pays, ce n'est là le plus dispendieux; c'est l'avoine ou l'orge qui coûte, et ordinairement même on ne paye rien pour l'écurie.

Hospitalité turque.

On a beaucoup parlé de l'hospitalité turque et on ne cesse de la vanter : qui a porté ce jugement? des Européens qui voyageaient en grands seigneurs, accompagnés de Tartares et de gens chargés de les faire respecter. Dernièrement un

M. Witman, qui se qualifie de naturaliste voyageur, a fait insérer dans le Moniteur ottoman un éloge pompeux de la manière dont il a été reçu à Angora et ailleurs. J'étais, dit-il, muni de lettres de recommandation très-pressantes de la part du Séraskier, et c'est alors que je pus juger de l'hospitalité turque. Singulière manière de raisonner! Dans quel pays ne serait-on pas bien reçu sous de tels auspices? Qu'un étranger voyage en France avec des lettres de recommandation du Ministère de l'Intérieur pour les préfets, il verra si le bon accueil lui manquera. Un Anglais, grand partisan des Turcs, m'avouait ingénument qu'il savait bien forcer les Turcs à lui témoigner des égards; c'est d'avoir, dit-il, un cortége imposant, et surtout des ordres pour toutes les autorités. Je me trouve dans une position, sinon plus agréable que celle de ces messieurs, du moins plus favorable pour savoir la vérité. Autant par goût que par nécessité, car je ne suis point riche et j'aime mieux employer mon argent à mes recherches, plutôt qu'à faire le bey-zadé (1), et distribuer mes piastres aux domestiques d'un pacha qui m'aurait honoré d'une pipe et d'un fidzan (2) de café, en Asie Mineure, j'ai réduit

(1) Fils de Bey : c'est le titre que l'on donne dans les firmans aux voyageurs européens.

(2) Petite tasse, dans laquelle on sert le café.

mon équipage à la plus simple expression : un seul domestique; deux chevaux de bagage, dont un sert de monture à mon domestique; un cheval pour moi, encore porte-t-il mes presses et mes autres instruments; un *gralamb* au lieu de selle, et des étriers de corde; un catergi à pied. Voilà qui ne m'attirera pas grande considération, aussi je n'en demande point. Je me présente en simple particulier, bien en règle cependant, mais disposé à ne faire usage de mes firmans et de mes recommandations, car j'en ai aussi, que lorsque les circonstances seront assez graves pour cela.

Or, l'expérience de mes voyages précédents, et surtout de celui-ci, me force à déclarer positivement qu'aucun peuple n'est moins hospitalier que les Turcs. D'abord sa religion s'oppose à ce qu'il le soit, surtout envers les chrétiens avec lesquels il doit peu communiquer; ensuite l'article des femmes : ce dernier motif est plus grave que le premier qui s'affaiblit de jour en jour. A l'instant même où la communication fréquente et les rapports de toute espèce rapprochent les Européens des Turcs, en est-il beaucoup à présent, en est-il un seul, sauf les autorités supérieures certains jours de cérémonies, qui puissent se vanter d'être reçu chez les Turcs? Arrivez dans un village musulman et de-

mandez l'hospitalité, il est certain qu'on vous laissera dehors; heureusement que dans tous les villages, sur les routes, il y a une ou plusieurs maisons destinées pour les voyageurs; mais ici ce n'est pas de l'hospitalité, c'est pure spéculation, car il faut avoir le soin d'articuler, et plusieurs fois : para-ile (1)! et le plus souvent on exige pour un taudis autant qu'en France pour une chambre confortable.

Si vous avez besoin de vivres, avant qu'on se mette en mouvement, pour vous en procurer, il faudra bien faire sonner l'argent, convenir du prix auparavant, et quelquefois même payer à l'avance : voilà ce qui arrive le plus généralement. Je me rappellerai cependant toujours quelques exceptions : j'ai véritablement reçu l'hospitalité dans le Taurus, près de Tarsous. A peine arrivais-je dans un village, que les habitants s'empressaient de m'apporter ce qu'ils avaient pour manger, et refusaient toujours l'argent que je leur offrais. C'étaient bien des musulmans, mais non de la race turque. D'ailleurs la première hospitalité est celle des égards, et que penser d'un pays où à chaque pas on vous appelle giaour et keupek?

(1) Il y a de l'argent!

Caractère des Turcs.

On a aussi beaucoup parlé de l'humanité et de la droiture des Turcs; d'autre part, on les accuse aussi de férocité et de fausseté. Les deux jugements sont également vrais. Le Turc en général est religieux et observateur exact des préceptes de sa religion; or, cette religion lui prescrit d'être bon, humain, charitable envers tout le monde, les infidèles, les animaux même. Les musulmans rigides regardent la chasse et la pêche comme un péché; ils poussent le ridicule jusqu'à ne pas tuer la vermine qui les dévore et la jettent à quelques pas d'eux, au risque d'en être incommodés de nouveau un instant après. Ils nourrissent le chien, qu'ils méprisent souverainement et qu'ils ne touchent jamais, car ils le regardent comme impur. S'ils vous font du bien, à vous chrétien, ils ne vous en méprisent pas moins. Tant que rien ne les oblige à sortir de leur apathie religieuse, vous les trouverez braves gens.

Mais si quelque passion violente les agite, si leur intérêt ou leur religion est en jeu, vous les verrez se baigner dans le sang avec une férocité inouïe; vous les trouverez faux, perfides, ingrats, tels enfin qu'on les a vus pendant la ré-

volution grecque, et tels que leur histoire, teinte de sang à toutes les pages, nous les représente.

Causes de la dépopulation parmi les Turcs.

Il faut, je crois, l'attribuer à l'apathie de ce peuple et à son éloignement pour le travail; il a conservé les habitudes du nomade. Sa religion favorise encore cette disposition par les cinq prières quotidiennes. Partout où le pays est habité par des Turcs, comme dans la majeure partie de la Galatie, à Angora par exemple, où les rayas n'ont point le droit de cultiver la terre, l'agriculture languit ou même s'annulle entièrement (Voir ce que j'ai dit des villages des environs de Brousse). Les avanies et la mauvaise administration contribuent moins à ce déplorable résultat que l'insouciance de ce peuple. Les Grecs et les Arméniens, amis du travail et intelligents, se maintiennent; ils réalisent l'ingénieuse allégorie de Deucalion et de Pyrrha, qui marchent toujours en jetant derrière eux des pierres, c'est-à-dire en cultivant la terre : ils l'ont couverte d'habitants. Je n'ai jamais entendu parler d'un village grec ou arménien qui ait été abandonné, si ce n'est pourtant en Chypre. Certainement, depuis la conquête des Osmanlis, la population chrétienne est loin d'a-

voir diminué dans la même proportion que la population turque : celle-ci devient tous les jours plus rare. C'est ce qu'attestent un grand nombre de villes abandonnées : Nicée, Ephèse, etc., etc.; et parmi les villes qui existent encore : Césarée, Iconium, Ak-Cheher, et presque toutes les villes d'Asie-Mineure, sans compter les villages où abondent les mosquées abandonnées et les médressés (1) en ruine.

Le beau temps des Osmanlis était celui où ce peuple était tout soldat, où il pillait la Hongrie, la Pologne, l'Archipel, etc. A la fin de chaque campagne il rentrait dans ses foyers, triomphant et chargé de butin. Il achetait des esclaves et leur faisait cultiver les terres, tandis qu'il rêvait à de nouvelles prouesses. Le gouvernement demandait peu aux propriétaires de terre, car les dépouilles de l'ennemi lui suffisaient. Les sultans faisaient construire de superbes mosquées, des médressés; les chefs imitaient le maître; partout régnaient le faste et le luxe oriental dont nous parlent les anciens voyageurs. On sait que tout a changé; l'Europe ne se laisse plus piller, et sans ces rayas si méprisés et si vexés, les Turcs mourraient de faim.

(1) Espèces d'institutions semi-monastiques ou écoles annexées aux mosquées.

L'établissement des troupes régulières a encore ajouté aux causes de la dépopulation ; les hommes qu'on tire des villages n'y rentrent presque jamais et se marient rarement.

C'est une erreur de croire que la polygamie nuise à la population. On peut même dire le contraire, surtout en Asie, d'abord parce qu'il est démontré qu'il y naît beaucoup plus de filles que de garçons ; en second lieu, parce que l'homme étant beaucoup plus longtemps prolifique que la femme, la faculté qu'il a de prendre une autre femme quand la sienne a cessé de lui donner des enfants, doit être très-avantageuse à la population. Au reste, la polygamie est rare en Turquie ; il n'y a que les grands qui aient plusieurs femmes ; comme partout, l'homme du peuple n'a qu'une femme.

Note sur Daout-Pacha (1).

Daout-Pacha, dans le temps de sa prospérité, déployait un luxe et une magnificence qui ne pouvaient être surpassés que par ceux des anciens califes, et qui rappellent tout à fait les pompeuses descriptions des Mille et une Nuits : l'or, les perles, les pierreries brillaient de toutes parts ;

(1) *Voy.* page 219.

ses femmes, ses esclaves, ses soldats étaient en grand nombre, et étonnaient par la richesse de leurs vêtements. Daout ne se contentait pas d'éblouir les yeux, il faisait encore exécuter des travaux utiles au pays. Il fit construire des kans, des bazars et des ponts; il encourageait l'agriculture, et quelque temps avant sa défaite, il avait demandé en Angleterre des machines pour faire monter l'eau. Ses troupes étaient bien exercées et commandées par des officiers européens. Il se donnait des airs de souverain, et quand il recevait les étrangers sur son trône, il surpassait le Grand-Seigneur par la magnificence de sa représentation. Il aspirait à se rendre indépendant, et il y aurait infailliblement réussi, car ses troupes étaient bien exercées, et les habitants bien disposés en sa faveur. La Porte, qui avait facilement pénétré ses projets, avait plusieurs fois envoyé des gens chargés de lui porter le cordon, sous prétexte d'aller recevoir le tribut. Daout les recevait avec honneur, mais les gardait si bien à vue qu'il leur était impossible de communiquer avec qui que ce fût; il les renvoyait ensuite en les faisant bien escorter. Il ne suivit point la même conduite envers le dernier Turc qui lui fut envoyé; il le fit étrangler, dès son arrivée, par son Karnudar et un autre de ses affidés. Le pauvre diable demandait grâce, et promettait de faire tout ce

qu'on exigeait de lui ; mais Daout fut inexorable, quoiqu'il n'eût rien à craindre de l'envoyé de la Porte. Cependant le pacha, pour cacher cet acte impolitique, fit habiller un de ses gens et le fit conduire en grande pompe dans les rues de Bagdad, sous le nom de l'envoyé. L'agent politique anglais à Bagdad, M. Taylor, soupçonnant quelque chose, mais ignorant l'exécution de l'envoyé, se rendit auprès du pacha, et lui représenta en ami, que la mise à mort de cet homme serait une faute ; il lui conseilla, dans son intérêt, de n'en rien faire. Le pacha fut bien forcé d'avouer qu'il n'était plus temps, et engagea l'agent à intervenir auprès de la Porte en offrant des sommes considérables. L'agent anglais se prêta à cet arrangement, car s'il avait été commis un crime inutile, il n'en était pas moins vrai que, dans l'intérêt du pays, il fallait soutenir Daout. L'ambassadeur anglais à Constantinople fit des propositions à la Porte, et les choses allaient assez bien, lorsque Méhémet-Ali, pacha actuel d'Égypte, qui dans le premier moment d'indignation de la Porte avait reçu l'ordre de marcher sur Bagdad, écrivit qu'il ne tarderait pas à se rendre maître de la ville. Les faiseurs de fausses nouvelles avaient écrit, de leur côté, que Bagdad était pris avant même que Méhémet-Ali fût entré en Syrie. L'ambassadeur anglais à Con-

stantinople, croyant la nouvelle vraie, écrivit à l'agent politique de Bagdad, que la ville étant prise, il avait abandonné tout à fait la négociation.

A cette époque la peste commença à faire des ravages à Bagdad; l'inondation suivit bientôt; cette malheureuse ville fut le théâtre des plus affreux désastres: ceux qui n'étaient pas victimes de la peste, périssaient sous les débris de leurs maisons, renversées par l'inondation; les rues étaient remplies de cadavres; les chameaux, les chevaux, les chiens et tous les animaux domestiques, erraient en mugissant dans les rues; quelques bandits seuls couraient de maison en maison pour piller; mais ils tombaient bientôt eux-mêmes chargés de leur butin. Tous les gens de Daout-Pacha furent victimes de ce fléau; il ne lui resta que quatre hommes: lui-même fut atteint de la peste. Il se trouva alors dans le plus grand abandon, n'ayant personne pour lui apprêter à manger; ses femmes étaient toutes mortes ou hors d'état de lui rendre le moindre service. Une vieille femme seule eut pitié de lui, et lui préparait ses aliments. Pendant ce temps Méhémet-Ali vint camper autour de Bagdad qui lui ouvrit ses portes. La peste avait cessé. Daout fut bien obligé de se rendre à discrétion; on le conduisit à Con-

stantinople, où il vécut quelque temps sans emploi. En 1834 il fut nommé au pachalik de Scodra, où il est maintenant.

Note sur les Backtiaris (1).

Les Backtiaris, entourés de tous côtés par les Persans et par les grandes villes et les villages qu'ils fréquentent, comme Ispahan, Chiraz, Chouster, m'ont paru avoir les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que les Persans, modifiées par leur genre de vie. Le costume, le langage, la religion sont les mêmes. La plupart, cependant, au lieu du bonnet noir, ont un turban de même couleur, dont un coin retombe par derrière, et un autre s'élève au-dessus de la tête et paraît un plumet quand ils sont à cheval et qu'il est agité par le vent. Ils boivent du vin et de l'eau-de-vie, sans scrupule, comme les Persans. Ils aiment beaucoup le chant et la musique, et malgré leur avidité, vice qui leur est commun avec presque tous les Orientaux, ils ne manquent pas à l'hospitalité entre eux; lorsqu'ils arrivent d'un mâl ami (campement), on leur fournit gratis des vivres pour eux et leurs che-

(1) *Voy.* page 259.

vaux ; les étrangers viennent trop rarement dans le pays pour qu'il y ait exception à leur égard. Toutefois, la manière dont mes guides se sont conduits envers moi, prouve qu'ils ne sont point vraiment hospitaliers. Jamais l'Arabe n'aurait, comme eux, abandonné son hôte ; mais l'Arabe, en général, a des mœurs, et les Backtiaris ne ressemblent que trop aux Persans. Ils sont continuellement en guerre entre eux, et ne s'écartent qu'avec crainte de leur mal.

On a prétendu qu'ils descendaient des Grecs, mais, s'il en est ainsi, ils n'en ont guère conservé les traits ; leurs femmes surtout sont fort laides.

NOTICE

SUR LES YAMOUTHS ET LES GOKLANS.

Ces deux tribus appartiennent à la grande famille des Turcomans qui sont répandus depuis la côte orientale de la Caspienne, jusqu'à Samarcande d'un côté, et de l'autre, depuis le versant septentrional des monts Elbourz jusque dans les steppes du Kiptchak. Les Yamouths et les Goklans occupent le pays arrosé par les rivières du Gourghan et de l'Attreck ; on pourrait l'enclaver à peu près dans les limites suivantes : à l'Ouest les bords orientaux de la mer Caspienne, au Sud la chaîne du l'Elbourz, à l'Est dans le voisinage de la tribu des Tekkés, les sources du Gourghan d'une part, de Tchinder et du Sound, deux affluents de l'Attreck d'autre part, au Nord le désert de Khiva. La partie orientale de ce territoire est occupée par les Goklans, celle à l'occident par les Yamouths.

Rivières. — Deux rivières principales traver-

sent des plaines de la Turcomanie, et vont se jeter dans la Caspienne, le Gourghan et l'Attreck (1).

Le Gourghan a sa source à Ghernio Tchesme, non loin de Simoulgham et de Shahabad dans l'Elbourz, et va se jeter dans la Caspienne au Nord d'Astérabad, à une distance d'environ quatre farsangs. Il coule dans un lit très encaissé, sur un sol argileux qui donne à ses eaux une couleur jaunâtre; il n'est que rarement guéable à cause de ses bords généralement escarpés et de sa profondeur dans la saison des pluies. Suivant le capitaine Mouravieff, le Gourghan tombe dans la mer à peu près à trois verstes au Sud de Gumuch Tépé (colline d'argent); près de l'embouchure les rives sont basses et marécageuses. En remontant à deux verstes, il y a plus de profondeur, et les bords sont plus élevés; plus loin il redevient marécageux et présente des pâturages aux troupeaux. Les affluents qu'il reçoit sur sa gauche sont : — Le Karaoul-Tchaï ou Echek-Sou, rivière très-rapide et à berges très-escarpées. Après sa jonction avec le Tchilghezi qui arrive de la gauche, il prend le nom de Dough; il est alors profond, rarement guéable et large à quelques endroits de cinq à six sagènes; avant de se jeter dans

(1) Attrack, de la carte d'Arrowsmith.

le Gourghan, le Karaoul-Tchaï reçoit une petite rivière à droite nommée le Karęzli.—Le Hermeroud qui a sa source à Télewaz, près de Khock-Eïlak, où Feth-Ali-Chah allait souvent camper l'été; il perce la grande chaîne de l'Elbourz, et après avoir reçu sur sa droite les eaux réunies du Tchiltchaï et du Pesserie, et à sa gauche celles du Karékétchik réunies aux eaux d'Ali-Békoul, il se jette dans le Gourghan à l'Ouest de Goumbeti-Kaous. — Le Karatiken sort du district d'Astérabad avec le Romion dont il porte aussi le nom; ils se joignent au Sourkhé-Mahalé qui vient de Fenderik et de Katoul, district montagneux de la province d'Astérabad, et tombent réunis dans le Gourghan, à l'endroit appelé Salian. Il existe encore plus bas cinq ou six rivières qui ont leur source dans les montagnes voisines, et qu'il faut traverser avant d'arriver à Astérabad par la plaine et les forêts, mais leur cours n'a pas été examiné et leurs noms nous sont inconnus. — Le Gourghan, excepté près de son embouchure, est partout navigable pour des bateaux à fond plat et pour des radeaux, même avant de se joindre avec le Karaoul-Tchaï.

Le cours de l'Attreck surpasse de beaucoup celui du Gourghan; il a sa source dans les montagnes, au Nord-Est de Koutchan, près de Kalé-Youssouf. Il est aussi plus rapide et plus profond;

les endroits guéables sont beaucoup plus rares. Il coule au Nord du Gourghan, dans une direction de l'Est à l'Ouest; son cours est très-tortueux; aussi sa distance du Gourghan varie de cinq à quinze farsangs; sur sa gauche il ne reçoit aucun affluent (1); sur sa droite, les petites rivières de Hurtoout, Tchinder et de Sound, après avoir arrosé les belles vallées formées par leur cours, et qui portent leurs noms, se réunissent avant que de porter à l'Attreck le tribut de leurs eaux; les points de jonction de ces rivières portent le nom de Tchot.

Montagnes.—La chaîne des montagnes qui sépare la Turcomanie du Khorassan, et qui sert de frontière méridionale à la plaine du Gourghan, est la continuation du système de l'Elbourz qui traverse le Ghilan, le Mazanderan, et va se joindre à l'Hindoukou et aux montagnes du Thibet. Sa largeur varie de six à huit farsangs; elle se compose de différentes rangées de montagnes, séparées par des vallées qui suivent parallèlement la direction principale. Du côté du Khorassan, ces montagnes, tantôt calcaires, tantôt schisteuses ou trachitiques, présentent l'effrayante stérilité

(1) Cette assertion est en contradiction avec la carte d'Arrowsmith, où les principaux affluents de l'Attreck sont au contraire sur la gauche.

de celles du plateau de la Perse; mais elles changent d'aspect à mesure qu'on approche de la mer.

Climat.—Le climat y est très-sain, parce qu'il est dégarni de grandes forêts, excepté vers l'embouchure de l'Attreck et du Gourghan. Pendant l'été, les chaleurs sont tempérées par les vents de mer et des rosées copieuses. Les hivers sont très-doux; il neige rarement; les pluies sont légères, même en hiver.

Végétation.—Il est intéressant de suivre le développement progressif de la végétation; d'abord de frêles *Berberis* (1), des *Rosa* se montrent dans les parties les plus élevées, qui souvent se ressentent des effets des vapeurs de la mer; ensuite vient le *Juniperus hispanica*, le *Paliurus aculeatus* qui occupe toute la région intermédiaire; ils sont suivis par les arbres des forêts, composés de deux ou trois espèces de Chênes, de l'*Ulmus parvifolia*, de *Celtis*, et de deux espèces de *Fagus* (2), le *sylvatica* et un autre, de *Diospyros lotus*, *Gleditzia caspica*, *Acacia julibrissin*, *Platanus acerifolia* (3); à l'exception de l'*Aloes* (4), du *Juniperus hispanica*, et d'un autre *Juniperus*, qui habite les cimes

(1) N° 390, Ghilan?

(2) N° 4375, Ghilan?

(3) N° 5350, *Platanus vulgaris liquidambarifolia*, Spach.

(4) Probablement l'*Agave americana*, naturalisé, comme il l'est dans quelques parties de la France.

les plus élevées, on ne trouve aucun arbre vert dans la contrée, pas une seule espèce de *Pin*, de *Sapin*, de *Cèdre*, etc., ce qui sépare distinctement cette région de la région méditerranéenne.

Enfin, dans les parties les plus basses, tous nos arbres fruitiers de l'Europe y sont spontanés et produisent des fruits mangeables sans culture : le *Noyer*, le *Figuier*, le *Poirier*, le *Pommier*, le *Prunier*, le *Pêcher*, l'*Amandier*, la *Vigne*, le *Néflier*, le *Grenadier*, le *Rubus Fruticosus*, le *Coignassier*, le *Noisetier*, etc. L'*Olivier* occupe la région intermédiaire entre la mer et le plateau de la Perse; mais, ainsi que le *Morus nigra* et *alba*, il ne paraît point y être spontané; le *Houblon*, le *Periploca græca*, la *Vigne*, le *Lierre*, le *Smilax excelsa*, s'attachent étroitement à ces forêts vierges, et en défendent souvent l'entrée.

Les plantes annuelles de l'Iran ou plateau de la Perse, n'offrent pas de moins grands contrastes avec celles des côtes de la Caspienne. Dans le bas Ghilan et le bas Mazanderan, la végétation est telle que vous vous croiriez transporté aux environs de Paris; mais dès qu'on s'élève, la scène change et la végétation prend un aspect bien différent.

Dans les intervalles des montagnes se trouvent des plateaux assez élevés, qui, malgré le voisinage des Turcomans, ne sont pas entière-

ment dépourvus d'habitans. On y trouve, dispersées dans des hameaux, sur des hauteurs inaccessibles aux Turcomans, quelques familles kurdes de la tribu des Ghirei-Lou, faibles débris des Kurdes qu'Abbas-le-Grand transporta de Turquie et d'Arménie pour garder les frontières du Khorassan contre les incursions des Turcomans.

En sortant des sombres forêts on arrive chez les Turcomans par des pentes douces et couvertes de magnifiques pelouses d'herbes très-hautes ou de fougères, qui atteignent dix pieds de hauteur; la plaine basse est occupée çà et là par de belles prairies; des bouquets d'arbres et de bois *gigantesques* qui croissent sur les bords des rivières; de l'autre côté du Gourghan, cette riche végétation cesse, et devient à peu près celle des déserts de la Perse.

Animaux. Les chevaux y tiennent le premier rang; ils sont très-estimés en Perse et surpassent en agilité les chevaux des Tekkés et des Pereks(1); mais ils leur sont inférieurs en force et en patience pour endurer les grandes fatigues. — Le bœuf ordinaire est assez chétif; le bison, de la même race que celui du Ghilan et du Mazanderan, est caractérisé par la bosse qu'il porte sur le garrot; c'est une race magnifique. Une troisième

(1) Deux tribus de Turcomans.

race provient du croisement des deux espèces ci-dessus désignées; elle retient les formes élégantes du bison, moins la protubérance. On emploie le buffle ainsi que les bœufs au labourage. — Les moutons, dont on élève d'immenses troupeaux, ressemblent à nos moutons d'Europe, et n'ont pas la grosse queue de ceux de Perse; les brebis sont très-fécondes, et mettent ordinairement bas deux fois par an, par deux agneaux à la fois. — C'est dans les landes, au delà du Gourghan, que paissent les chameaux si utiles aux Turcomans pour le transport si fréquent de leur campement, et pour les tissus qu'ils font avec le poil de ces animaux.

Les animaux sauvages les plus répandus sont : les cerfs, les élans, et surtout les sangliers; ces derniers sont beaucoup plus petits que ceux d'Europe. Il y a beaucoup de tarentules regardées comme venimeuses, quoique pendant tout le séjour de l'armée du Chah dans ce pays, on ne puisse citer une seule morsure.

Antiquités. Outre les ruines de Giourjan, sur la rive gauche du Gourghan, et quelques autres, telles que Péroz, Daschtalghi, Schuhreck, etc., on trouve à chaque pas des restes d'aqueducs et de canaux d'irrigation, qui attestent l'ancienne civilisation de cette contrée; les flancs des montagnes sont entièrement garnis de terrasses. Mais le

monument le plus digne d'attention, c'est la muraille de Kizil-Alland, qui suit la rive droite du Gourghan à une distance d'à peu près une demi-heure. L'origine de cette muraille est encore un problème à résoudre, on en ignore aussi l'étendue; quelques auteurs l'attribuent à Iskender-Dhoul, Carnéin Ier, que quelques-uns identifient avec Djemchid, qu'il ne faut pas confondre avec Iskender ou Alexandre de Macédoine. Elle était sans contredit destinée à arrêter les incursions des nations hyperboréennes.

Dans la suite, Nouchervan l'aurait fait continuer ou réparer; elle est appelée par les historiens arabes *Sedd-iadjiouj u Madjiouj*, et connue dans nos histoires sous le nom de Gog et Magog (1). Élevée entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, elle se prolongeait au delà de cette dernière en tirant vers l'Orient, ce qui fait penser à M. d'Herbelot que c'est la continuation du même mur qui sépare la Chine d'avec la Tartarie. C'est aux

(1) Le prophète Ezéchiel désigne par *Gog* et *Magog* les peuples ennemis des Juifs, et qui les ont persécutés du temps des Machabées. Dans l'Apocalypse, Gog et Magog sont pris en général pour tous les ennemis de l'Église.

On lit encore :

Magog Ier, second fils de Japhet et petit-fils de Noë. On croit que c'est de lui que sont descendus les Gètes, les Scythes et les Massagètes (Dictionnaire de l'Écriture Sainte, 1804).

voyageurs à décider cette question. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe encore des traces d'anciennes murailles de briques dans le Caucase; les troupes russes les ont plusieurs fois remarquées dans les montagnes du Daghestan. Au dire des habitants, leur origine se perd dans la nuit des temps.

Pour ce qui regarde la muraille sur le Gourghan, elle commence à la mer Caspienne, remonte le cours de la rivière jusqu'à sa source, et se prolonge, comme l'assurent les Turcomans, jusqu'à Samarcande. Dans son état actuel, elle n'offre pas un rempart continu; tantôt elle est élevée de huit à dix pieds, tantôt elle est au niveau du sol; mais partout la ligne en est bien évidente. Elle a été ouverte en beaucoup d'endroits par les Turcomans, et c'est par l'inspection des parois de ces ruptures, que l'on voit qu'elle est construite en briques cuites; ces briques sont carrées et ont environ cinq à six verschoks. De quarante en quarante minutes, on remarque des tertres élevés et carrés dont chaque flanc a environ cent-cinquante pas; ces redoutes sont accolées à la muraille et s'avancent vers le Gourghan.

Derrière la muraille de Kizil-Alland, se trouve une autre suite d'éminences qui lui sont parallèles, mais elles sont moins élevées et souvent

peu remarquables. L'intervalle sert de grande route aux Turcomans; mais il y a tout lieu de croire que, dans les temps florissants de Giourjan, cet espace entre les deux murailles servait de canal pour conduire l'eau nécessaire à l'irrigation des champs situés derrière le Gourghan, et auxquels les eaux de la rivière ne peuvent atteindre, à raison de la profondeur de son lit. Ce qui donne à cette conjecture un grand degré de vraisemblance, c'est qu'il y a plusieurs fossés ou canaux qui viennent aboutir à angle droit à la muraille qu'ils coupent à l'endroit de la jonction. Mais pour que l'eau pût parvenir sur les plaines au delà du Gourghan, il était nécessaire de l'amener de très-loin, car tous les affluents de ce fleuve sont très-profondément encaissés. A l'endroit appelé Dough où le Schilzlezi se joint au Karaoul-Tchaï, on voit les traces d'un large canal qui va dans la direction du Gourghan; plus loin, près de la jonction du Karaoul-Tchaï avec le Gourghan, le même canal reparaît.

Sur la rive gauche du Gourghan, la vallée, étant basse et large, est traversée par un aqueduc égal en hauteur au rivage opposé qui est très-escarpé; cet aqueduc a trois cents pieds de longueur. Il faut qu'il y ait eu autrefois un pont sur la rivière, car on aperçoit dans cet endroit beau-

coup d'ouvrages adossés au mur de l'aqueduc et au-dessous ; sur la rive droite, le canal recommence et ne se termine qu'à la muraille de Kizil-Alland.

Près des ruines de Giourjan, qui ne présentent que des terres recouvertes d'herbes et de ronces, s'élève la tour isolée de Goumbeti-Kaous, attribuée à Kaous, qui gouvernait le pays dans ses plus beaux jours, vers la fin du X^e^ siècle. Cette tour à angles saillants, est construite en briques très-artistement disposées, un peu dans le style de celles qu'on voit dans les ruines de Rhey (1), et porte des inscriptions en lettres antiques. La première de ces inscriptions est au-dessus de la porte d'entrée et entoure l'édifice ; l'autre est au bas de la corniche extérieure du dôme, et embrasse également la périphérie de la pile. L'intérieur de la tour est vide jusqu'à la voûte, où il n'y a qu'une seule petite ouverture. Le toit, qui se termine en cône, est de tuiles vertes. Cette tour est assez bien conservée ; il n'y a que la partie inférieure qui ait été endommagée ; on assure que c'est Nadir (2) qui essaya de la détruire dans un accès de colère.

---

(1) L'ancienne Raya, dont on voi les ruines près de Téhéran.

(2) *Voy.* page 346.

Tepés (1). Dans la plaine située entre les montagnes et le désert, se trouvent beaucoup de tertres appelés tepés; ils sont placés de distance en distance dans ces plaines uniformes. Les Turcomans s'en servent pour désigner les distances, presque tous ont des noms; on en compte soixante-deux jusqu'à la lisière du désert, qui commence à trois agachs (2) au nord de l'Attrek; on en ignore l'origine, mais ils sont tous antérieurs à l'arrivée des Turcomans dans la contrée. L'opinion commune est qu'ils ont été élevés du temps du règne de Zoroastre.

Coup d'œil historique. Le Giourjan avec le Mazanderan et une partie du Ghilan formaient l'Hyrcanie des anciens. Ce sont des lieux illustrés par les hauts faits de Roustan; on montre encore aujourd'hui la montagne auprès de laquelle ce héros aurait combattu Afraziab, roi

(1) Les Tepés sont communs dans l'Inde, dans la Bactriane et la Mésopotamie : ce sont les tumuli des anciens Grecs, des Pélasges et des Celtes. Tous les tumuli qui ont été ouverts en Orient ou en Occident renfermaient des cendres, des débris de sacrifices, ou quelques armes grossières. Ce sont évidemment les tombeaux des hommes des premiers âges.

(*Note de M. Texier.*)

(2) Agach (arbre) ou farsang, mesure itinéraire en usage en Perse; elle équivaut à une heure de marche pour un cheval au pas. C'est la même mesure que le saot ou heure des Turcs.

de Gouran; cette montagne porte le nom de Nil-Kouh, et se trouve au débouché de la vallée du Karaoul-Tchaï. On fait remarquer une grotte qui a servi, dit-on, d'écurie au fameux cheval de Roustan.

Sous le règne de Soleiman-Abdoul-Malek, septième calife de la maison des Ommiades, le Giourjan tomba entre les mains des Arabes. Ce fut Jézid-ebn-Mahleb, qui se rendit maître de la ville et de tout le territoire, après avoir chassé Savé et Firous, qui y régnaient conjointement.

Pendant les troubles auxquels la Perse fut en proie, à l'époque où les familles Déilemis et Zémonies se partageaient l'empire, cette province passa avec d'autres, situées sur la mer Caspienne, sous la domination de Shamghour, qui eut pour descendant le célèbre Kaous ou Kabous, fils de Vasch-Meghir. Ce prince est connu dans l'histoire persane comme un savant et un poëte; sa mémoire est surtout révérée à cause de l'hospitalité qu'il exerça à l'égard de Fahri-Dovlet de la race des Bouiades, persécuté par ses frères, alors tout puissants auprès des califes. Pressé par eux, Kaous aima mieux abandonner ses états, que de leur livrer son hôte, et alla se réfugier avec lui à Richapour. C'est pendant son exil que la peste, suivant les historiens persans, ravagea le Giour-

jan, et enleva toute la population d'Astérabad, qui en était alors la capitale, vers la fin du X^e^ siècle. Rétabli dans son autorité, il n'en jouit pas long-temps, et fut forcé d'abdiquer en faveur de son fils Manou-Tchar, qui à son tour fut obligé de plier devant les armes victorieuses du sultan Mahmoud-de-Gazneïn.

Le Giourjan passa successivement sous la domination des Seljiouks, des Mogols de la race de Tchinghez, et enfin sous celle de Seïmour, qui prit d'assaut la ville de Giourjan et la détruisit. Le Giourjan n'eut plus de villes importantes, mais il abondait en villages; on le connaissait même sous le nom de Déhestan, ou pays des villages.

La province se releva un peu sous le règne des Séfeviés (1), surtout lorsque Abbas-le-Grand eut transporté, dans le Khorassan, beaucoup de tribus turques et kurdes, pour en garder les frontières contre les Turcomans qui déjà exerçaient leurs ravages. Cet état de choses ne dura pas longtemps; la situation précaire de la Perse, déchirée par la guerre civile, permit aux Turcomans de gagner du terrain; les tribus turques et kurdes

(1) Séfeviés ou Sofis, dynastie qui a régné sur la Perse depuis l'an 1514, époque de l'avénement d'Ismaël, neveu de de Scheik Séfi, jusqu'en l'année 1722, où la Perse fut envahie par les Afghans. (*Note de M. Texier*).

se retirèrent dans le Khorassan, en leur abandonnant peu à peu le pays situé au delà des monts Elbourz. Les Kadjars quittèrent Akkalé, près du Gourghan, et se renfermèrent à Astérabad. Korré-Kalé, Khadje, Kaleii, et la vallée du Gourghan, furent complétement évacués. C'est vers ce temps aussi que les villes jadis florissantes d'Abiverd, de Nissa, de Méhoum, de Douroum ou Hamavéran, furent entièrement dépeuplées; les Turcomans Tekkés capturèrent une partie des habitants, l'autre se retira avec les Kurdes, qui avaient occupé ces contrées depuis le temps d'Abbas, à Boudjnourd, Sémoulghan, etc. La soumission de ce pays à Nadir-Chah, qui s'empara en même temps de Khiva et de Bakhara, ne fut que passagère, et finit à sa mort. Avant la guerre qu'il fit en Géorgie, Aga-Mohamoud-Khan occupa les plaines du Gourghan, en y exerçant d'horribles représailles sur les Turcomans qui avaient tué son frère Houssein-Kouli; Feth-Ali Chah y vint aussi, il y a environ vingt années, mais il n'y resta pas longtemps.

Population. Le pays que nous venons de décrire est occupé par les Yamouths et les Goklans; les campemens de ceux-ci s'étendent depuis les sources du Gourghan jusqu'à la tour de Goumbeti-Kaous; les vallées de Tchinder et du Sound, avec le fort de Korré-Kalé, leur appar-

tenaient également ; mais, depuis l'émigration à Khiva d'une partie de ces nomades, ces lieux sont, dit-on, sans occupants. Les Yamouths campent depuis la tour de Goumbeti-Kaous jusqu'à la mer Caspienne, dont ils occupent le littoral depuis Akkalé jusqu'au-delà de l'embouchure de l'Attreck.

Goklans. Ils se subdivisent en Dodourghas, comprenant :

Les Boniders, Kerrikhs, Kerkes, Karachours, Hérés, Kouch-Tchis, Ekefs, Medjmens, Désiagris, Saridjés, Koutcheks, Koutis, Sengrighs, Yanghahs.

Et en Alghi-Dagklis, comprenant :

Les Koïs, Aï-Derviches, Tchiakir-Begdelis, Karabalhans, Erkekis, Koukendjis, Souronis, Kizils, Keraofs, Yolonghis, Temeks, Yanghikels.

Les Yamouths ont quatre principales divisions, savoir :

A.	—	La tribu Chéref.
B.	—	Baïram-Tchouni.
C.	—	Baïram-Chali.
D.	—	Koudjouk-Tatar.

Ces quatre tribus descendent des quatre frères dont le père se nommait Yamouth, que les Yamouths actuels regardent comme le chef de leur race.

A. La tribu Chéref se subdivise en :

Djafars-Beys.	Balakés.
Elkys.	Boghés.
Karaouïs.	Davedjés.

B. La tribu Baïram Tchouni.

Oghs.	Konichmaz.
Attas-Beys.	Imirs.
Yelmés et Kenghirmés.	Macricks.
Dozes.	Idirs.
Badriks.	Koutcheks.

C. La tribu Baïram-Chali.

Salachs.	Kérimzés.
Oukouz.	Ourous-Koutchis.
Kouchaks.	

D. La tribu Koudjouk-Tatar.

Kiahkés.	Miagrémés.
Ileiviadjis.	Kizils.
Donkricks.	Akkarins.
Kerriks.	

Nota.—Quant aux autres Turcomans, il y a chez eux quatre familles ou tribus distinctes qui, suivant leur croyance, tirent leur origine de quatre frères successeurs du prophète, et jouissent au milieu de ces peuples barbares d'une certaine considération ; ce sont :

1° Hodjas, descendants de Hezzet-Ali, neveu et gendre de Mohammed ; ils sont disséminés au milieu des Turcomans, et sont retirés maintenant à Khiva.

2° Attas, descendants d'Omar ; cette tribu était autrefois très-forte et se composait de près de trois mille familles, mais elle eut beaucoup à souffrir des vexations de Nedjb-Ali-Khan

de Boudjnourd, et d'Abbas-Khan, gouverneur d'Astérabad : ce qui reste est retiré à Khiva.

3o Cheiks, descendants du calif Osman; ils occupent les mêmes campements que les Boinders de la tribu des Goklans, ainsi que Kaleh-Sheik, situé sur le Sound.

4° Mahtoums, ou descendants d'Aboubekre, vivaient avec les Attas; cette tribu était autrefois nombreuse, mais elle est réduite aujourd'hui à une centaine de familles retirées à Khiva.

Propriétés, culture. On divise encore les Yamouths et Goklans, en Turcomans ou demi-nomades, parce qu'ils s'occupent aussi d'agriculture, et en Tcharwas, qui ne mènent que la vie pastorale.

La propriété territoriale est connue de ce peuple; il y a des champs qui appartiennent à des familles depuis un temps immémorial. Lorsque l'un d'eux creuse un canal, tout le terrain que ce canal peut arroser devient pour lui une propriété que personne ne lui dispute. Au reste, les pluies et les rosées dispensent ordinairement d'irrigation; la terre est grasse et en même temps légère, et demande peu de soins au cultivateur; leur charrue est des plus simples, et ne consiste qu'en un morceau de bois recourbé et pointu à l'une des extrémités, qui forme le soc, à peu près comme celle de Perse; mais elle est plus légère; le joug est attaché transversalement à l'autre bout, qui sert de timon. On se sert ordinairement pour le labour de bœufs, de buffles,

de chevaux, d'ânes et même de chameaux.

Ils cultivent principalement l'orge et le froment : il y en a des champs immenses de l'autre côté du Gourghan ; mais les terrains qui donnent les meilleures céréales sont ceux qui sont inondés tous les ans par ce fleuve et par l'Attreck. Ils s'étendent depuis l'embouchure jusqu'à environ dix agachs au-dessus ; plus loin, ils sont trop encaissés pour déborder. Les Turcomans assurent que d'un batman d'orge ou de froment ils en retirent ordinairement trente à quarante, et que, dans les endroits inondés, ils n'en retirent jamais moins de cinquante. Cette proportion est presque doublée dans les années où l'inondation dure longtemps ; il faut en conclure que le sol y est bien plus productif qu'en Perse où, malgré toute l'industrie des Persans, la proportion n'est que de vingt-quatre pour un dans les meilleures terres, et pour l'ordinaire, de douze à dix-huit pour un.

La troisième espèce de céréale, fort en usage parmi ce peuple, est le djoghène (1) ; il a quelque ressemblance avec le millet et le blé de Turquie : la semence en est très-blanche, de forme sphérique, un peu aplatie et vient en

(1) *Holcus cernuus*, Willd. *H. compactus*, Lamk., espèce de sorgho, ou de grand millet.

grappe sur la tige. Le djoghène est très-productif, et donne quelquefois mille grains et au delà pour un; il y en a deux variétés : l'une qui mûrit en trois mois, et l'autre en cinq ou six. Les Turcomans le convertissent en gruau et en farine, qu'ils pétrissent pour en faire de la galette; ils en nourrissent aussi leurs chevaux. Pour engraisser ces derniers, ils leur donnent le djoghène en herbe qu'ils coupent jusqu'à la racine, laquelle repousse de rechef trois, quatre, même sept fois pendant l'été, avant qu'on obtienne le grain, comme c'est le cas pour l'orge en Perse. La tige du djoghène, qui est très-grosse et qui s'élève à une hauteur considérable (huit ou dix pieds), sert pour le chauffage; on en nourrit aussi les chevaux, qui en sont friands, car cette paille renferme beaucoup de principes sucrés.

La culture du millet (arsan), et du riz (chaltouk), fait aussi partie de l'industrie agricole des Turcomans; ils sèment encore le gortchek (ricin) et le koundjoud (sésame), dont ils extraient de l'huile. Près de l'embouchure de l'Attreck, les Djafars-Beys et les Attas-Beys cultivent beaucoup de pastèques, de melons et de plantes potagères telles que pois, haricots, etc.; les Goklans, qui ont des habitudes plus sédentaires, cultivent même le coton et élèvent des vers à soie.

Industrie et Commerce. — Les Turcomans

fabriquent d'excellentes étoffes remarquables par la solidité, le goût du dessin et la beauté des couleurs: c'est spécialement l'ouvrage des femmes. Les femmes Yamouths excellent dans les ouvrages de laine, et les Goklans dans ceux de soie et de coton. Toutes les parties des vêtements de ces peuples se fabriquent chez eux; mais ils n'en aiment pas moins l'éclat et la parure; l'intérieur de leurs tentes est très-riche et très-élégant, et leurs chevaux sont décorés de tapis habilement ouvrés. La pièce de laine qui couvre la voûte de leurs alatchiks ou tentes, et qu'on nomme agh-ib, exige à elle seule trois années de travail assidu pour une femme; c'est un feutre blanc parsemé de bouquets de fleurs. Parmi les tapis destinés à la vente, l'al-palas avec des bouquets coûte plus ou moins, suivant le nombre de bouquets, dont chacun est évalué à un réal : le meilleur tapis en a vingt-quatre. Le berdtani-palas est tout garni de franges ; il y en a de brodés en soie : c'est l'ouvrage des Turcomans Salours de Séres.

Il est impossible d'énumérer tous les articles en laine à l'usage des Turcomans; il y a des sacs brodés de diverses couleurs qu'ils suspendent aux parois des alatchiks pour y serrer les effets de la famille, les tchouvals, grands sacs de voyage; les hourdjines, les surtouh-torba,

où ils mettent leurs outres, les kapi-palasses ou rideaux devant les portes; les franges et cordes pour attacher les tentes sont toujours en laine.

Les chevaux ont de doubles, et quelquefois de triples couvertures; celles de dessous sont d'une seule couleur, ou rayées, ou travaillées à fleurs, avec le revers doublé de feutre; la couverture de dessus, qui enveloppe même le col du cheval et descend en bas, est ordinairement de feutre et d'une couleur foncée ou noire, avec des dessins. Les keinketchis sont des couvertures de parade pour les chevaux; elles sont bordées de franges. Ces articles à l'usage des chevaux, forment un objet très-considérable d'échange entre les Turcomans et les Persans : Astérabad en est l'entrepôt.

Les Turcomans fabriquent aussi, avec le poil du chameau, des étoffes nommées djoubès-khorassanis ou espèce de cafetans à larges manches; cette étoffe est fine, très-solide et imperméable; elle est répandue dans toutes les parties orientales de la Perse. On emploie, pour la plupart, le poil le plus fin, celui qui croît à la partie supérieure du col, près du garrot, et à la poitrine; le reste sert à la confection des kislar-palas ou tapis grossiers, en y mêlant de la laine.

Depuis les temps les plus reculés, le Giourjan est renommé pour les soies. Suivant les historiens persans, du temps du Chah-Ismaël, le quart de l'impôt du Giourjan se payait en soie, et était de 10,000 toumans. Les malheurs des temps ont détruit les mûriers dans une grande partie du pays, où il n'en reste plus que quelques témoins isolés; aujourd'hui, c'est vers les sources du Gourghan, chez les Goklans, que cette culture et la fabrication des tissus de soie sont concentrées.

Parmi les Yamouths, les Imirs, près de Isibi-Schirvan, s'occupent seuls de vers à soie et de la préparation des soieries.

Voici les noms des étoffes de soie : Le katane sert aux femmes pour chemises et mouchoirs. — Alataou ressemble au katane. — Aladjé ou Pattamber pour les robes flottantes; la pièce se compose de huit archines (1) persans, et ne coûte pas plus de 15 à 16 sahebcorans. — Meishki, dont les femmes se font des arhalouks.

Les Goklans font aussi, avec le coton, une étoffe très-ressemblante au bèze de Perse, et un autre tissu rayé qu'ils nomment sarendi, qu'on pourrait comparer au zatrapèze russe.

(1) Archine ou pick, mesure de longueur équivalente à 75 centimètres.

Les Yamouths et les Goklans font, avec Khiva et Astérabad, un commerce étendu qui consiste, pour l'exportation, en brebis, chevaux, couvertures de toute espèce pour chevaux, robes en poil de chameaux, djoubès-khorassanis, sel gemme, naphte; ces deux derniers articles s'exploitent dans l'île de Tékéréken par la tribu Ogourdjalis, division des Djasfars-Beys; cette même tribu fait la pêche à l'embouchure des rivières et vend son poisson aux Russes; ils tuent aussi les oiseaux aquatiques, pour en vendre le duvet aux marchands russes.

Ils prennent en échange, à Astérabad, du fer, du cuivre, des drogues pour la teinture, du sucre, des ustensiles en fer, en cuivre et en fonte, du riz, du calicot, de la toile du Mazendéran, des étoffes de soie telles que le kassabi, etc., et du drap, mais très-peu, Astérabad n'en étant que mal fourni; ils achètent aussi, à Astérabad, de la poudre, des fusils, des arcs.

A Khiva, ils s'approvisionnent de djoghène et de froment qui sont de meilleure qualité que chez eux, de chevaux des Kaisaks pour les revendre à Astérabad, de peaux de moutons noirs pour les bonnets, de cuirs entiers de bœufs, en partie pour leur usage et en partie pour revendre, d'habits de soie tout prêts, de poudre et d'armes blanches; ils y exportent aussi des trou-

peaux de moutons, des esclaves et des objets manufacturés chez eux. Ce n'est qu'au printemps qu'ils peuvent conduire leurs troupeaux à Khiva, car tout le reste de l'année, il y a une marche de trente jours sans eau.

Les négociants persans d'Astérabad se hasardent quelquefois à faire des voyages à Khiva dans la société de marchands indigènes ; ils ont toutefois soin de se faire accompagner par des Turcomans puissants qui, moyennant certaine rétribution, se chargent de les conduire et de les ramener sains et saufs; dix-huit à vingt jours suffisent à la caravane pour aller à Khiva.

Guerre, Mœurs (1).—Les traits distinctifs des Turcomans sont un amour excessif de l'indépendance, et un goût effréné pour le brigandage ; celui qui montre le plus d'adresse et de courage à piller, ne manque pas d'acquérir une grande réputation parmi les siens. C'est particulièrement le vol honteux des hommes pour les réduire en esclavage, qui rend les Turcomans l'effroi des Persans.

Quand ils veulent faire une expédition ou tchapaoul, ils choisissent pour chef un homme connu par sa bravoure et son expérience ; on lui donne le

(1) Consultez sur le même sujet le voyage d'Alex. Burnes.

titre de serdar, et on marche à petites journées, cachant sur la route des provisions pour le retour des hommes et de leurs chevaux. Arrivés à l'endroit où ils espèrent surprendre leur butin, ils se cachent et attendent une occasion favorable pour fondre à l'improviste sur une caravane ou un village, et quelquefois même sur des paysans occupés dans les champs; ils enlèvent alors tout ce qu'ils peuvent emporter, placent leurs prisonniers sur des chevaux frais, amenés en laisse, et retournent chez eux avec précipitation, ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour leur nourriture et celle de leurs chevaux; quand ils sont pressés, et qu'ils craignent d'être surpris, ou que les chevaux ne suffisent pas pour le transport des prisonniers, ils attachent ces malheureux aux queues des chevaux.

Celui qui a fait un prisonnier de sa propre main, n'a de droit que sur les habits, les armes et l'argent trouvé sur ce prisonnier; le produit de la vente des esclaves est partagé également, à l'exception du serdar qui a deux parts. Dans les distributions, le cheval turcoman figure à l'égal du cavalier, car si le Turcoman qui fait partie d'un tchapaoul est monté sur un cheval qu'il a emprunté, le propriétaire du cheval a droit à la moitié de la prise; si le cheval meurt, on en rembourse la valeur; si le copartageant lui-même

est tué, on remet sa part à sa veuve, à ses enfants.

Les esclaves sont garottés pendant qu'ils remplissent les occupations qui leur sont assignées; si on ne les rachète pas, ils sont vendus à Khiva, ou gardés pour le service de leurs maîtres. Le prix de la rançon varie suivant l'importance du prisonnier, son âge, sa force et son adresse. Quant aux femmes, les Turcomans les épousent souvent, si elles sont jeunes, autrement ils les font travailler; mais en général elles sont traitées avec humanité; ils marient quelquefois les esclaves entre eux, et les enfants qui naissent de ces unions deviennent libres.

Non-seulement les Turcomans font la guerre aux Persans, mais encore ils guerroient continuellement entre eux. Il existe toujours des haines entre familles, et c'est en excitant ces haines que le gouvernement persan obtenait quelquefois des avantages sur eux.

Ils marient leurs enfants très-jeunes: les garçons à quatorze ans, et les filles de dix à onze ans, mais après la célébration du mariage la femme ne reste que deux ou trois jours avec son mari, puis elle retourne chez ses parents pendant deux ans; c'est dans cet intervalle qu'elle s'occupe dans sa famille à préparer sa dot, qui consiste dans ses propres parures et dans tout ce qui

tient à l'ornement de l'intérieur de la tente. Les deux années révolues, elle revient sous le toit de son beau-père, où elle vit avec son mari pendant une année; à l'expiration de ce terme, s'il naît un enfant, le père leur permet de tenir un ménage séparé. A cet effet, il fournit à son fils des tentes, lui donne une partie de ses troupeaux en tout genre, et pendant une demi-année il fournit encore à l'entretien du jeune couple; c'est alors que le jeune homme sort entièrement de la tutelle de son père, qui jusque-là avait un pouvoir illimité, même de vie et de mort sur ses enfants.

Les mariages sont l'époque de réjouissances dans la famille. On s'exerce à la course des chevaux et au tir. Ces peuples sont très-habiles à tirer de l'arc et à manier la lance, leur arme favorite; ils préparent chez eux les flèches, mais achètent des Persans les arcs, dont les meilleurs viennent d'Ispahan. Ils emploient peu le fusil, parce qu'il est souvent difficile de s'en procurer. Ils se servent également peu du sabre, qu'ils achètent à Khiva, ou bien qu'ils confectionnent chez eux.

Ils croient honorer davantage les morts en les enterrant aussitôt qu'ils ont fermé l'œil. Les amis qui arrivent pour offrir leurs condoléances aux proches parents du défunt, ap-

portent avec eux leurs propres tentes qu'ils placent autour de celles de la famille, et y restent pendant quelques semaines, jusqu'à ce que leurs hôtes leur fassent des excuses pour la peine qu'ils se sont donnée; le but véritable de cette démonstration est d'abréger les visites qui deviennent très-coûteuses, parce que le maître de la maison est chargé de régaler tout le monde. Il y a de riches Turcomans qui, par ostentation, retiennent leur société pendant un mois tout entier. Parmi les Yamouths, il y a des individus qui possèdent jusqu'à mille cinq cents brebis, deux cents chevaux, et de dix à trente juments.

Ils aiment aussi à enterrer leurs morts auprès des grands chemins pour attirer sur eux les prières des passants. On élève sur la tombe du défunt un petit tertre qu'on entoure d'un fossé peu profond. En parcourant les plaines de la Turcomanie, on rencontre fréquemment ces simples mausolées érigés par la piété, et qui sont là pour prélever sur le voyageur le tribut d'une courte prière.

Religion. — Ils se partagent à cet égard en Sunnites et en Schyytes. Les premiers se distinguent des autres par une plus grande hospitalité, ainsi que par une plus grande simplicité de mœurs; ils ont aussi quelques coutumes et usages qui leur sont particuliers.

Justice, Éducation, Gouvernement. — Ils ne connaissent que la peine du talion; si les parents de celui qui a été tué y consentent, le coupable rachète sa vie par une somme débattue entre eux. Lorsque le prix du sang a été compté, la réconciliation a lieu; les transactions à ce sujet se font par l'office d'un cazi, auquel on a recours également dans les cas civils litigieux. La dignité de cazi est héréditaire dans quelques tribus; chez d'autres, elle est éligible et à vie, et alors le cazi, avant de mourir, désigne ordinairement son successeur; après sa mort, on tient conseil; si son choix est approuvé par la majorité, on salue le nouveau cazi, on le met à la place d'honneur et on lui rend les hommages qui lui sont dus; mais sa nomination doit être approuvée par le premier cazi qui siége à Khiva. Lorsque la place de cazi est héréditaire, si le successeur est en bas âge, on lui donne, parmi les nobles, un tuteur qui remplit ses fonctions jusqu'à sa majorité; en attendant, le jeune cazi doit aller faire ses études dans les médressés de Khiva.

Quelques pères de famille envoient aussi leurs enfants étudier à Khiva. Ces jeunes gens reçoivent en partant des certificats qui attestent leurs progrès, et la considération dont ils jouissent parmi leurs compatriotes est proportionnée à leur talent.

Excepté l'obéissance tacite qu'ils doivent à leurs serdars pendant le tchapaoul, ou leur déférence aux décisions du cazi, quand ils consentent à le consulter, ils ne demandent conseil de personne dans le reste de leurs actions, et ne sont astreints à aucune observance ; ils sont fiers de l'indépendance et de l'égalité qui règnent parmi eux; ils font gloire de ce que personne n'est obligé de se tenir debout dans leurs assemblées ; il y a bien des places d'honneur, mais tout le monde a le droit de s'asseoir.

Le manque d'unité gouvernementale chez les Turcomans, leur désunion continuelle, les rendent beaucoup moins redoutables aux Persans, leurs voisins, qu'ils ne le seraient s'ils avaient à leur tête un homme capable de les diriger; ils seraient alors très-dangereux pour la Perse, dans l'état de désorganisation où elle se trouve en ce moment. Si jamais le Khan de Khiva voulait guerroyer sérieusement avec la Perse, il n'y a aucun doute que les Turcomans ne prissent son parti, non-seulement parce qu'ils sont toujours prêts au brigandage, mais encore parce qu'ils regardent le Khan de Khiva comme leur souverain, qu'ils lui donnent le titre de Padrihah, et le regardent comme le chef de leur religion. Beaucoup de Turcomans se sont établis dans son Kanat. En 1836, lorsqu'ils voulurent résister aux

Persans à Korré-Kalé, ils avaient appelé à leur secours le frère d'Allah-Kouli-Khan et Rahim-Khan, mais n'ayant pu garder ce fort, plusieurs familles se retirèrent à Khiva.

Autrefois, quand il surgissait parmi eux un homme extraordinaire, tel que Gengis-Khan et Tamerlan, qui avaient réuni toutes les tribus, ces peuples tombaient à l'improviste sur le monde qui ignorait presque leur existence, et portaient le ravage en Asie et même en Europe. Les perfectionnements apportés à l'art de la guerre et la haute civilisation des peuples occidentaux, qui n'est point une *civilisation molle et efféminée*, mais capable d'inspirer le courage et le patriotisme, mettent désormais l'Europe à l'abri de pareilles invasions.

Tribut à la Perse. — On peut dire que les Goklans vivent complétement sous la dépendance de la Perse; ils payent régulièrement un tribut par famille, et en outre une taxe levée sur les champs cultivés; ainsi, sur dix kamiches carrés de terre labourée, ils payent 1 sahebcoran. Le percepteur d'impôt en tournée reçoit, pour sa part, jusqu'à 5 sahebcorans par famille. Pour obtenir une licence de mariage, les Goklans ont également besoin de payer une redevance au ketkhouda (1), délégué

(1) Chef de village, espèce de maire, ces fonctions, d'ailleurs semblables à celles de l'aga, en Turquie, sont souvent électives.

par le chef d'Astérabad pour les gouverner. Du temps de Feth-Ali-Chah, le tribut montait en tout à 12,000 toumans.

L'autorité persanne ne pèse pas autant sur les Yamouths. Ceux qui habitent les environs d'Astérabad s'acquittent exactement de leurs contributions, et ne manquent pas de faire au Roi des présents de chevaux, et d'offrir au gouverneur d'Astérabad, des bestiaux; c'est ordinairement au printemps, époque de leurs semailles, ou en automne à la moisson, lorsqu'ils viennent sur les bords de l'Attreck, que le gouverneur d'Astérabad, avec un détachement de troupes persanes, vient les obliger à payer leur tribut, et extorquer d'eux ce qu'il peut.

Depuis le temps d'Aga-Mohamed-Khan, le gouvernement garde toujours des otages; mais jusqu'ici, cette mesure n'a pas été assez efficace pour arrêter leurs brigandages.

LIBRARY
OF THE
BOMBAY

00058694

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 March, 2016